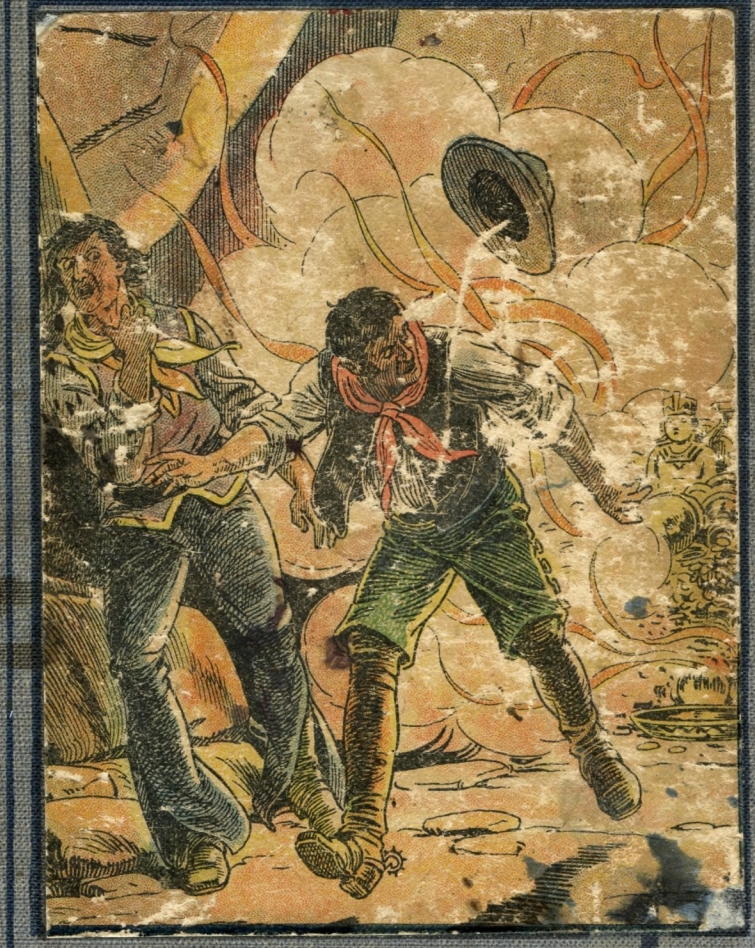
Karl May

# L'Or Fatal



MAISON MAME

*NUMÉRISATION*

**CARRAUD-BAUDRY**

*DIGITIZATION*

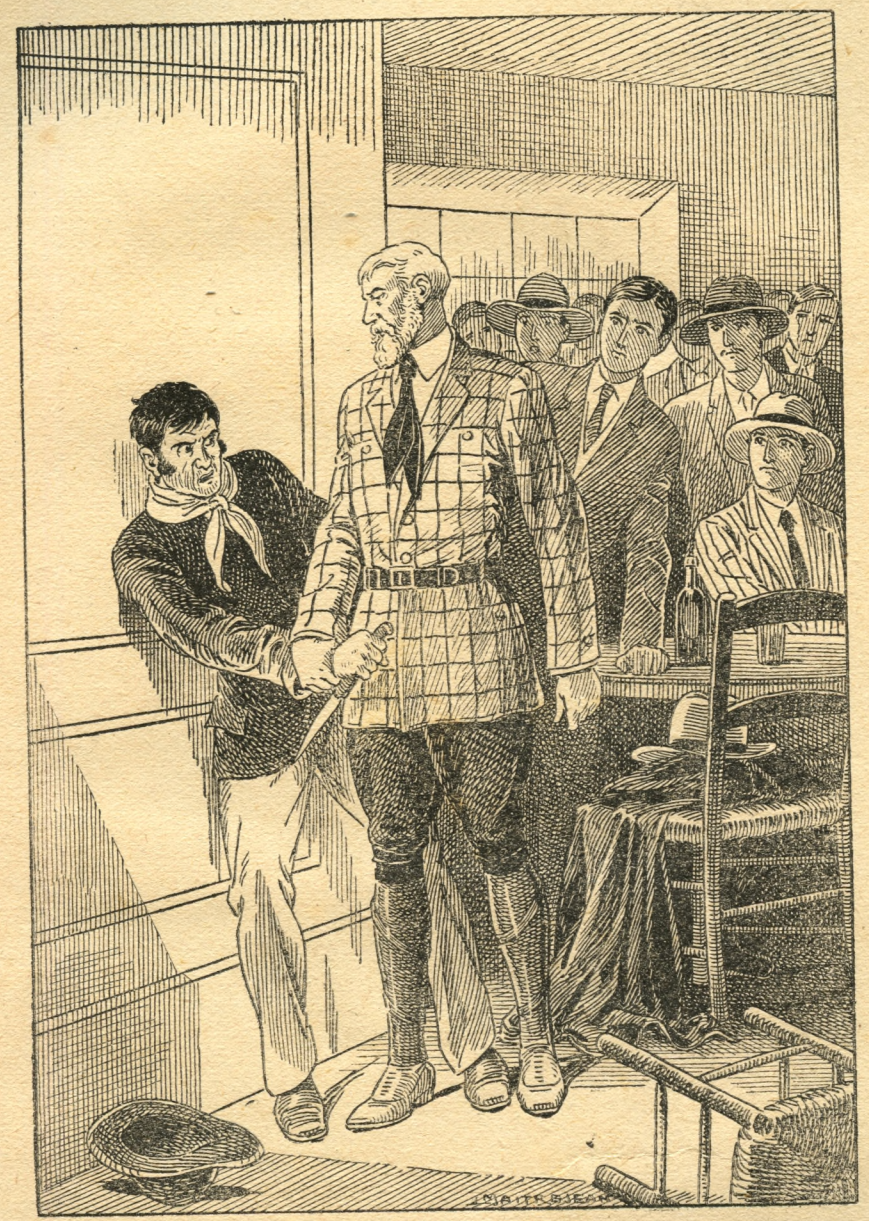
# L'OR FATAL

SÉRIE 31

N° 3133

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.*



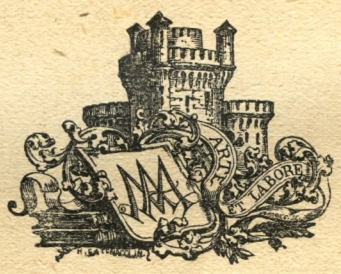
« La paix ! Antonio Perillo, ce n'est pas ainsi qu'on a raison de moi » (page 11.)

KARL MAY

# L'OR FATAL

Traduction de A. CANAUX

*Illustrations de MAITREJEAN*



TOURS
MAISON ALFRED MAME ET FILS

# L'OR FATAL

## CHAPITRE PREMIER

### UNE COURSE DE TAUREAUX

« *Corrida de toros! Corrida de toros!* » annonçaient des crieurs enrubannés dans toutes les rues de Buenos-Ayres.

*Corrida de toros!* c'était depuis plusieurs jours le thème de tous les journaux et le sujet de toutes les conversations.

Ces mots, qui veulent dire : courses de taureaux, ont le don d'enthousiasmer les Espagnols ou ceux qui ont quelque goutte de sang espagnol dans les veines. Ils courent aux arènes pour acclamer de toute la force de leurs poumons le martyre des pauvres bêtes et manifester leur joie quand un taureau éventre un cheval ou transperce un toréador de ses cornes.

Et puis il y avait si longtemps que les arènes n'avaient pas retenti du hennissement des chevaux, des cris des combattants, des mugissements des taureaux et des transports des spectateurs!

Depuis de longues années, en effet, la République Argentine était en guerre avec le Paraguay, et cela lui avait déjà coûté 40 millions de dollars et 50000 vies humaines, sans compter

les 200000 victimes du choléra, suite inévitable de la guerre.

L'armée argentine, battue jusqu'ici, venait de remporter une première et brillante victoire, qui avait été aussitôt célébrée par des illuminations et des fêtes officielles. Le nouveau président Sarmiento saisit cette occasion d'augmenter sa popularité en autorisant un combat de taureaux.

Malgré la rapidité des préparatifs, la corrida s'annonçait comme une des plus intéressantes. En effet, aux toréadors habituels, qui brûlaient d'impatience de reprendre la lutte, était venu se joindre un Espagnol de Madrid dont le nom avait rempli de joie le comité des fêtes, car il n'était autre que celui du fameux *espada* señor Crusada, célèbre dans tout le royaume ibérique.

Mais ce qui avait porté l'enthousiasme à son comble était la nouvelle récente des dons faits au comité par deux riches propriétaires du pays. L'un d'eux, qui possédait de nombreux troupeaux, ayant échoué dans l'élevage des bisons, avait offert pour l'arène les plus beaux de ses animaux. L'autre, qui avait une hacienda (ferme) dans la contrée de Saint-Nicolas, offrait un jaguar que ses péons (domestiques) avaient réussi à prendre vivant dans un piège.

La perspective d'un combat avec ces animaux excitait non seulement la curiosité du public, mais aussi l'intérêt des toréadors.

Les toréadors ou *toros,* dont le nom vient du mot *toro* en espagnol, se divisent en plusieurs classes, selon le rôle spécial de chacun. Il y a d'abord les picadors, cavaliers munis de lances, chargés d'exciter le taureau; puis les chulos ou banderillos, qui, au cas où le picador serait désarçonné, doivent détourner de lui l'attention du taureau en agitant devant cet animal des écharpes de toutes couleurs et en enfonçant dans son dos des petits harpons surmontés de baguettes. Enfin les espadas, les véritables combattants, qui doivent tuer le taureau de leur épée, *espada* en espagnol. Il faut encore mentionner les matadors, qui ne font pas partie de la course à proprement parler; ce sont plutôt des garçons de cirque, qui

interviennent, quand le taureau tombé n'est pas blessé à mort, pour lui donner le coup de grâce.

Le soir était venu. A l'appel des crieurs, chacun abandonnait ses occupations ou fermait sa boutique pour se rendre dans un restaurant, un café ou une pâtisserie, s'entretenir des nouvelles du jour.

Le café de *Paris*, le plus beau de Buenos-Ayres, fourmillait de consommateurs. Tous les regards étaient tournés vers une table autour de laquelle étaient assis les trois espadas argentins, les héros du lendemain. Ces derniers blâmaient à haute voix le comité d'avoir accepté la proposition de l'Espagnol et se promettaient de lui ravir sa réputation antérieure. L'un d'eux, qui parlait plus fort que les autres, prétendait tuer le bison du premier coup et demandait aux assistants qui d'entre eux voulait en faire le pari avec lui. Non loin de là, une autre table aussi attirait les regards : quatre hommes élégants y étaient assis. L'un d'eux était de taille gigantesque, et bien qu'il n'eût guère plus de cinquante ans, il portait une longue barbe épaisse, presque aussi blanche que la neige. Ses cheveux étaient également blancs, son visage brûlé par le soleil semblait indiquer un gaucho; mais son costume à la dernière mode de Paris trahissait son origine. Ses trois compagnons étaient aussi hâlés que lui.

« As-tu entendu le hâbleur? » lui demanda un de ces hommes.

Il fit signe que oui.

« Qu'en dis-tu? »

L'interpellé haussa les épaules, tandis qu'un sourire de mépris éclairait un moment son visage sévère.

« Je suis de ton avis, continua le premier. Il est déjà assez difficile de tuer un taureau, à plus forte raison un bison semblable à ceux que tu as chassés dans l'Amérique du Nord. Cet espada aura du mal à tenir sa promesse.

— C'est ce que je pense, ce n'est point avec un coup de langue qu'on peut tuer ces animaux. »

Ces mots prononcés d'une voix forte furent entendus par l'espada. Il bondit de son siège et, s'avançant, il demanda d'une voix presque impérieuse :

« Señor, voudriez-vous bien me dire votre nom? »

L'homme à la barbe blanche le toisa d'un regard indifférent :

« Pourquoi pas, répondit-il, quand je saurai le vôtre?

— Mon nom est célèbre jusque dans les pays lointains. Je m'appelle Antonio Perillo. »

A ce nom, une lueur passa dans les yeux du géant; mais, abaissant rapidement les paupières, il reprit de son ton indifférent :

« Je m'appelle Martet.

— Est-ce un nom français?

— Oui.

— Vous êtes donc Français?

— Assurément.

— Eh bien, alors, tenez votre langue quand il est question des affaires du pays. Je suis un porteño (indigène). Compris? »

En parlant ainsi, il dévisageait le Français, croyant profondément l'impressionner; mais l'attitude indifférente de l'étranger excita sa colère.

« Vous venez de dire sur moi des paroles de mépris. Voulez-vous les retirer?

— Non; j'ai dit que l'on ne tuait pas un bison avec des paroles, et justement parce que je suis un Français, je sais ce que je dis.

— Carracho! C'est trop fort. Moi, l'espada le plus célèbre de ce pays, je laisserais un Français rire de moi! Que diriez-vous, l'homme, si je vous en demandais raison par l'épée?

— Rien du tout, car cela n'en vaut pas la peine, » répondit l'autre en se renversant sur son dossier et en regardant son interlocuteur d'un air moins qu'effrayé.

Ce dernier se leva exaspéré et, les yeux flamboyants, le bras levé comme pour frapper, il s'avança en criant :

« Comment! vous ne voulez me donner ni excuses ni réparation de cette offense? Eh bien! je vais vous traiter, moi, comme on traite un lâche sans honneur : attrapez cela! »

Et en même temps il lui lança un coup de poing en pleine figure; mais l'étranger avait paré le coup et, saisissant l'espada

dans ses bras, il l'enleva en l'air comme une plume et le rejeta contre la muraille, qui résonna sous le choc.

Tous les assistants se levèrent pour voir ce qui allait suivre. L'espada s'était relevé vivement et, tirant de dessous ses vêtements un long couteau de gaucho, il se précipita sur le Français en hurlant. Ce dernier ne recula pas d'un pouce; mais, regardant son adversaire bien en face, il lui saisit le bras et le serra avec une telle force, que l'autre ne put retenir un cri de douleur; puis d'un ton menaçant :

« La paix! Antonio Perillo, reprit-il; ce n'est pas ainsi qu'on a raison de moi. Nous sommes ici à Buenos-Ayres et non à la Salina del Condor; compris, à votre tour? »

A ces mots, Perillo, devenu horriblement pâle, recula épouvanté; il détourna les yeux et répondit en tremblant :

« La Salina du Condor? Qu'est-ce que cela veut dire? je ne la connais pas.

— Tu ne la connais que trop bien, je le vois à ton visage.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire et ne veux plus m'occuper de vous.

— Tu as de bonnes raisons pour cela; tiens-toi sur tes gardes, Antonio Perillo. »

Puis, se levant, il sortit de sa poche une liasse de billets de banque qu'il jeta sur la table pour payer les consommations et se dirigea vers la sortie, suivi de ses trois compagnons, sans que personne osât l'en empêcher. On avait compris qu'il ne ferait pas bon de se frotter à ce nouveau Goliath.

Quand la porte se fut refermée sur eux, seulement alors l'espada retrouva son courage et essaya de justifier sa conduite, car déjà un de ses camarades lui criait d'un ton moqueur :

« Quelle humiliation pour toi, Antonio! tu as été battu.

— Essaie donc de battre toi-même ce géant, personne ne peut y arriver.

— Possible, mais il t'a tutoyé, et tu t'es laissé faire sans même lui rendre la pareille.

— Je n'y ai pas fait attention.

— Qu'a-t-il voulu dire avec la Salina du Condor?

— Est-ce que je sais? Ce doit être une idée fixe de cet

homme; tous ces Français sont plus ou moins fous. Ne parlons plus de cela. »

La conversation aurait peut-être cependant continué sur ce ton, si l'arrivée d'un nouveau personnage n'était venue faire diversion.

Celui-ci était un gaucho, mais petit et malingre comme ne le sont jamais les gauchos. Il portait un pantalon très blanc et très large qui lui descendait seulement aux genoux et une chiripa (couverture) de laine rouge enroulée autour de ses hanches et maintenue par une ceinture de cuir. Les manches de sa chemise, très blanche également, étaient retroussées jusqu'aux coudes. Par-dessus sa ceinture était nouée une écharpe rouge dont les pans flottaient sur le côté. Enfin un poncho rouge (sorte de couverture de laine fendue en son milieu pour laisser passer la tête) recouvrait son buste. Aux jambes il avait des bottes de gaucho, ces bottes fabriquées de manière très spéciale. Quand un cheval est abattu, on dépouille ses jambes de derrière, en ayant soin de ne pas déchirer la peau que l'on plonge dans l'eau bouillante pour pouvoir en ôter les poils. Pendant que la peau est encore chaude, on l'enfile comme un bas. Elle sèche peu à peu en s'appliquant sur la jambe de manière à former un vêtement imperméable qu'il est impossible toutefois de retirer, à moins qu'il ne se déchire ou qu'il tombe de lui-même. Les doigts et la plante des pieds, par exemple, ne sont pas garantis; le gaucho marche donc pieds nus dans sa maison, car au dehors il ne quitte guère sa selle, dont l'étrier est fort petit. Par contre, ses éperons sont très grands, et le petit homme arborait des mollettes de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Il avait sur sa tête un petit chapeau de feutre gris par-dessus un foulard de soie rouge, dont les deux bouts étaient noués sous le menton, comme il est d'usage pour préserver la nuque. Un long couteau et un pistolet à deux coups étaient passés dans sa ceinture; sur son épaule était suspendu, par une large courroie, un fusil à répétition aussi haut que lui. Mais ce qui attirait le plus l'attention, c'étaient les deux livres qu'il portait sous son bras. Un gaucho avec des livres, cela ne s'était jamais vu. Et contre toute tra-

dition aussi, ce gaucho était complètement rasé et saluait en entrant d'un retentissant : « Bueno dias (bonjour). »

Puis, se dirigeant vers la table restée libre, il s'asseyait, ouvrait ses livres et se mettait à lire comme s'il avait été absolument seul.

Un profond silence avait succédé au bruit de tout à l'heure. Toutes les pensées étaient absorbées par le petit homme. Lui ne semblait pas s'en douter et continuait sa lecture sans se troubler, même quand les conversations reprirent bruyantes sur le thème favori : les courses de taureaux.

C'est seulement au moment où le garçon de café s'approcha de lui pour savoir ce qu'il désirait prendre, qu'il leva les yeux et dit dans le plus pur espagnol :

« Avez-vous de la bière, *cerevisia* en latin?

— Oui, señor, nous en avons à six thalers la bouteille.

— Apportez-m'en une bouteille, *ampulla* en latin. »

Le garçon le regarda surpris, puis lui apporta ce qu'il demandait sans réussir à le tirer de sa lecture.

Chacun sembla oublier l'étranger, sauf Perillo, qui ne le quittait pas des yeux depuis son arrivée. L'espada se leva tout à coup et, s'approchant du petit homme, s'inclina en lui demandant très poliment :

« Pardon, señor, mais il me semble que nous nous connaissons. »

Le gaucho, interrompu dans sa lecture, se leva aussi et répondit sur le même ton :

« Je suis désolé, señor, d'être obligé de vous dire que vous faites erreur : je ne vous connais pas.

— Vous avez sans doute des raisons pour le dire, car je suis au contraire persuadé que nous nous sommes déjà rencontrés en amont du fleuve.

— Oh! non, car je n'y ai pas été. Je suis ici depuis une semaine seulement et n'ai pas mis les pieds hors de Buenos-Ayres.

— Puis-je vous demander quelle est votre ville natale?

— Amiens.

— Cet endroit m'est totalement inconnu. Seriez-vous assez aimable pour me dire votre nom?

— Très volontiers : Delétoile, docteur Delétoile.

— Et votre emploi?

— Je suis un savant.

— De quoi vous occupez-vous?

— De zoologie. Actuellement je suis à la recherche du glyptodon, du mégathérium et du mastodon (animaux antédiluviens).

— Je ne comprends pas, je n'ai jamais entendu ces noms. Parlez-vous bien sérieusement?

— Sans doute.

— Et où comptez-vous trouver ces animaux?

— Naturellement dans la formation des pampas; on ne sait malheureusement pas si elle est antérieure ou postérieure au déluge, *diluvium* en latin.

— Señor, je suppose que vous vous servez de ce langage incompréhensible pour me faire deviner que je vous importune.

— Mais il n'y a rien d'incompréhensible là dedans, c'est ainsi que s'expriment les auteurs de ces livres qui ne vous sont certainement pas inconnus.

— J'ignore complètement ces messieurs. Quant à vous, je vous connais sûrement plus que vous ne pensez. Avouez que votre costume actuel est un déguisement.

— Un déguisement? Pour dire la vérité, je dois avouer que je n'ai pas l'habitude de m'habiller en gaucho.

— Pourtant vous montez admirablement à cheval, comme j'ai pu le voir.

— C'est une erreur, señor. J'ai eu sans doute plusieurs fois l'occasion de monter un cheval, *equus* en latin; mais l'art de l'équitation, *equo vehi,* n'est point mon fait. »

Perillo secoua la tête en signe de dénégation et répondit en s'inclinant avec un sourire énigmatique :

« Je n'insiste pas, señor, car chacune de vos paroles me prouve que vous désirez garder l'incognito. Excusez-moi. Je suis sûr qu'un moment viendra où vous retirerez votre masque. »

Et il s'éloigna.

Le savant se rassit en secouant la tête et en murmurant :

« Mon masque, retirer mon masque; cet homme doit avoir des distractions. »

Il se replongea dans sa lecture, mais en fut bientôt tiré par la voix du garçon :

« Señor, vous ne buvez pas: c'est dommage de laisser la bière si longtemps à l'air. »

Le gaucho le regarda et, saisissant son verre, il le vida d'un trait et reprit joyeusement :

« Merci, l'utile ne doit pas faire oublier l'agréable; or boire est agréable et utile en même temps. »

Il s'apprêtait à reprendre sa lecture, quand il remarqua que le garçon restait obstinément debout devant lui.

« Avez-vous encore une observation à me faire? lui demanda-t-il.

— Si vous permettez, oui. Vous parliez tout à l'heure d'Amiens. Seriez-vous Français?

— Mais oui.

— J'en suis ravi. Puis-je vous parler en français?

— Vous êtes donc Français vous-même?

— Je crois bien, et même né auprès d'Amiens.

— Un Français! qui aurait dit cela? Je vous prenais pour un Argentin. Comment êtes-vous venu ici?

— Par mer, naturellement.

— Pour quoi faire?

— Pour m'enrichir.

— Et alors?

— Et alors, hélas! la richesse ne vient pas aussi vite qu'on le pense, et je n'ai pas encore réussi à amasser les millions de mon rêve.

— Avez-vous encore des parents au pays?

— Non, car je serais resté avec eux au lieu de venir ici.

— Depuis combien de temps êtes-vous en Argentine?

— Depuis cinq ans.

— Et qu'avez-vous fait pendant tout ce temps?

— Tout ce qu'il est possible de faire honnêtement sans arriver à rien. Actuellement je suis garçon ici, mais seulement en extra pour aujourd'hui, à cause de la quantité de monde attendue pour les fêtes.

— Avez-vous déjà été dans l'intérieur du pays? J'ai mes raisons pour vous le demander.

— J'ai été deux fois à Tucuman comme valet d'écurie.

— Vous savez monter à cheval?

— Très bien: c'est ce qu'on apprend le plus vite ici.

— Parfait, et maintenant voyons la chose principale. Il doit y avoir beaucoup d'os ici, en Argentine?

— En masse.

— Parfait, c'est ce que je cherche.

— Des os! Pour quoi faire?

— Parce que cela m'intéresse.

— Voilà un intérêt que je n'aurais jamais eu. Toutefois, si vous voulez des os, consolez-vous, je pourrai vous en procurer des cargaisons.

— Antédiluviens?

— Comprends pas; mais il y en aura de toutes sortes.

— Des mammouths géants?

— Ce bétail m'est inconnu.

— Je m'en doute, puisqu'ils vivaient avant le déluge.

— Alors ils ont été noyés et n'ont plus d'os. Actuellement il n'y a plus que des os de bœufs, de chevaux et de brebis.

— Vous ne me comprenez pas. Je cherche des animaux préhistoriques tels qu'on en trouve dans les musées d'histoire naturelle.

— Ah! je comprends, ils sont enfouis dans la terre d'où on les sort. Il y en a plein la pampa. C'est cela que vous voulez trouver et déterrer?

— Oui. Je veux prendre à mon service des gauchos, et pour gagner leur sympathie, j'ai revêtu leur costume. Il me faut avant tout un serviteur en qui je puisse avoir confiance. Vous me plaisez, vous avez une figure à la fois honnête et malicieuse; voulez-vous devenir mon domestique?

— Pourquoi pas, si vous me traitez bien?

— Eh bien! venez me trouver demain matin pour que nous reparlions de l'essentiel. Connaissez-vous le banquier Salido?

— Oui, sa banque est tout près d'ici; mais son domicile privé est dans la cinquième avenue en dehors de la ville.

— C'est aussi là que j'habite, car je suis son invité. Et maintenant laissez-moi continuer ma lecture.

— Entendu, j'irai vous trouver demain et je pense que nous ferons tous deux une bonne affaire; je vous déterrerai tous les os que vous voudrez et quelle que soit leur grosseur. Finissez votre lecture. »

Cette conversation avait probablement troublé les idées de Delétoile; il s'efforça en vain de lire, finit sa bouteille de bière et sortit du café peu après qu'Antonio Perillo en fût sorti lui-même.

Il partit donc dans la direction de la villa du banquier, trop absorbé dans ses idées scientifiques pour s'apercevoir de la présence de deux hommes adossés aux piliers d'une porte et qui semblaient attendre quelqu'un.

L'un d'eux était Perillo; l'autre, plus grand, mieux musclé, semblait doué d'une force peu commune. Son visage imberbe, hâlé par le vent, indiquait un habitué de la montagne et des pampas. Son visage au nez pointu et recourbé en bec de vautour causait une impression plutôt désagréable; ses lèvres étaient minces et pâles, et sous les sourcils en broussailles brillatent deux yeux au regard perçant. Il portait le costume du pays, et sa tête était recouverte d'un sombrero (chapeau de feutre) à larges bords.

Quand ce dernier eut reconnu à la lueur des fenêtres du café les traits du savant, il murmura à l'oreille de Perillo :

« Il n'y a pas de doute, c'est bien lui, quoi qu'il dise.

— Il s'est bien fait raser et habiller en gaucho, mais ce n'est pas avec cela qu'il trompera des gens comme nous. Il faut savoir où il demeure : file-le.

— Ne viens-tu pas aussi ?

— Non, car s'il se retournait, il me reconnaîtrait. Je vais entrer dans ce restaurant et y attendre ton retour. »

Il entra, tandis que son compagnon se faufilait derrière le savant en se dissimulant dans l'ombre des rues. Buenos-Ayres est à peu près aussi étendu que Paris et ressemble par la régularité de ses constructions à un immense échiquier environné d'une campagne plate, sans buissons ni forêts, et traversé par un fleuve sale et limoneux, la Plata. Les maisons y sont peu élevées, sans aucune élégance à l'extérieur, sauf les

villas situées en dehors de la ville. Quoique son nom signifie : bon air, on y étouffe littéralement l'été, car, à part quelques arbres fruitiers, les arbres susceptibles de donner de l'ombrage y sont très rares et se trouvent seulement dans les jardins de quelques villas. La ville a plutôt l'aspect d'une ville européenne, une moitié de sa population étant formée d'étrangers et l'autre d'Argentins habillés à la mode française. Quant aux gauchos, on les voit rarement dans les villes qu'ils ne fréquentent guère.

Le banquier Salido habitait une des plus jolies villas de la cinquième avenue. C'était un homme très sociable, ami des sciences et des arts, et qui correspondait volontiers avec les savants et les artistes.

C'est ainsi que le docteur Delétoile lui avait été recommandé et avait trouvé chez lui une hospitalité des plus accueillantes.

La villa étant assez éloignée du centre, Antonio Perillo dut attendre assez longtemps le retour de son espion. Le temps ne lui parut pas trop long toutefois, car le restaurant s'était rempli peu à peu de gens qui parlaient, eux aussi, de la course du lendemain et prétendaient que le señor Crusada éclipserait facilement les toréadors indigènes. Quant au jaguar et aux bisons, ils constituaient, à leur avis, un danger redoutable pour les combattants.

« Il coulera du sang et du sang humain, dit l'un d'eux. Je ne parle pas du bison, car je n'en ai jamais vu; mais le jaguar est un vilain compagnon qui a la vie dure et ne sera pas tué du premier coup. »

Perillo, agacé par ces propos, ne put s'empêcher d'intervenir :

« Je me charge de l'attaquer, simplement le couteau à la main...

— Et d'être ensuite dévoré par lui, répliqua l'autre en riant.

— Je parle sérieusement. N'avez-vous donc pas entendu dire que le jaguar fuit à la vue de l'homme et que certains gauchos l'attrapent au lasso? »

Un vieillard, assis seul à une table et qui avait gardé le silence jusqu'ici, prit la parole :

« Vous avez raison, señor; mais de quel jaguar parlez-vous? Est-ce du jaguar des fleuves?

— Y en a-t-il donc d'autres?

— Il n'y a pas plusieurs espèces de jaguars, mais leur manière de vivre est différente. Ceux qui se tiennent au bord des fleuves ne manquent pas de nourriture, grâce aux hippopotames, et ne pensent pas à attaquer l'homme. Ceux qui se tiennent dans les pampas et les montagnes sont obligés de disputer aux gardiens des troupeaux le bétail dont ils se nourrissent; aussi ne craignent-ils pas, quand ils ont faim, d'attaquer l'homme, même armé. »

Antonio Perillo repartit d'un ton moqueur :

« Vous m'avez l'air très expert en la matière. Seriez-vous donc déjà sorti de la ville?

— Parfois, oui.

— Jusqu'où êtes-vous allé?

— En Bolivie et au Pérou; j'ai été également au Gran Chaco.

— Chez les Indiens sauvages?

— Oui.

— Et les Indiens ne vous ont pas mangé comme le jaguar mange l'hippopotame?

— Ils ne m'ont probablement pas trouvé assez gras ou ils n'ont pas osé s'en prendre à moi, car j'ai été toute ma vie l'homme qu'il ne fait pas bon d'attaquer, et maintenant encore, même dans mes vieux jours, j'ai le bras assez fort pour casser le museau de celui qui prétendrait se moquer de moi.

— Ne vous emportez pas, je n'avais pas l'intention de vous offenser, reprit Perillo, que la scène du café de *Paris* avait rendu plus prudent; je voulais seulement dire que je ne croyais pas le jaguar dangereux.

— Il est dangereux pour tous les hommes, sauf un.

— Qui donc?

— Vous le devinez bien : qui n'a pas entendu son nom?

— Vous voulez dire le père Jaguar?

— Oui.

— On affirme bien que, même sans armes, il vient à bout du jaguar le plus sauvage; mais je ne le crois pas.

— Et moi je le crois, parce que je l'ai vu de mes propres yeux.

— L'avez-vous donc rencontré au Gran Chaco?

— Je l'ai parcouru avec lui; il est notre chef et je fais partie de ses gens. »

Des exclamations de surprise accueillirent ces paroles. Chacun se leva pour venir serrer la main du vieillard, et l'on voulait sur-le-champ réunir toutes les tables pour n'en former qu'une qu'il présiderait et où il raconterait les exploits de l'homme dont le nom était dans toutes les bouches. Mais il refusa.

« Le père Jaguar n'aime pas qu'on parle de lui, dit-il; il nous l'a trop formellement interdit pour que je puisse répondre à votre désir : vous voudrez bien m'excuser.

— Faites-moi son portrait? demanda Perillo.

— C'est un homme comme un autre.

— Quel âge a-t-il?

— Peut-être cinquante ans.

— Est-ce un indigène?

— Je n'ai jamais eu son extrait de naissance entre les mains.

— Peut-on savoir ce qu'il est? Les uns le disent planteur de thé, d'autres chercheur d'or, d'autres enfin un guide pour caravanes. J'ai même entendu dire qu'il était un partisan politique et offrait son coup de fusil tantôt à un chef, tantôt à l'autre.

— Ce qu'il est réellement, je peux bien vous le dire : un homme comme il n'y en a pas deux. Il n'a jamais servi les rebelles et ne les servira jamais; il est l'ami des bons et l'ennemi des mauvais et, si vous n'êtes pas des premiers, ayez bien soin de ne jamais vous trouver sur sa route.

— Vous devenez de plus en plus mordant, mon vieux señor. Êtes-vous donc si fâché parce que je tiens le jaguar pour une bête lâche?

— Non pas; mais que vous prétendiez l'attaquer seulement le couteau à la main me montre que vous êtes ou bien un farceur ou bien un ignorant, et je n'aime ni l'un ni l'autre. Le

jaguar que nous verrons demain peut aussi bien venir du fleuve que de la pampa. Nous verrons comment il se conduira; mais ce qui m'intéresse personnellement beaucoup plus, ce sera de voir si un espada osera s'attaquer au buffle.

— Ils l'oseront tous, je puis vous l'affirmer.

— On verra. Un bison excité est un animal dangereux. Je le sais du père Jaguar, qui en a tué des centaines.

— Dans la pampa probablement? demanda Perillo en riant.

— Non, mais dans les prairies de l'Amérique du Nord, où il a chassé autrefois.

— Comment! il y a été aussi? C'est donc un étranger? Voilà qui ne me plaît guère.

— Vraiment, je crois que le père Jaguar se soucie peu de vous plaire ou de vous déplaire.

— Parce qu'il ne me connaît pas. Mais s'il apprenait mon nom, il serait très honoré de pouvoir me serrer la main.

— Pas possible! Quel est donc ce nom célèbre?

— Perillo.

— Ah! c'est vous Antonio Perillo, l'espada qui doit combattre demain?

— Moi-même. »

Et il regarda le vieillard de l'air suffisant qui s'attend à un compliment.

Mais celui-ci :

« Dites-moi donc, señor, pourquoi combattez-vous les taureaux?

— Quelle question! Mais pour les tuer et montrer mon adresse en les frappant.

— Il ne faut pas un grand héroïsme pour abattre une bête épuisée. Je tue un animal pour avoir sa chair dont je me nourris; mais le tuer pour s'en faire gloire après l'avoir martyrisé et fatigué à mort, c'est l'œuvre d'un écorcheur. »

Perillo bondit sur sa chaise comme s'il avait été touché d'une flèche et voulut se précipiter sur le vieillard. Heureusement la porte s'ouvrit au même instant, et son complice entra. Il s'arrêta à cette vue et se rassit, non sans avoir jeté au vieillard ces mots :

« Je suis trop au-dessus de vos offenses pour qu'elles m'atteignent.

— C'est comme cela que parlait au loin la mouche qui bourdonnait au-dessus de lui, quand un oiseau survint et l'avala. »

Perillo fit semblant de ne pas entendre et prêta l'oreille à son camarade, qui lui disait tout bas :

« Déjà une nouvelle dispute! Prends garde, notre métier nous commande d'être prudents. Un ennemi peut nous faire plus de mal que dix amis ne peuvent nous faire de bien.

— Laisse-moi tranquille, ce n'est pas ce vieux bavard qui peut nous nuire. Dis-moi plutôt ce que tu as appris. »

L'homme jeta un regard méfiant autour de lui; mais, voyant que personne ne faisait attention à eux, il reprit :

« C'est bien lui, et sais-tu où il demeure? Chez Salido, le banquier!

— *Todos demonios!* Chez Salido! Qui eût pensé cela? Voilà qui est très dangereux pour nous.

— Hélas! il va tout lui raconter. Es-tu sûr qu'il t'ait reconnu?

— J'en mettrais ma main au feu. Pourquoi se déguise-t-il? Tout simplement pour endormir mes craintes.

— Il faut trouver un moyen de le réduire au silence.

— Hum! je comprends, un coup de couteau ou une balle dans la tête, et surtout sans perdre de temps. Demain matin ce serait peut-être trop tard. Il ne faut pas qu'il ait le temps d'aller à la police. Si l'on pouvait seulement savoir où est située sa chambre?

— Je le sais. J'ai attendu qu'il soit entré dans la maison pour passer par-dessous la haie du jardin et remarquer la fenêtre qui allait s'éclairer. Or je l'ai vu distinctement fermer une fenêtre déjà ouverte.

— A-t-il laissé les jalousies?

— Non.

— Pourvu qu'il y ait une échelle à proximité!

— J'y ai pensé et en ai trouvé une, que j'ai appuyée à un arbre fraîchement taillé. Elle est assez haute pour atteindre la fenêtre.

— Bien, très bien; mais il est encore trop tôt pour commencer notre besogne, et il y a encore dans les rues trop de gens pour nous voir.

— Attendons jusqu'à minuit. Pourvu qu'il ne soit pas encore éveillé à cette heure!

— Éveillé ou non, peu importe! Dans le premier cas, nous lui enverrons une balle par la fenêtre; dans le second, nous pénétrerons dans sa chambre. Partons maintenant, je ne me sens pas à l'aise ici. »

Les deux hommes s'éloignèrent, tout joyeux à la pensée de cacher, par ce nouveau crime, un crime antérieur.

Les rues et les magasins étaient, ce soir-là, beaucoup plus animés qu'à l'habitude. L'habitant de Buenos-Ayres aime la vie de famille et se couche rarement tard; pourtant il était déjà 11 heures quand le dernier consommateur quitta le café de *Paris*. Le garçon français reçut son salaire et son congé. Une fois dans la rue, il se mit à songer à sa nouvelle place et au compatriote au service duquel il allait entrer. Aussi, au lieu d'aller se coucher, il résolut de faire une promenade et se dirigea machinalement vers la demeure que le docteur lui avait indiquée pour le rendez-vous du lendemain.

On était au mois de décembre; la nuit était tiède, les étoiles brillaient au ciel, et leur lueur, en l'absence de toute autre lumière, permettait de voir à quelque distance de soi.

Le garçon, arrivé à la villa du banquier, était sur le point de retourner chez lui, quand son attention fut attirée par des pas furtifs qui lui semblèrent suspects. Pourquoi marchait-on si doucement? Celui dont la conscience est en paix a la démarche assurée.

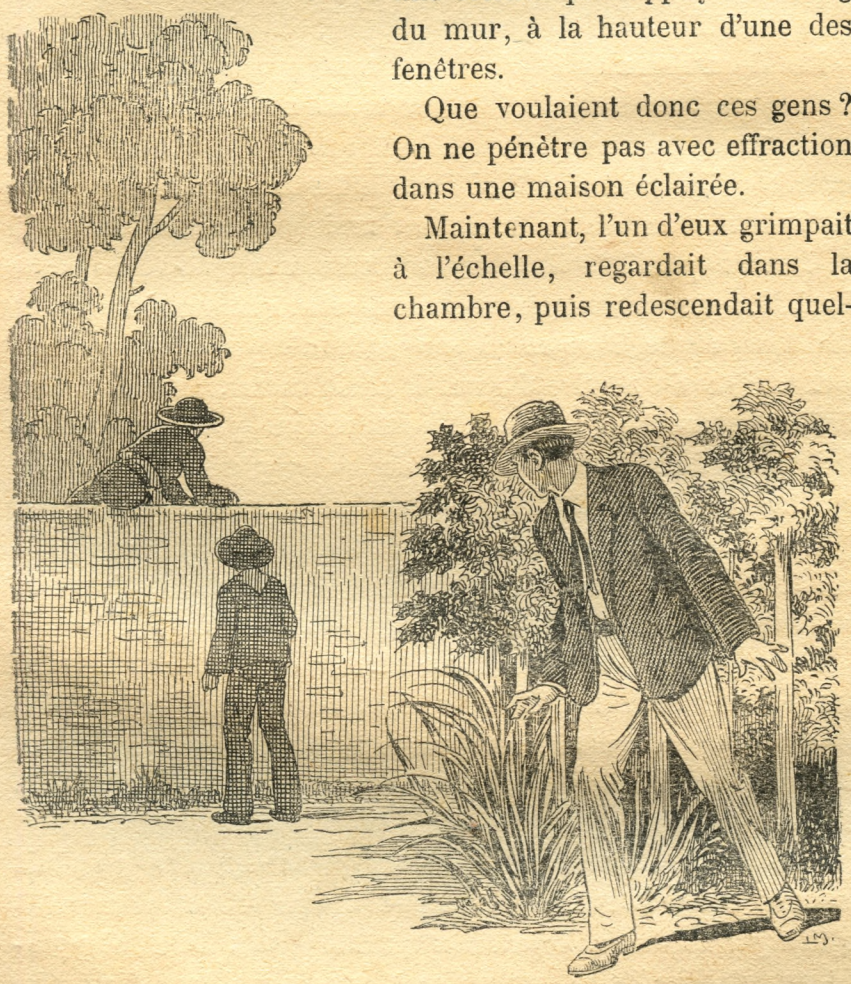
Il se dissimula le long de la haie pour regarder qui allait passer. Un homme traversa la rue devant lui et fut aussitôt rejoint par un autre. Tous deux, parlant à voix basse, s'approchèrent du jardin et grimpèrent prestement par-dessus la clôture.

« Donc des voleurs, pensa notre compatriote; mais que veulent-ils donc? Des fruits? Ou bien s'agit-il d'une effraction chez le riche banquier? »

Il grimpa à leur suite, aussi silencieusement que possible, et, foulant avec précaution les pelouses, suivit l'étroit sentier qui conduisait à la maison. Il y arriva pour voir un des hommes disparaître à un coin. Il rampa alors à quatre pattes vers ce point et aperçut derrière la maison l'homme en question, qui semblait examiner deux fenêtres éclairées au-dessus de lui. Au même moment, son compagnon arrivait portant une échelle qu'il appuyait le long du mur, à la hauteur d'une des fenêtres.

Que voulaient donc ces gens ? On ne pénètre pas avec effraction dans une maison éclairée.

Maintenant, l'un d'eux grimpait à l'échelle, regardait dans la chambre, puis redescendait quelques échelons pour parler à voix basse avec son camarade. Le Français vit briller dans sa main un objet métallique et



Ils grimpèrent prestement par-dessus la clôture.

entendit un double déclanchement sourd, comme quand on arme le chien d'un pistolet à deux coups. Il s'approcha à pas de loup des deux compères et les entendit échanger ces mots :

« Il est assis et lit.

— Dans quelle position?

— Le côté gauche tourné vers la fenêtre.

— Son corps est-il découvert?

— Oui; l'autre côté de sa tête est appuyé sur sa main.

— Alors, je vais viser à la tempe : c'est l'endroit le plus sûr. »

C'était donc d'un assassinat qu'il s'agissait. Le pauvre garçon fut tellement bouleversé à cette idée, qu'il resta un instant comme pétrifié. Mais quand il vit l'un des misérables remonter et diriger son arme vers la fenêtre, il retrouva l'usage de ses membres et, poussant un cri, il se précipita sur l'échelle, qu'il renversa en même temps que les deux assassins, sans avoir pu toutefois empêcher le premier de décharger son arme. Il se jeta sur lui pour s'en emparer, mais le coquin tira un second coup en criant :

« Lâche-moi, chien, ou je te tue! »

Le Français ressentit au bras gauche un choc douloureux qui lui fit lâcher son prisonnier. Ce dernier se releva d'un bond et disparut dans l'obscurité. Son camarade s'était empressé d'en faire autant.

Dans la villa, on commençait à s'agiter. On avait entendu les détonations. Une des fenêtres de la chambre éclairée s'ouvrit, et le docteur parut en criant :

« Quel est le coquin qui tire sur moi? On ne peut donc pas me laisser lire en paix? »

Le pauvre garçon, encore sous le coup de son émotion, répondit d'une voix tremblante :

« Miséricorde! Monsieur le docteur, c'est donc vous que l'on voulait assassiner?

— Qui donc parle en bas? Cette voix ne m'est pas inconnue.

— C'est moi, Frédéric Dutemps.

— Qui ça, Frédéric? Je ne connais personne de ce nom.

— Mais si, nous avons fait connaissance aujourd'hui au café de *Paris*. Vous m'avez engagé pour les os antédiluviens.

— Ah! le garçon! Mais qu'est-ce qui vous prend de tirer sur moi?

— Moi, tirer sur vous! Ah! c'est trop fort!

— Qui, alors? A moins qu'il y ait quelqu'un d'autre avec vous.

— Je suis le seul être vivant dans le jardin.

— Mais qu'y veniez-vous faire?

— Vous sauver. Et vous me prenez pour votre meurtrier, moi à qui vous devez la vie; vous me faites beaucoup de peine! »

Le docteur n'était pas le seul à se méprendre; les gens de la maison, avec des lanternes et des armes pour s'emparer du malfaiteur, se jetèrent sur Frédéric, malgré ses dénégations, et l'amenèrent pieds et poings liés au docteur, non sans lui avoir donné quelques bourrades dont il se ressentit longtemps après. On parlait d'aller chercher la police, quand le pauvre diable demanda à être écouté avec calme. Le docteur appuya sa prière en ajoutant :

« Cet homme étant un être pensant, pensons que nous aussi sommes des hommes. Je n'ai fait aucun mal à ce garçon que je voulais prendre à mon service; rien n'a donc pu l'inciter à me tuer. De plus, il n'a pas la tête d'un assassin, et, en serait-il un, ce n'est pas une raison pour l'empêcher de parler. Je demande donc qu'on lui permette de présenter sa défense, *defensio* en latin. »

Quoique opposé à cette idée, le banquier fut obligé de l'accepter par déférence pour son invité.

Frédéric raconta alors ce qui s'était passé. Il fallut bien reconnaître qu'il y avait méprise. Du reste, le chapeau d'un des bandits, retrouvé derrière la maison, vint confirmer l'innocence du Français, dont on aperçut alors seulement la blessure. Elle était heureusement superficielle et fut pansée avec soin.

Restait à savoir qui pouvaient bien être les meurtriers et dans quel but ils avaient voulu assassiner un homme arrivé dans le pays seulement depuis huit jours et n'ayant sûrement offensé qui que ce soit.

« N'avez-vous pas vu leurs visages? demanda le banquier.

— Pas très bien. Pourtant, celui qui a tiré m'a paru avoir une vague ressemblance avec l'espada Antonio Perillo. »

Cette réponse n'apportait aucun éclaircissement. Perillo était bien un homme un peu louche; mais de là à le croire capable d'un crime, il y avait de la marge. Pourquoi, du reste, aurait-il voulu tuer le docteur? Il avait parlé très amicalement avec lui au café de *Paris,* tout en le prenant pour un autre, il est vrai.

Le banquier décida d'informer la police. Elle apparut sous forme de deux fonctionnaires vêtus de bleu qui, après avoir entendu le pour et le contre et examiné les lieux, consentirent à s'informer secrètement du lieu où se trouvait Perillo au moment de l'attentat. Quant à arrêter l'espada, il n'y fallait pas compter, du moins avant la course, où sa présence était indispensable.

Pour Frédéric, le docteur reconnaissant le prit aussitôt à son service à des conditions des plus avantageuses et l'installa sans plus tarder à la villa.

## CHAPITRE II

### LA COURSE DE TAUREAUX

Dès le lendemain matin, les guichets de l'arène furent littéralement assaillis par la foule impatiente d'avoir ses cartes d'entrée. Le banquier retint quatre places, dont trois pour lui, sa femme et le docteur; la quatrième était pour un jeune neveu de passage chez lui.

La femme du banquier était Française. Elle avait un frère qui habitait Lima, la capitale du Pérou. Celui-ci avait deux fils, héritiers présumés du banquier sans enfants. Le banquier ayant exprimé le désir d'avoir chez lui pendant quelque temps un de ses neveux, on lui avait envoyé Antoine, le plus jeune, âgé de seize ans. La traversée avait été très pénible à l'adolescent; il avait donc été décidé qu'il retournerait chez lui par terre, à travers les Andes, et l'on cherchait une occasion de le confier à un homme qui fût à la fois un guide et un protecteur dans un voyage aussi périlleux...

Le combat devait commencer à 1 heure précise. L'arène était déjà pleine deux heures à l'avance; seules les loges du président et des hauts fonctionnaires étaient encore vides.

D'énormes affiches indiquaient le programme en lettres longues d'une aune, plusieurs musiques jouaient à tour de rôle, les matadors nivelaient le sable de l'arène à l'aide de balais et de râteaux, et de temps en temps une porte s'ouvrait pour livrer passage à un combattant richement habillé qui s'avançait lentement pour se faire admirer.

L'arène était séparée des gradins, où étaient assis les spectateurs, par une cloison en planches assez fortes pour résister aux coups de cornes du taureau, mais assez basses pour que

les toréadors puissent la franchir en cas de danger. En avant se trouvait la porte par où devaient être amenés les taureaux, en arrière celle par où serait lâché le jaguar. Ce dernier, par ses rugissements, donnait déjà à entendre qu'il ne se laisserait pas tuer sans résistance.

Tout près de la cloison étaient les places les moins chères. C'était là qu'était Frédéric, à qui son nouveau maître avait payé un billet. Beaucoup plus haut, aux plus chères, étaient assis le banquier, sa femme et leurs deux compagnons. A leurs côtés, le hasard avait placé l'homme géant du café de *Paris* et son camarade.

Le docteur était en grande conversation avec le jeune Péruvien, à qui il voulait démontrer l'inconvenance et la cruauté des courses de taureaux.

« En avez-vous déjà vu? » demanda-t-il à l'adolescent.

Ce dernier ayant répondu négativement, le docteur reprit :

« Alors je dois vous dire que ces supplices infligés à des animaux ne sont pas d'invention récente. Ils existaient déjà au temps de la Grèce antique, en Thessalie et, au temps des empereurs, à Rome; mais ces gens-là étaient excusables parce que païens, tandis que nous, chrétiens, devrions abolir ces horreurs.

— Mais, señor, vous venez bien y assister vous-même? »

Cette réponse causa un peu d'embarras au savant, mais il s'en tira en répliquant :

« Mon absence empêcherait-elle la course d'avoir lieu?

— Non.

— Alors je ne mérite pas de reproches. Je suis, du reste, venu pour faire des études et, par conséquent, doublement excusable, *excusatus* en latin. Je suis un peu zoologiste, et c'est un spectacle zoologique que nous attendons. J'avoue que je préférerais être en train de fouiller dans les terrains diluviens.

— Y avait-il aussi de ces combats avant le déluge? » demanda malicieusement le jeune garçon.

Le docteur le regarda de travers :

« Il est difficile de répondre simplement par oui ou par non, dit-il. On parle d'un homme antédiluvien et même

encore plus ancien. S'il a vraiment existé, il est probable qu'il aura excité les sauriens et les mastodons les uns contre les autres. C'est triste, mais... »

Il fut interrompu par le son éclatant des trompettes qui saluaient l'arrivée du président. Ce dernier, aussitôt entré dans sa loge, donna le signal du combat. Le silence le plus absolu succéda aux conversations bruyantes, pour faire place, sur un nouveau signe du maître, aux accents de la musique, qui entonna une marche. Ce fut alors l'entrée des picadors à cheval sur de misérables bêtes, suivis des banderillos et des espadas à pied. Ces derniers se dispersèrent autour de l'arène derrière des piliers ou dans des niches aménagées à leur intention, tandis que les picadors restaient au milieu de l'arène, face à la porte par laquelle sortiraient les taureaux qu'ils devaient attaquer les premiers.

Le président donna alors un troisième signal. Aussitôt les barrières furent ouvertes, et le taureau s'avança. Il était noir avec des cornes recourbées en avant. La joie de se sentir libre lui fit faire quelques bonds, puis il s'arrêta un instant, indécis : il avait aperçu les picadors. Brusquement il fonça sur eux. Les cavaliers s'éparpillèrent devant lui comme une volée de moineaux; mais le taureau avait atteint un des chevaux et l'éventrait d'un coup de corne. Le cavalier voulut sauter de sa monture, par malheur son pied resta pris dans l'étrier et il tomba avec elle. Il semblait perdu, car le taureau baissait déjà la tête pour le frapper, si les banderillos, rapides comme l'éclair, n'étaient accourus jeter sur la tête et les yeux de l'animal trois ou quatre écharpes de soie multicolores et permettre au picador de s'échapper.

Le taureau se secouait en vain pour se débarrasser des écharpes qui l'aveuglaient, et à ses mugissements de colère on pouvait prévoir que sa prochaine attaque serait terrible.

C'est alors qu'une voix s'écria :

« Rangez-vous, laissez-moi passer. »

C'était Crusada, l'espada de Madrid. On hésitait à lui obéir, car c'était lui faire courir de grands risques. Cependant, à une nouvelle injonction de sa part, on le laissa avancer.

Il était entièrement vêtu de velours rouge, à la mode espagnole. Il tenait à la main gauche un morceau de soie brillante : la muleta, et de l'autre une épée étincelante. Il s'était arrêté à dix pas du taureau, ce qui était fort téméraire, la bête n'étant pas encore épuisée; il voulait par cet acte de bravoure assurer dès le début son triomphe sur ses collègues.

Le taureau avait enfin réussi à découvrir ses yeux; il dirigea son regard sur l'espada, qui agitait la muleta. Il prit son élan et se précipita sur lui.

Crusada ne broncha pas; seulement, quand la pointe des cornes fut à deux pouces de lui, il se rejeta de côté et, au moment où la bête, emportée par son élan, passait devant lui, d'un geste habile et sûr il lui enfonça son épée dans la poitrine. Le taureau fit encore quelques pas et tomba mort. L'espada, retirant son glaive, le brandit au-dessus de sa tête aux acclamations de la foule. Il s'était distingué par un coup de maître.

Les matadors vinrent alors enlever les cadavres du taureau et du cheval, et le président fit signe de laisser venir la deuxième bête. Il suffira de dire que cette dernière bête blessa un banderillo et un espada et fut ensuite tuée par l'Espagnol.

Le taureau suivant abîma deux chevaux et blessa légèrement Perillo à la jambe. Ce fut encore l'Espagnol qui le tua, assurant ainsi son triomphe sur ses concurrents. La foule en délire lui criait : Bravo! les femmes lui jetaient des fleurs et des mouchoirs.

Perillo se retira furieux.

Venait maintenant le numéro sensationnel : la lutte du jaguar et du bison.

Le jaguar fut lâché le premier; mais il ne put guère s'avancer, car il était attaché à un lasso dont l'extrémité était fixée à un crochet de fer. Après avoir essayé de s'en débarrasser, il se coucha dans l'arène, sans souci du public qui l'entourait. Ses narines frémissantes flairaient l'odeur du sang dont il était privé depuis plusieurs jours. C'était un animal encore jeune et d'une force extraordinaire.

On ouvrit au bison. On s'attendait à le voir bondir; il s'avança au contraire lentement, à la surprise de chacun. C'était un géant de son espèce, long de trois mètres et si gros, qu'il devait peser dans les trente quintaux. Il s'arrêta au bout de quelques pas, secoua sa crinière et aperçut le jaguar. Tout le monde attendait anxieusement ce qui allait se passer.

Le jaguar s'était relevé en hurlant. Eût-il voulu bondir, que le lasso l'en eût empêché. Le buffle pencha la tête pour l'examiner de côté, sembla le dédaigner et fit le tour de l'arène. Le jaguar se tapit, prêt à bondir. Le bison lui présenta ses cornes et sa nuque en poussant un mugissement précurseur. Le jaguar parut en comprendre le sens et se recula, tandis que le bison passait devant lui tout en se tenant sur ses gardes.

Le savant utilisait cette sorte d'amnistie entre les deux animaux pour donner sur eux à son jeune compagnon des explications détaillées :

« Le bison de l'Amérique du Nord, lui dit-il, est un embranchement de l'espèce bœuf, *bos* en latin. Il se distingue par un crâne bombé, un front large, des cornes rondes et courtes placées en avant du front, une crinière touffue, et la partie antérieure du corps très développée. C'est un animal sociable et... »

Les paroles se perdirent dans les cris tumultueux de la foule, agacée par la tranquillité des deux animaux, et qui réclamait qu'on les excitât l'un contre l'autre.

« Jetez des pétards, jetez des pétards, » criait un spectateur.

D'un geste, le président donna l'autorisation demandée.

Le camarade de l'homme à barbe blanche se tournant alors vers lui :

« Crois-tu, Carlos, demanda-t-il, qu'on va réussir à exciter le jaguar? Il craint bien plus le bison que toutes les pièces d'artifice.

— Je crois qu'un malheur est vite arrivé, répondit l'interpellé. Ne vois-tu pas qu'il a pris le lasso dans sa gueule et que, s'il réussit à le déchirer, ce n'est pas le bison qu'il va attaquer, mais les hommes. »

L'animal continuait à ronger le lasso sans que les garçons du cirque eussent pu s'en apercevoir, occupés qu'ils étaient à

allumer des pétards et à les jeter sur la bête. Celle-ci, touchée, bondit en rugissant et fit un tel saut, que le lasso aux trois quarts rongés acheva de se rompre.

Le public salua cet incident par des cris de joie, persuadé que la lutte allait commencer entre les deux bêtes. Le jaguar courut en effet vers le bison; mais quand ce dernier le menaça de ses cornes, il se tapit de nouveau en roulant des yeux furibonds vers les gens en face de lui.

« Gare! dit l'homme à barbe blanche, il va sauter par-dessus la cloison.

— Pour l'amour de Dieu, qu'il n'en soit pas ainsi! s'écria le savant qui avait entendu ces paroles. La bête me regarde justement comme si elle voulait me dévorer. »

En même temps il se levait de son siège pour fuir. Ce brusque mouvement du petit homme rouge attira l'attention du jaguar; il redressa sa croupe, poussa un nouveau rugissement et, s'élançant avec la rapidité d'une flèche contre la cloison, il y appuya ses pattes de devant. Tout à coup il resta comme fasciné.

Un silence de mort régnait dans l'arène. Chacun avait vu que le jaguar regardait l'homme rouge, et tous ceux qui l'entouraient se sentaient menacés comme lui par les griffes et les dents de l'animal affamé; car comment se sauver dans une foule aussi dense? On s'attendait donc à un bond de la bête, quand on l'avait vue s'arrêter tout à coup à un regard de l'homme à la barbe blanche.

Ce dernier avait en effet quitté son siège et, après avoir arraché brusquement le poncho du savant, il l'avait enroulé autour de son bras et tiré son couteau en criant :

« Que personne ne bouge! »

Il s'était alors rapproché de l'animal assez pour pouvoir l'atteindre de la main.

La bête se cramponnait avec trois de ses pattes et, la gueule ouverte, elle laissait approcher l'homme, tout en se tenant sur la défensive. Leurs regards se confondirent un moment, puis l'étranger asséna un tel coup de poing sur l'arrière-train du jaguar, que ce dernier perdit son équilibre et commença à

glisser sur ses pattes de derrière. Un second coup aussi terrible sur le museau lui fit lâcher les pattes de devant et l'envoya rouler dans l'arène.

Le Français ne s'en tint pas là et, à la terreur des assistants, il sauta aussi dans l'arène. Des cris sortirent de toutes les poitrines à la vue de l'animal s'apprêtant à bondir sur son adversaire; mais Martet, saisissant son couteau, l'en menaça d'un air si effrayant, que la bête domptée recula en rampant et, sous le regard qui ne la quittait pas, se mit à fuir piteusement la queue entre les jambes.

Alors d'une des places les plus reculées une voix se fit entendre :

« Ceci tient du miracle; cet homme est certainement le père Jaguar. »

Et la foule en délire de répéter aussitôt :

« Le père Jaguar! Le père Jaguar! »

Impressionné par le bruit, l'animal s'était dirigé vers la porte par laquelle il était venu; elle était encore fermée.

« Ouvrez, ouvrez vite, » commanda Martet.

La trappe fut soulevée par des mains invisibles et retomba sur l'animal désormais inoffensif.

Des applaudissements éclatèrent de toutes parts. Le père Jaguar salua à la ronde, puis, escaladant la cloison, il regagna sa place et rendit au savant son poncho et son couteau.

« Excusez-moi, lui dit-il, mais je n'avais pas le temps de vous demander la permission de les prendre.

— Cela ne fait rien, répondit le petit homme, bien que vous m'ayez arraché en même temps mon chapeau et mon foulard. Je comprends que vous aviez besoin du couteau, mais pourquoi le poncho?

— Pour protéger au besoin mon bras contre les griffes et les dents du jaguar.

— Señor, vous êtes un héros, j'admire de tout cœur votre courage, *fortitudo* en latin. Vous avez chassé le fauve comme on chasse un chat domestique. Mais que va-t-on faire du bison?

— Vous allez le voir tout de suite si vous voulez bien regarder dans l'arène. »

Le bison s'était couché dans le sable sans se laisser émouvoir par l'approche du père Jaguar. Le public réclama que les toréadors vinssent lutter avec lui. Crusada apparut en effet, suivi peu après d'Antonio Perillo. Ce dernier avait d'abord hésité à cause de sa blessure, mais se fit un point d'honneur de prendre quand même part au spectacle.

Le bison, d'abord entouré des picadors, continuait à rester immobile, jusqu'à ce que, l'un d'eux l'ayant frappé de sa lance, il bondit sur l'assaillant d'une manière si inattendue, que celui-ci n'eut pas le temps de fuir et tomba sous son cheval éventré d'un coup de corne. Sans reprendre haleine, le bison fit un saut de côté et attaqua le cheval suivant, qu'il transperça aussi, se précipita sur le cavalier désarçonné, l'envoya en l'air d'un coup de corne, le laissa retomber, le lança de nouveau et s'acharna ensuite à le piétiner.

Le malheureux avait beau appeler au secours, on ne put réussir à détourner de lui le bison; il ne fut bientôt plus qu'un cadavre informe. Le bison l'abandonna alors et, reculant de quelques pas, il poussa un mugissement auprès duquel le cri du jaguar semblait un cri d'enfant.

Tout le monde se mit à l'acclamer; on lui jetait des fleurs, on applaudissait à assourdir les quelques personnes écœurées par la vue de cette sanglante scène de sauvagerie.

L'animal excité cherchait déjà une autre victime. Il aperçut le premier picador que l'on venait de relever et qui ne pouvait fuir, car il avait la jambe brisée. Trois banderillos essayaient de l'emporter; mais avant qu'ils eussent pu faire quelques pas, l'animal se précipitait dans le groupe, frappant aveuglément à droite et à gauche. Un seul des hommes put se sauver, les autres succombèrent sous les piétinements furieux de l'animal. Un jeune banderillo, assez hardi pour essayer de le percer de sa lance, eut le même sort. Le bison, devenu furieux, se mit à poursuivre les toréadors restés dans la piste. Ce fut une panique générale; les uns fuyaient par les portes, les autres escaladaient les cloisons. Les picadors sautaient de leurs chevaux, les abandonnant à la bête furieuse.

Les hourrahs de la foule redoublaient, elle admirait la force

brutale sans penser aux malheureuses victimes et appelait :

« Les espadas! les espadas! qu'ils reviennent! »

Dès le début, en effet, Crusada avait fui devant le bison, par une porte ouverte à temps, tandis que Perillo, retardé par sa blessure, avait dû se hisser par-dessus la cloison. Il était resté assis dans le voisinage, et l'appel de la foule ne réussit pas à lui faire quitter sa place.

« Ce buffle est un démon, répondit-il; que le diable combatte avec lui si cela lui plaît, mais je n'irai certainement pas. »

Un sourire méprisant accueillit ces paroles, et Crusada fut rappelé. Mais il ne consentit point à se présenter seul et décida à prix d'argent trois banderillos à l'accompagner pour lui porter secours au besoin.

Quand les quatre hommes apparurent, les applaudissements reprirent de plus belle. Le bison était loin d'être calmé; il allait d'un cadavre à l'autre, les flairant, les rejetant en l'air. Il saignait lui-même par plusieurs blessures, légères il est vrai. A la vue des nouveaux combattants, il recommença à piétiner la terre en grondant.

« Que va-t-il arriver à ton avis, Carlos? demanda le jeune voisin du père Jaguar.

— Celui d'entre eux qui ne prendra pas la fuite est perdu. C'est un crime que d'exciter un bison contre des hommes.

— Penses-tu qu'il soit indomptable?

— Non, mais par un seul homme.

— Qui veux-tu dire? Toi.

— Peut-être. »

Crusada s'approcha lentement et à pas craintifs du bison. Il tenait la muleta de la main gauche et l'épée de la main droite. Sa force et son élégance, rehaussées encore par son riche costume, semblaient lui assurer un nouveau succès. Les banderillos s'étaient glissés de côté, si bien que les deux ennemis étaient maintenant face à face. L'animal, aussi rusé que fort, semblait deviner l'intention de son adversaire et l'attendait immobile et la tête levée. Crusada, s'étant avancé de cinq pas, se crut sûr de la victoire; il voyait le large poitrail de l'animal s'offrir à lui comme un but immanquable. Agitant sa muleta,




Il lui enfonça dans la nuque le couteau qu'il tenait à la main.

il s'élança pour porter le coup décisif. L'animal l'avait prévu et, faisant glisser d'un coup de tête l'épée entre ses deux cornes, il transperça l'espada qui tomba à la renverse.

Les banderillos accourus à son secours durent prendre la fuite devant l'attitude menaçante du bison acharné à sa proie.

« Quelle lâcheté, quelle honte! criait-on de toutes parts. Aux fuyards, aux fuyards! »

Ils revinrent bien sur leurs pas, mais en vain, ils durent reprendre la fuite. Seulement, cette fois, le bison leur barra le chemin de la porte. Ils ne pouvaient donc se sauver qu'en franchissant la cloison : deux y réussirent, le troisième manqua son coup une première fois et, avant qu'il eût pu recommencer, il était atteint à la jambe d'un terrible coup de corne qui le rejetait tout sanglant parmi les spectateurs.

Le bison s'acharna alors sur la cloison, la frappant à coups redoublés, heureusement à un endroit protégé par un pilier. Le pilier se mit à vaciller, la peur s'empara des assistants, ce fut un sauve-qui-peut général; chacun cherchait à atteindre les places les plus éloignées du pilier, sans crainte de bousculer et de piétiner ses voisins, et les cris de douleur se mêlaient aux cris de terreur.

Tout à coup une voix domina ce bruit infernal :

« Restez assis, señores, il n'y a pas de danger, je me charge du bison. »

C'était le père Jaguar qui prenait de nouveau la parole. Il quitta son manteau, reprit au savant son couteau et sauta pour la deuxième fois dans l'arène en arrière de l'animal, dont il s'agissait de détourner l'attention.

Il se mit à cet effet à pousser le cri des Indiens des prairies, cri bien connu du bison, car il se retourna aussitôt vers son nouvel adversaire. Le silence s'était fait; seul le nom du père Jaguar passa de bouche en bouche comme un souffle; l'anxiété la plus grande régnait dans la foule.

L'animal regardait le père Jaguar avec méfiance; celui-ci le fixait de son œil pénétrant et froid comme il avait fixé le jaguar. Le bison se mit à avancer lentement pas à pas, comme s'il comprenait qu'il avait affaire cette fois à un tout autre

ennemi. Martet, de son côté, avançait avec la même lenteur. Ils ne furent bientôt plus qu'à quelques pas l'un de l'autre; mais alors la bête impatientée, poussant un mugissement de colère, baissa la tête pour attaquer.

Tout le monde pensait que le père Jaguar allait s'écarter, et un effroi indicible s'empara de la foule quand on le vit rester immobile à la même place. Le bison arrivait sur lui, ses cornes le touchèrent et il fut précipité en l'air. Un seul cri sortit de la poitrine des spectateurs.

Que s'était-il donc passé? Le père Jaguar venait de retomber sur ses pieds derrière le bison et restait là comme s'il n'avait jamais quitté cet endroit. L'animal se retourna de nouveau sur lui, le rejeta en l'air et, comme la première fois, le père Jaguar retomba sur ses pieds. Ce manège recommença plusieurs fois. L'animal furieux s'épuisait en de vains efforts, il écumait de rage, ses yeux s'injectaient de sang, ses forces décroissaient visiblement. C'est ce qu'attendait le père Jaguar. Profitant d'un faux mouvement de la bête, il sauta sur son dos et lui enfonça dans la nuque le couteau qu'il tenait à la main. La bête s'arrêta, un tremblement s'empara de ses membres et elle s'écroula sans vie sur le sol.

La foule était stupéfaite et croyait rêver; pas une parole n'était prononcée, les yeux étaient rivés sur la bête morte qu'on s'attendait à voir recommencer l'attaque. Le père Jaguar profita de cette stupeur pour faire signe à ses compagnons de le rejoindre, et tous trois avaient quitté l'arène avant que le public fût revenu de sa surprise.

Le président se rendit le premier à la réalité :

« Le bison est-il mort? demanda-t-il.

— Oui, Votre Grâce, lui fut-il répondu.

— Il est vraiment bien mort? reprit-il avec inquiétude.

— Sans aucun doute et d'un coup de couteau dans la nuque. »

Alors seulement les bravos éclatèrent, la foule trépigna de joie et mille voix appelèrent :

« Le père Jaguar! le père Jaguar! où est-il? Amenez-le! »

Mais le père Jaguar avait disparu.

## CHAPITRE III

### LE PÈRE JAGUAR

Le père Jaguar était devenu le héros du jour, son nom était dans toutes les bouches et, longtemps après les courses, il resta l'objet de toutes les conversations. On essaya en vain de le revoir, on ne put même pas savoir où il demeurait.

Dans la maison du banquier Salido, il n'était question que de lui; n'avait-il pas sauvé la famille, sinon de la mort, du moins de terribles blessures!

« J'ai fait un grave péché d'omission, disait le docteur Delétoile, je n'ai pas exprimé le moindre remerciement à cet homme qui m'a évité les griffes du jaguar. Que doit-il penser de moi? Presque tous les animaux ont le sens de la reconnaissance, à part quelques êtres comme les insectes, les mollusques et les bacilles, et l'homme, qui leur est supérieur en général, ne devrait pas leur être inférieur dans ce cas. Dès que je verrai mon sauveur, j'aurai soin de réparer cet oubli, car je ne le trouve pas payé de sa bonne action par la possession du couteau qu'il a oublié de me rendre. »

Juste à ce moment, un domestique entrait, apportant une carte sur laquelle étaient écrits les mots : le père Jaguar. Le banquier courut vers l'antichambre et fut joyeusement surpris à la vue du père Jaguar en personne. Il lui tendit les deux mains.

« Comment, señor, c'est vous, vous que l'on cherche partout en vain! Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue. Comme c'est aimable à vous de nous donner l'occasion de vous remercier de tout ce que nous vous devons! »

Le visage sérieux de Martet se détendit dans un sourire :

« Je vous en prie, señor, ne croyez pas que ce soit là le but de ma visite. C'est pour affaires que je me vois forcé de vous déranger quelques minutes. »

Et il tendait en même temps au banquier un papier qu'il venait de tirer de son portefeuille.

« Un chèque de mon correspondant de Cordova. La somme va être mise immédiatement à votre disposition, bien que, par suite de la course de taureaux, ma maison soit fermée aujourd'hui.

— Cela ne presse pas à ce point. J'ai seulement tenu à vous le présenter moi-même et à vous demander l'autorisation de venir l'encaisser d'ici quelques jours. »

Comme il saluait pour s'éloigner, Salido le retint par le bras :

« Restez, je vous en prie, señor, lui dit-il. Je ne puis vous laisser partir ainsi; vous nous avez sauvé la vie: permettez-moi de vous présenter ma femme.

— De grâce, señor, ne parlez pas de remerciement pour un service dû au pur hasard et non à mon mérite. »

Le ton de ces paroles témoignait d'une sincère modestie. Le banquier insista :

« Nous n'avons pas la même manière de voir. Cependant, si je vous promets que ni moi ni les miens ne prononceront le mot merci, consentirez-vous à rester?

— Sous cette condition, oui. »

Les deux hommes se rendirent au salon, où leur entrée causa autant de surprise que de joie. Le savant n'en revenait pas; il se ressaisit enfin pour dire :

« Señor, je suis ravi, *gaudeo* en latin, de pouvoir vous saluer ici et vous exprimer...

— Halte! interrompit Salido. Monsieur n'est rentré ici qu'à la condition de ne pas entendre parler de remerciements : je vous serai donc obligé d'omettre ce mot.

— Mais de quoi lui parler alors?

— De tout ce que vous voudrez, des animaux antédiluviens, par exemple. »

En parlant ainsi, le banquier voulait plaisanter; mais le docteur saisit la balle au bond et, abordant son thème favori :

« Señor, demanda-t-il à Martet, avez-vous jamais vu un mégathérium ou même un mastodon?

— Plus d'une fois, répondit l'interpellé.

— Où donc?

— Dans les pampas. Celui qui sait faire des fouilles n'a pas besoin de chercher longtemps.

— Vraiment, vraiment? Vous vous y connaissez donc?

— Je ne l'affirmerais pas, mais j'ai eu parfois l'occasion de servir de guide à des savants à travers les pampas.

— Ah! ah! Il faut pourtant bien avoir quelques connaissances en paléontologie pour reconnaître un terrain renfermant des plantes ou des animaux fossiles : ceux-ci sont remis au jour sous tant de formes différentes.

— Assurément, répondit Martet en riant : on parle de carbonisation, de pétrification, d'incrustation et même de déformation. »

A ces mots, le petit homme recula d'un pas et, considérant le géant d'un œil étonné :

« Señor, vous parlez comme un professeur de paléontologie. C'est ma science de prédilection. J'ai même l'intention d'écrire un ouvrage considérable sur les animaux remontant au silurien (espèce de formation de terrain).

— Il y avait alors une très grande quantité d'animaux, car on connaît bien dix mille espèces de cette époque.

— Dix mil...le es...pèces, balbutia le petit homme stupéfait, vous savez cela?

— Des célentérés, des vers, des articulés, des mollusques et même des vertébrés dans les couches supérieures. Quant aux insectes et aux reptiles, on les trouve dans les houilles, les drias, les trias, dans le jurassique et la craie.

— Et les mammifères? demanda le savant anxieux.

— On trouve déjà des bêtes de proie dans le trias supérieur.

— Et l'homme?

— Au plus tôt à l'époque tertiaire. »

Alors le petit homme, sautant de joie :

« Qui aurait cru cela? s'écria-t-il. Et encore ici à Buenos-Ayres! Vous êtes sûrement le fameux professeur Pignon, qui

a écrit un traité célèbre sur la faune antédiluvienne. Asseyez-vous, asseyez-vous vite : j'ai quelques questions très importantes à vous poser. Pourquoi la queue des poissons, jusqu'au jurassique, est-elle hétérocerque? pourquoi y a-t-il si peu de vraies ammonites dans le trias alpin? pourquoi...

— De grâce, interrompit le banquier en se bouchant les oreilles. Remarquez, señores, que vous n'êtes pas en ce moment dans la craie antédiluvienne, mais chez moi, qui n'entends rien à ces choses. Je vous serais reconnaissant de remettre à plus tard ce thème, si intéressant qu'il soit. »

Le père Jaguar se rendit volontiers à ce désir; le savant en prit plus difficilement son parti. On se mit toutefois à parler des courses du jour, et Delétoile ne put s'empêcher de faire quelques remarques historiques à ce sujet. Il parla des gladiateurs romains et saisit ce prétexte pour complimenter son sauveur :

« Vous auriez fait un fameux combattant, lui dit-il, et auriez aussi bien triomphé comme rétiaire que comme vélite ou bestiaire. C'est vraiment dommage que vous n'ayez pas vécu dans ce temps-là.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous auriez été certainement cité dans les livres écrits sur Rome.

— Merci. Si j'avais vécu jadis, il y aurait plus de mille ans que je serais mort, et je préfère la vie à la célébrité.

— Cela se peut, mais vous n'y échapperez pas; on vous citera un jour, dans les livres sur les courses de taureaux, comme le toréador le plus habile. Comment avez-vous pu tuer le bison d'un simple coup de couteau?

— Affaire d'habitude. J'en ai déjà tué beaucoup de cette manière.

— Je croyais qu'il n'y en avait pas en Argentine.

— C'est dans les États-Unis que je les ai tués.

— Dans les États-Unis? Vous connaissez alors sans doute la célèbre grotte du mammouth dans le Kentucky?

— N'avons-nous pas promis de remettre à plus tard nos conversations sur les choses antédiluviennes?

— De quoi parler alors? Je suis habitué comme Français...

— Vous êtes Français?

— Mon nom vous l'indique. Je suis le docteur Delétoile et étudie l'époque antédiluvienne.

— Et moi j'étudie l'époque contemporaine. Mon nom est Martet et vous indique que nous sommes compatriotes.

— Comment êtes-vous alors venu en Amérique du Nord?

— Par amour de l'action.

— Et en Amérique du Sud?

— Par une circonstance dont je préfère ne pas parler. »

Son visage, tout à l'heure si aimable, se rembrunit à ces mots.

Le banquier comprit que cet homme avait senti se rouvrir une ancienne et cruelle blessure et détourna la conversation.

« Comme on vous a cherché partout sans vous trouver, señor, j'en ai conclu que vous ne deviez pas être descendu à l'hôtel.

— J'ai à Buenos-Ayres des amis chez lesquels je puis habiter sans être importuné.

— Y resterez-vous longtemps?

— Non, j'irai d'ici peu dans les Andes.

— Dans quelle direction?

— Dans celle du Pérou, en passant par Tucuman.

— Vous irez peut-être jusqu'à Lima?

— C'est possible.

— J'ai une raison très sérieuse pour vous demander cela. J'ai en ce moment chez moi un jeune neveu qui cherche une occasion favorable pour retourner à Lima par les Andes.

— Quel âge a-t-il?

— Seize ans.

— Alors il vaut mieux qu'il reste ici.

— Mais il est forcé de repartir. Seulement je n'ai pu trouver jusqu'à présent un guide sérieux à qui le confier. Il est, du reste, très developpé, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel.

— Oui; mais réfléchissez, señor, aux dangers qui attendent le voyageur sur cette route.

— J'y ai réfléchi : le danger diminue avec l'expérience et la prudence du voyageur. Puisque vous allez vers les Andes, j'ai presque envie de vous poser une question et d'y joindre une prière. »

Il regarda le père Jaguar anxieusement et ajouta :

« Naturellement, je reconnaîtrais ce service aussi largement que mes moyens me le permettent. »

Martet secoua la tête :

« J'ai parcouru bien des pays avec de fidèles compagnons, qui méprisent autant que moi le danger parce que nous en avons pris l'habitude ensemble. La présence d'un jeune homme nous enlèverait peut-être notre assurance et nous exposerait, par là même, à tromper la confiance dont on nous honorerait.

— Vous parlez en homme loyal et prudent; mais Antoine n'est pas aussi inexpérimenté que vous le supposez. Il monte à cheval et tire admirablement; il a été deux fois en Bolivie, sans compter sa traversée du Pérou jusqu'ici. Il est robuste, résistant, entreprenant et sans prétentions; il ne craint ni les efforts ni les privations. Le voici du reste, étudiez-le et parlez avec lui. Ses parents sont aussi des Français : j'espère que cette circonstance plaidera en sa faveur. Approche, Antoine. Monsieur se rend au Pérou. Aimerais-tu partir avec lui?

— Plus qu'avec tout autre, » répondit joyeusement le jeune garçon.

L'adolescent était en effet de force remarquable; tout, dans dans son visage hâlé par le soleil, annonçait l'esprit d'initiative et de réflexion.

Sa réponse comme sa personne avaient fait une impression favorable sur le père Jaguar, qui lui tendit la main et l'attira vers lui en disant :

« Alors vous ne craindriez ni la fatigue ni le voyage à cheval?

— Non seulement je ne les crains pas, mais je les aime.

— Et le chemin à travers le terrible Gran Chaco, les jaguars, les Indiens?

— Je ne les crains pas davantage, je sais me servir d'un couteau et d'un fusil, répondit le jeune garçon, les yeux brillants.

— Je vois que vous êtes courageux. Que savez-vous encore, mon jeune audacieux? »

Cette question embarrassait visiblement le neveu du banquier; il répondit cependant :

« Je sais qu'en France les enfants de mon âge font plus de progrès que moi et arrivent à de meilleurs résultats, parce qu'ils ont des écoles meilleures et de meilleurs professeurs. Je fréquente l'école des arts et métiers, puisque je dois succéder à mon oncle; mon père nous a donné, à mon frère et à moi, un professeur de français, et j'espère bien plus tard fréquenter une université française. Voulez-vous me faire passer un examen? Je vous répondrai volontiers.

— Ce serait avec plaisir, car vos paroles montrent que vous ne devez pas être le dernier de votre classe; mais je ferais un mauvais examinateur. Nous vous serons au contraire de bons professeurs pour vous apprendre à traverser les pampas et les Andes. Vous êtes Français, d'origine seulement, je suppose?

— Non, señor, de tout cœur au contraire. Si je ne suis pas né au beau pays de France, je ne l'en considère pas moins comme ma patrie. Pour être tout à fait Français, il n'est pas besoin d'habiter la France, car la France est partout où l'on parle français et où l'on chante en français les louanges de Dieu.

— Bravo! mon cher enfant; les vieux cœurs sont émus quand ils entendent ainsi parler de la chère patrie. Vous êtes un brave enfant, et je vais réfléchir au moyen de répondre au désir de votre oncle.

— Faites-le, je vous en prie, je vous obéirai de tout cœur.

— Faites-le, je vous en prie, répéta le banquier; vous me rendrez un réel service.

— Cela ne dépend pas seulement de moi, il faut que j'en parle à mes compagnons. Vous pourrez être sans inquiétudes, car nous serons vingt-quatre hommes résolus. Toutefois le voyage durera plus longtemps que vous ne pensez, car nous avons à Gran Chaco des affaires qui ne peuvent être différées.

— A Gran Chaco, intervint le docteur, ne trouve-t-on pas des pétrifications?

— Plus que partout ailleurs. Je connais des endroits où il n'y a qu'à creuser légèrement pour faire de magnifiques trouvailles.

— Hourrah! J'abandonne la pampa et je pars avec vous pour Gran Chaco.

— Pas si vite, mon cher. On ne va pas aussi facilement de Buenos-Ayres à Gran Chaco que d'Amiens à Paris. Demandez-vous un peu si vous êtes l'homme qu'il faut pour courir les risques et les dangers de la route.

— Je risquerais ma vie pour un mastodon ou un glyptodon! Vous ne pouvez rejeter la prière d'un « pays ».

— Au contraire; abandonnez cette idée, je vous prie. »

Il était facile de voir que le père Jaguar ne voulait avec lui que des gens résolus et que la proposition du savant lui déplaisait fort.

Le banquier changea donc la conversation et eut la délicatesse de ne pas renouveler sa demande quand son visiteur prit congé de lui.

Le docteur eut moins de scrupules et, saisissant Martet par le bras :

« Alors, combien dois-je acheter de chevaux?

— Des chevaux! Pour quoi faire?

— Eh! mais, pour notre voyage; il faut bien des chevaux, des pioches, des pelles, des outils.

— Est-ce tout? demanda le père Jaguar en colère.

— Faut-il donc encore autre chose?

— Un train de marchandises. Pensez-vous que l'éléphant géant que vous comptez déterrer là-bas sa rendra seul à Amiens pour faire partie du musée? »

Et, sur ces paroles, il tourna le dos au petit homme abasourdi.

Le banquier l'accompagna à la porte, et ils se donnaient une dernière poignée de mains quand apparut le policier de la ville. Il venait dire que l'espada Antonio Perillo ne pouvait être l'assassin recherché, attendu qu'il pouvait prouver son innocence en fournissant un alibi indiscutable.

Les trois hommes parlèrent un moment sur ce sujet et ne s'aperçurent pas qu'ils étaient épiés de la rue.

Deux individus, en effet, avaient suivi secrètement le policier et se tenaient maintenant de l'autre côté de la rue, dissimulés derrière un sureau.

C'étaient les deux coquins qui avaient voulu tuer le docteur.

« Je me doutais bien que cet agent se rendait chez le banquier, chuchota Perillo à l'oreille de son compagnon. Il faudrait savoir ce qu'il a à lui dire.

— Je le sais bien, répondit l'autre également à voix basse, il dit que... Mille tonnerres! quel est cet individu?

— Lequel?

— Le colosse auprès du banquier.

— Tu ne le connais pas? Ah! c'est vrai, j'oubliais que tu n'assistais pas aujourd'hui aux courses. C'est le père Jaguar, le coquin qui nous a humiliés. Que le diable l'emporte!

— Le pè...re Ja...guar? reprit l'autre en scandant les syllabes, c'est le père Jaguar?

— Tu le connais?

— Si je le connais! Voilà des années que je désire le voir, et quand j'y arrive enfin, à son insu, c'est pour apprendre que c'est lui... lui. Quelle expérience je fais là! »

L'homme parlait d'une manière si étrange, que Perillo, surpris, lui demanda :

« Qu'as-tu donc? Pourquoi parles-tu ainsi? Que t'importe cet individu?

— Je vais te le faire comprendre. Il est celui que les Mexicains appellent la main foudroyante.

— Comment? Est-ce possible? Il est le frère de celui... celui... que tu as autrefois...?

— Oui, oui, de celui-là. Il est ici depuis longtemps sous le nom de père Jaguar. Il a découvert ma trace et l'a suivie pour venger la mort de son frère; mais le hasard ne nous avait pas encore mis en face l'un de l'autre.

— C'est lui, oui, c'est bien lui; prends garde à toi.

— Je connais le danger et aurai soin d'y parer. Il m'a cherché sans me trouver; mais moi je l'ai trouvé sans le chercher. Il ne m'échappera pas.

— Tu veux le...?

— Oui.

— Comme son frère?

— Comme son frère. Penses-tu que j'aie envie de tomber entre ses mains?

— Au reste, que fait-il ici chez ce banquier, où habite aussi le petit homme déguisé en gaucho?

— C'est, en effet, curieux.

— Ce géant et ce nain seraient-ils donc amis? Il faut alors qu'ils disparaissent tous les deux. Veux-tu m'aider?

— Quelle question! Ma main, mon couteau et ma balle ne t'appartiennent-ils pas? Nous sommes parents et avons les mêmes intérêts.

— Il faut donc savoir à tout prix où habite le père Jaguar. Écoute. »

Le policier, à ce moment, affirmait à haute voix l'innocence de Perillo et prenait congé du banquier, que le père Jaguar quittait aussi peu après.

Les deux hommes suivirent ce dernier en murmurant :

« Et maintenant tâchons de voir où il demeure, ne le quittons pas des yeux. »

## CHAPITRE IV

### UNE NOUVELLE CONNAISSANCE

Quinze jours plus tard, un vapeur venant de Rosario abordait au débarcadère de Santa-Fé. Les passerelles furent jetées, et les passagers s'empressèrent de descendre à terre. Un groupe d'officiers qui allaient et venaient sur le quai offrait à l'étranger le seul attrait d'une ville plutôt morte. Les deux derniers passagers, tout habillés de rouge comme des gauchos, se ressemblaient tellement par leur costume et leurs armes, qu'on eût pu les confondre.

A leur vue, les officiers eurent un mouvement de surprise. L'un d'eux, qui était capitaine, dit à l'autre :

« Qu'est-ce que cela veut dire? Voici le colonel Glotino, et déguisé par-dessus le marché. Faut-il le laisser passer incognito ou lui rendre les honneurs?

— Attendons de voir s'il nous apercevra. »

Les deux hommes rouges s'approchaient lentement et justement dans la direction des officiers.

Ceux-ci se mirent alors au garde-à-vous et firent le salut militaire.

« Bonjour, leur dit le docteur, — car c'était lui, — en répondant à leur salut, qu'imita aussitôt son compagnon, Frédéric Detemps. Beau temps aujourd'hui, señores, n'est-il pas vrai?

— Assurément, mon colonel, repartit le capitaine. Votre Excellence a-t-elle fait une bonne traversée? Compte-t-elle rester ici?

— Peut-être; je cherche un gîte.

— Mon colonel veut-il me permettre de l'accompagner?

— Volontiers; mais je ne suis pas colonel.

— Entendu, je comprends. Mission diplomatique et probablement inspection militaire secrète? Quel titre devons-nous donner à Votre Excellence?

— Vous voulez dire quel nom? Je suis zoologiste et m'appelle docteur Delétoile; je suis d'Amiens.

— Parfait! plus le nom est singulier, plus l'incognito est impénétrable. Et ce señor qui accompagne Votre Excellence?

— Ça, c'est Frédéric, mon domestique.

— De mieux en mieux. Votre Excellence veut-elle bien venir au quartier? »

Le groupe se mit au pas, le savant en tête, accompagné du capitaine, qui se tenait respectueusement un peu en arrière, et derrière, Frédéric avec les autres officiers.

Le quartier de Santa-Fé était une vieille construction à plusieurs étages et une tour qui datait du temps des Espagnols. Les fenêtres et même les balcons étaient garnis de grilles de fer. Il y avait quelques canons devant la façade; des soldats se tenaient assis ou debout aux portes, d'autres regardaient à travers les grillages.

« Saperlote! dit le Français à son domestique, on nous amène à une prison. Nous prend-on pour des voleurs ou des bandits, *expilator* et *vulturius* en latin?

— Crois pas, répondit Frédéric; on ne voudrait tout de même pas nous enfermer après nous avoir fait un accueil si aimable. Entrons toujours; nous nous arrangerons bien pour sortir. »

Les soldats présents saluèrent selon la règle, et les voyageurs furent conduits dans une jolie chambre, à l'entrée de laquelle les officiers les quittèrent non sans que le capitaine leur eût annoncé :

« On va vous servir une collation et vous assigner une ordonnance. C'est moi qui commande aujourd'hui, à la place du major qui est à Perana. Mon colonel, je veux dire le docteur, a-t-il quelques ordres à me donner?

— Pas d'ordre, mais une demande à vous faire. Informez-vous donc de suite si un individu du nom de père Jaguar n'est pas arrivé hier ou avant-hier à Santa-Fé. Je veux savoir où il loge.

— Est-il venu par le bateau?

— Oui, de Buenos-Ayres.

— Alors je vous ferai mon rapport d'ici une demi-heure. »

Il s'éloigna. Peu après, un sous-officier vint se mettre à la disposition du docteur et servit du pain, de la viande, des fruits et même du bordeaux.

« Les militaires savent vivre, remarqua Frédéric; je regrette vraiment de n'avoir pas été pris au service. Grâce à une bonne conduite, j'aurais déjà des galons et un sabre. »

Les deux hommes se mirent à table en bons camarades, l'un près de l'autre, d'où le sous-officier conclut que Frédéric n'était pas un domestique ordinaire, mais sûrement un officier.

Le docteur était un peu inquiet.

« Pourquoi m'ont-ils appelé colonel, alors que je suis un disciple paisible de la science? Comment ai-je bien pu acquérir ce grade?

— Ne vous tourmentez pas; quand même ils m'appelleraient général, je resterais votre domestique et mangerais avec plaisir ce que l'ordonnance nous a apporté.

— Ne penses-tu pas qu'on m'ait confondu avec un officier? Une pareille erreur pourrait nous jeter facilement dans l'embarras.

— Le déjeuner était excellent, je ne puis l'appeler une erreur.

— Mais les suites, Frédéric! Tu me sembles avoir une bonne dose de ce défaut que les Latins appelaient *levitas* et que nous nommons légèreté.

— Est-ce que les Romains se laissaient mourir de faim devant les plats qu'on leur servait?

— Je ne crois pas.

— Alors aucun Romain n'a le droit de m'accuser de *levitas,* si je mange à mon appétit. »

Le capitaine apparut à ce moment et annonça :

« Le père Jaguar est arrivé hier dans l'après-midi et est reparti ce matin vers la lagune Porongos avec vingt-trois hommes et un jeune garçon.

— A cheval?

— Oui; vingt de ses compagnons l'attendaient ici depuis quelques jours.

— Il faut que je le rattrape. Pouvez-vous nous procurer des chevaux?

— A vos ordres. Combien en faut-il à Votre Excellence?

— Deux de rechange, par conséquent quatre bêtes.

— Dans combien de temps?

— Dans une heure. »

Le capitaine salua et sortit.

Quand l'ordonnance revint apporter des cigarettes et enlever le couvert :

« Mon ami, lui demanda le docteur, ne pourrais-je avoir mes bagages que j'ai laissés à bord? Il y a un paquet d'outils et un paquet de livres.

— On va aller les chercher tout de suite, mon colonel. »

Un quart d'heure plus tard, le capitaine vint dire que les chevaux étaient sellés.

« Combien coûtent-ils? demanda Delétoile.

— Rien, naturellement, répondit l'officier en souriant.

— Je tiens à les payer.

— Un zoologiste n'a rien à payer ici.

— Pourquoi pas?

— C'est dans nos mœurs.

— Étrange. Je n'ai jamais entendu dire que les Romains, de qui vous tenez vos mœurs et votre langue, aient jamais fourni gratis des chevaux aux savants. Il me faudra prouver plus tard qu'il s'agit là d'une époque intéressante de l'Histoire de la civilisation. Peut-être l'usage doit-il en être attribué à un homme tertiaire que l'on pourrait retrouver ici.

— Tertiaire,... répliqua le capitaine embarrassé. Son Excellence veut-elle bien me dire qui elle me demande sous ce nom?

— Je ne demande personne, je cherche seulement. »

Il fut interrompu par l'arrivée des soldats apportant ses bagages, dont s'échappèrent plusieurs livres qui roulèrent à terre.

Le capitaine s'empressa de les ramasser et, l'un d'eux s'étant ouvert, il put en lire le titre : « L'Époque préhistorique dans les pampas, » et au-dessous : « Docteur Delétoile, Amiens. »

« Est-ce vraiment votre nom?

— Assurément.

— Pouvez-vous le prouver?

— Très facilement.

— Comment?

— Par mon passeport.

— Montrez! »

Ceci avait été dit d'un ton de commandement, presque de colère. Le savant sortit son passeport et le présenta à l'officier. Ce dernier, après y avoir jeté un coup d'œil, s'écria :

« Quelle erreur et quelle effronterie! Mais aussi quelle ressemblance! Vous êtes des menteurs et des coquins.

— Menteurs et coquins, nous! Señor, veuillez me dire ce qui vous permet de porter sur nos personnes un jugement aussi défavorable, *inanis* en latin?

— Fichez-moi la paix avec votre latin! Comment avez-vous osé vous faire passer pour le colonel Glotino, le beau-frère de notre général?

— L'ai-je fait? Et vous, comment osez-vous traiter un Français de menteur?

— Taisez-vous. Ignorez-vous que je puis vous jeter en prison?

— Vous pouvez le faire, mais non prouver que vous êtes dans votre droit, et un Français ne se laisse pas emprisonner sans raison.

— Comment! on vous a rendu les honneurs militaires, on vous a donné à boire et à manger, mes soldats ont été vous chercher des chevaux, et tout cela pour de misérables étrangers tels que vous! »

Frédéric, qui s'était tu jusque-là, s'emporta à son tour :

« Modérez vos expressions, si vous ne voulez pas apprendre à vos dépens qu'un Français n'est pas une créature aussi négligeable que vous pensez. Il y en a peut-être plus d'un ici avec qui nous ne voudrions pas échanger notre peau.

— Voulez-vous parler de moi?

— Je parle de qui je veux et ne m'explique pas les reproches que vous nous faites. Ce que nous avons mangé, nous le paierons. Nous avons répondu par un salut à vos hommes, donc nous sommes quittes. Vous pouvez garder vos chevaux, nous en trouverons d'autres. Combien estimez-vous votre déjeuner et votre bordeaux, dont le goût indique clairement qu'il a été fabriqué partout ailleurs qu'à Bordeaux? »



« Moi, un garnement! Je m'appelle Frédéric. »

En même temps, Frédéric présentait sa bourse au capitaine. Celui-ci la repoussa d'un geste de colère :

« Pouvez-vous supposer que j'accepterai de l'argent d'un domestique? Es-tu fou, garnement? »

Frédéric s'avança, menaçant :

« Moi, un garnement! Je m'appelle Frédéric, et si tu me tutoies, je te tutoierai aussi.

— Quelle insolence! Je vais te remettre entre les mains de mes soldats pour qu'ils te rendent le dos noir pour une année au moins.

— Essayez donc. Je suis Français, et mon gouvernement saura vous punir si vous osez mettre la main sur moi. »

Ces paroles exaspérèrent l'officier; il courut à la porte et commanda :

« Qu'on jette ces hommes à la porte, sans crainte de leur faire des bleus; plus ils en auront, mieux ce sera. »

Plusieurs soldats accoururent pour s'emparer de Frédéric. Ce dernier avait tiré son revolver, mais jugea plus prudent de ne pas s'en servir.

« Ne me touchez pas, déclara-t-il, je saurai bien m'en aller tout seul. Venez, monsieur le docteur. »

Et, saisissant le paquet d'outils, il se dirigea vers la porte.

Les soldats, impressionnés par son air résolu, le laissaient passer, quand le capitaine s'écria :

« Voilà ce que vous appelez jeter un homme dehors, coquins! Voulez-vous bien le rattraper, ou je vous mets aux arrêts. »

Pendant qu'ils s'empressaient d'obéir à cet ordre, l'officier s'adressa au docteur :

« Vous voyez, señor, ce qu'il arrive quand on manque aux égards dus à un officier. Que feriez-vous si je vous mettais en prison?

— Je ferais intervenir mon gouvernement auprès du vôtre, et vous seriez emprisonné à votre tour pour n'avoir pas rendu à un Français les égards qui lui sont dus.

— Je trouve que vous parlez bien haut. La situation dans laquelle vous vous trouvez actuellement n'a pourtant rien de très honorable.

— La vôtre encore moins. Vouloir enfermer un señor après l'avoir appelé colonel : Votre Grâce risque fort d'en être sévèrement blâmé. J'espère que nous n'avons plus rien à faire ensemble. J'enverrai chercher mes livres. Adieu, señor. »

Comme le savant descendait l'escalier, il entendit des éclats de voix bruyants et, arrivé dans la cour, il aperçut un peloton de soldats, les poings menaçants tendus vers Frédéric, qui les tenait en respect avec son revolver, tout en se rapprochant de la sortie. A la porte, il trébucha malheureusement et fut aussitôt assailli par les hommes, qui lui arrachèrent son arme et se

mirent à le battre. Le pauvre garçon essayait de se défendre à coups de pieds. Le docteur vola à son secours et, frappant dans le tas avec la crosse de son fusil :

« Arrière, coquins! cria-t-il. Avez-vous donc oublié que je suis officier? Votre capitaine est devenu subitement fou. qu'on aille immédiatement chercher le major pour le soigner. »

Cette ruse réussit admirablement. Les soldats s'arrêtèrent de frapper et coururent chercher le médecin. Frédéric se libéra des derniers par quelques bons coups de poing, puis, remettant son paquet sur son épaule, il suivit le docteur en murmurant :

« En voilà des soldats! Trente contre un, quel héroïsme!

— T'ont-ils fait mal? demanda son maître inquiet.

— Je ne sais pas, je ne sens rien pour le moment; cela viendra peut-être.

— Dieu soit loué de ce que nous ayons pu nous en tirer à ce prix-là! Nous avons été vraiment étourdis en nous exposant à un pareil danger. Maintenant cherchons un hôtel. »

Après avoir parcouru quelques rues, ils arrivèrent devant une maison d'aspect peu engageant qui portait une enseigne avec ces mots : *Posada por pasajeros* (hôtel pour étrangers). Elle était en terre battue et composée d'un seul rez-de-chaussée éclairé par une porte basse et large et de deux ouvertures sans fenêtres. A côté, une petite cour, où l'on entendait hennir et piaffer des chevaux.

« Entrons-nous? demanda le docteur d'un air méfiant. Cela ressemble assez à un coupe-gorge. »

Ils entrèrent toutefois dans l'unique pièce où les tables et les chaises étaient remplacées par des escabeaux et quelques hamacs. L'hôtelier, un grand homme maigre et sale, vint demander aux étrangers ce qu'ils désiraient.

Frédéric se débarrassa de son paquet et répondit pour son maître :

« Pouvez-vous nous procurer quatre chevaux, deux de selle et deux de somme?

— En location?

— Non, à acheter.

— Où voulez-vous aller?

— Au Grand Chaco, à Incuman, peut-être plus loin.

— J'ai de très bons chevaux à vendre. Si les Excellences veulent bien venir dans ma cour. »

Il ouvrit une porte de côté et tous trois sortirent.

Un homme, couché dans un hamac qu'ils n'avaient point aperçu, s'était levé en entendant parler de chevaux et s'était glissé à leur suite. Dans la cour, il y avait douze rosses à moitié mortes de faim et d'aspect si pitoyable, que le docteur, pourtant peu expert en chevaux, ne put s'empêcher de dire :

« Ça des chevaux! Je les aurais plutôt pris pour ce que les Latins appellent *caper* ou *hircus*.

— Ce qui veut dire? demanda l'hôtelier.

— Des boucs.

— Cela suffit. Mes chevaux ne sont pas des boucs. »

Et, se détournant fièrement, il rentra dans la maison.

L'homme, descendu du hamac, intervint alors. Il était habillé tout en rouge comme le savant et son compagnon, mais portait en plus de longues bottes à revers et était si barbu, qu'on voyait à peine son nez et ses yeux. Les cheveux pendaient sur ses épaules; toutefois il n'inspirait pas la méfiance.

« Señores, dit-il, j'apprends que Vos Excellences se rendent au Gran Chaco et pourrais peut-être vous donner un conseil. D'où venez-vous?

— De Buenos-Ayres.

— Y habitez-vous?

— Non, je suis étranger au pays.

— Étranger? Quelle est votre patrie?

— La France.

— Un Français? Et quel est votre état? Ne vous formalisez pas de mes questions, je n'ai que de bonnes intentions.

— Je suis un savant, un zoologiste qui veut faire des fouilles au Grand Chaco pour trouver des animaux antédiluviens.

— Ah! un mastodon peut-être?

— Probablement.

— Ou un mégathérium?

— Vous connaissez le nom de ces animaux?

— Naturellement, je suis votre collègue.

— Quoi, un savant aussi? Un zoologiste sans doute?

— Oui, car j'ai tout étudié; mais actuellement je suis chirurgien.

— Donc médecin?

— Oui, je vais me permettre de me présenter moi-même. Je suis connu partout ici, mon nom est : docteur Parmesan Rui el Iberio de Sargunna y Castelguardiante.

— Merci. Je m'appelle Delétoile, et mon domestique Detemps.

— Deux jolis noms; mais le mien sonne mieux et est plus facile à prononcer. Je descends d'une vieille famille noble de Castille. Que pensez-vous d'une amputation de toute la jambe dans laquelle on tranche d'abord les parties molles pour déboîter ensuite le fémur?

— Comment? Je ne comprends pas très bien. A qui doit-on couper la jambe?

— Oh! je ne pense pas à une personne déterminée. Je vous soumets la question dans le cas où j'aurais une jambe à couper.

— J'aime mieux que le cas ne se présente pas, car je serais un mauvais aide pour vous.

— Je n'ai pas besoin d'aide, je suis assez habile pour opérer seul et pour que le patient s'aperçoive qu'il a une jambe en moins seulement après sa guérison. Et ce que je fais pour les jambes, je le fais aussi pour les autres membres. Moi je puis trancher tout, tout. »

Et en disant cela, il agitait les bras d'une façon si énergique, le docteur effrayé s'écria :

« Je vous assure que je me porte très bien et n'ai nullement besoin que vous m'amputiez.

— C'est dommage; vous auriez pris plaisir, j'en suis sûr, à voir avec quel art j'aurais découpé votre corps, car j'ai toujours mes instruments sur moi.

— Dieu me préserve d'en avoir jamais besoin! Pour le moment, j'ai besoin seulement de chevaux pour continuer mon voyage.

— Soyez sans inquiétude, je m'en charge.

— Vous! Vous savez où je pourrais trouver quatre chevaux robustes?

— Non seulement je le sais, mais je suis moi-même sur le point d'en acheter.

— Où cela?

— Dans une petite estancia (ferme), à une demi-heure de la ville. Par exemple, l'estanciero étant absent pour la journée, nous ne pourrons conclure le marché que demain.

— Alors il faut que je cherche autre part, car je n'ai pas de temps à perdre.

— Pourquoi? Les squelettes antédiluviens ne prendront pas la fuite.

— Non, mais je veux rattraper un groupe d'hommes partis à cheval vers la lagune Porongos.

— Qui ça? Voulez-vous dire le père Jaguar et ses gens?

— Justement. Vous les connaissez?

— Comme moi-même, et serais actuellement avec eux, si je n'avais pas été retardé par hasard. Je les aurais rattrapés si j'avais pu trouver un bon cheval, mais il me faut attendre jusqu'à demain pour la raison que je vous ai dite. »

Le docteur, qui s'était d'abord senti de l'aversion pour cet homme qui tranchait tout, se réjouit alors de l'avoir rencontré.

« Vous croyez que vous pourrez rattraper le père Jaguar? lui demanda-t-il.

— Sûrement; je sais exactement la route qu'il a prise.

— J'en suis ravi. Ne nous permettrez-vous pas de vous accompagner?

— Volontiers, puisque nous sommes tous deux disciples de la science et collègues. J'aurai ainsi l'occasion de vous montrer que je suis à la hauteur des opérations les plus difficiles. Il est probable que nous aurons quelques rencontres avec les Indiens ou que l'un de nous se cassera un membre ou l'autre. Je trancherai tout, tout. »

Ces paroles n'intimidèrent plus le docteur; il s'aperçut que c'était une idée fixe, mais inoffensive, de son nouveau compagnon et répondit en riant :

« Eh bien, j'attendrai jusqu'à demain. Mais qu'allons-nous faire d'ici là?

— Louer à l'hôtelier quelques-unes de ses bêtes, que nous lui ferons ramener demain par un péon, et nous rendre aujourd'hui à l'estancia, où nous mangerons, boirons, fumerons et dormirons.

— Entendu, mais je ne fume pas.

— C'est extraordinaire; ici tout le monde fume : hommes, femmes et enfants. Avez-vous encore affaire à Santa-Fé ou pouvons-nous partir de suite? »

Delétoile lui expliqua en quelques mots ce qui leur était arrivé dans cette ville et exprima le désir de reprendre les livres qu'il y avait laissés.

« Je vais aller les chercher.

— Vous? Je n'ose pas vous demander un pareil service.

— Pourquoi donc? Vous me paierez deux thalers. Du reste, je connais les officiers et les soldats; ils ne demanderont pas mieux que de me remettre vos livres. »

Le fier Castillan acceptait le rôle de porteur de bagages pour deux thalers.

Il partit et revint bientôt, rapportant en plus des volumes désirés un sac de cuir rempli de cigarettes et de tabac.

L'hôtelier consentit à leur louer quatre chevaux, dont l'un fut chargé des bagages.

Les cavaliers se mirent en route. Comme ils traversaient la première rue, quelques personnes, apercevant le chirurgien, se précipitèrent dans la maison la plus proche en criant :

« Le charcutier, le charcutier! Sauvez-vous, ou il va vous couper en morceaux! »

Loin d'en paraître contrarié, le docteur Parmesan dit d'un ton fier à ses compagnons :

« Entendez-vous, señores? Je suis connu pour mon habileté, et ma réputation s'étend bien au delà des États de la Plata. »

On arriva enfin à l'hacienda. On appelle ainsi une exploitation agricole où se fait en même temps l'élevage du bétail. L'hacienda est un peu supérieure au rancho, qui est, lui, une misérable hutte de terre battue, recouverte d'un toit de chaume

ou de roseaux, parfois même enfouie en terre. Un hamac y tient lieu de meubles; on n'y trouve ni cheminées ni fenêtres; les portes sont de simples ouvertures garanties parfois par un papier huilé. Les gauchos qui y habitent sont de petite taille. Ils ont, avec l'orgueil des Espagnols dont ils descendent, le plus vif amour de la liberté. Bien qu'ils travaillent comme domestiques dans les haciendas et estancias, ils ne s'appellent pas moins entre eux : Votre Grâce. Ils jouent facilement du couteau, mais s'attachent à qui les traite bien; ils ont le respect de la propriété et l'on cite un gaucho qui fit deux jours de voyage à cheval pour remettre un objet trouvé à son propriétaire. Ils sont aussi bons cavaliers que les bushmen et les Indiens de l'Amérique du Nord. Les femmes montent aussi souvent en croupe, n'ayant d'autre point d'appui que le dos de leur mari. Pour eux, le cheval est un simple instrument, qu'ils abandonnent aux vautours en cas de maladie ou de chute.

Les gauchos, privés de toute éducation et de toute instruction, sont assez barbares et prennent volontiers part aux révolutions inquiétantes qui troublent le pays.

Un peu différentes des ranchos sont les haciendas, qui n'ont que de petits troupeaux.

Dans les estancias, au contraire, on trouve parfois cent mille têtes de bétail destinées à l'abattoir. Les animaux paissent en liberté, gardés par des gauchos à cheval, et sont marqués au fer rouge d'un signe spécial pour chaque estancia. On était justement en train de marquer ainsi de jeunes bœufs quand les voyageurs arrivèrent.

Une grande quantité de gauchos chassaient les bêtes vers le corral (on appelle ainsi un grand terrain entouré de haies de cactus) et les empêchaient, à l'aide de leur lasso ou de la bola, de revenir en arrière. Le lasso est une lanière de cuir à nœud coulant que l'on jette autour du cou de l'animal; la bola est également une lanière terminée par des boules de plomb que l'on jette dans les jambes de l'animal autour desquelles elle s'enroule. Les cavaliers avaient été obligés de s'arrêter pour laisser passer le troupeau. L'intendant les aperçut et s'écria en reconnaissant le chirurgien :

« Ciel! c'est le charcutier! Soyez le bienvenu, señor. Venez-vous trancher quelque chose ici? Nous sommes tous, Dieu merci, en bonne santé; laissez donc vos instruments à la porte. »

Cette fois, le docteur se fâcha :

« Et vous, répondit-il, laissez vos plaisanteries de côté, quand vous parlez à un caballero. Comment osez-vous donner le nom de charcutier à un descendant de ces seigneurs de la vieille Castille qui avaient vaincu les Maures longtemps avant qu'il soit seulement question de vos ancêtres? Pour vous, je suis don Parmesan Rui el Iberio de Sargunna y Castelgardiante, veuillez en prendre note, Votre Grâce.

— Bon, don Parmesan, j'y ferai attention. Je n'avais du reste nullement l'intention de vous offenser. Vous savez combien nous vous estimons; excusez-moi si je ne vous ai pas exprimé le plaisir de vous revoir comme j'aurais dû.

— J'aime mieux cela; péché avoué est à moitié pardonné. Je vous pardonne donc. Je sais, du reste, que vous savez rendre hommage à mes talents de chirurgien, au cas échéant. Je dois justement vous faire remarquer à ce sujet que, pour trépaner actuellement, on...

— De grâce, remettons cela à plus tard. N'avez-vous pas à me présenter tout d'abord vos compagnons?

— Ce sont de nouvelles connaissances, des savants qui se rendent au Gran Chaco. Je ne puis vous dire leur nom, parce qu'il est trop difficile à prononcer.

— Je m'appelle Delétoile et mon compagnon Frédéric, dit le savant. Nous sommes venus pour acheter quelques chevaux. Vous devez bien en avoir quelques-uns de reste, *reliqui* en latin.

— Nos chevaux ne sont pas des reliques, et l'estanciero consentira bien à vous en vendre quelques-uns. Malheureusement, il ne rentrera que ce soir. Soyez d'ici là nos convives et, si la ferrade vous intéresse, vous pouvez y assister. Je vais vous faire préparer des chambres. »

Le propriétaire de l'estancia était un homme riche, mais sa maison ne l'était guère. Les murs étaient nus; au milieu de la

pièce, une vieille table, deux chaises plus vieilles encore et quelques escabeaux. Une guitare pendait au mur. L'intendant pria les visiteurs de s'asseoir et se rendit à la cuisine chercher le maté, qu'il est d'usage d'offrir à tout visiteur. Ce maté ou thé du Paraguay est sous forme de poudre grossière. Après l'avoir recouvert d'eau bouillante, on l'aspire à l'aide d'un petit tube de métal. Le chirurgien, qui était habitué à ce breuvage, l'aspira avec précaution. Il n'en fut pas de même du pauvre docteur; il se brûla si fort, que rien ne put le décider à finir sa calebasse.

On se rendit ensuite au corral. Don Parmesan ôta tout ce qu'il avait de rouge sur lui et conseilla au docteur d'en faire autant pour ne pas irriter les taureaux.

« Croyez-vous à cela, répondit le petit homme. Les zoologistes ne partagent pas votre avis, et je me garderais bien de manquer l'occasion de vérifier le fait.

— Mais vous vous exposez à un réel danger, señor.

— Un véritable disciple de la science doit mépriser le danger quand il s'agit de résoudre un problème, je resterai donc habillé comme je suis.

— Et moi aussi, ajouta Frédéric, puisque je suis le domestique d'un zoologiste. »

On se rendit au corral et on y pénétra par d'étroites ouvertures situées à côté de l'entrée principale. Il y régnait une grande effervescence. Les bêtes plus âgées se tenaient timidement en arrière dans la partie entourée de haies; les plus jeunes, elles, couraient dans l'emplacement libre, poursuivies par les gauchos chargés de les attraper au lasso. Dès que l'une d'elles avait été jetée à terre, grâce au lasso, les gauchos accouraient, lui entouraient les jambes avec des cordes attachées à leurs selles, tandis que leurs chevaux, dressés à ce genre d'exercice, s'éloignaient dans la direction voulue de manière à ce que les membres des taureaux fussent suffisamment écartés pour qu'un autre gaucho pût les marquer avec un fer rouge sur la cuisse. Ceci fait, l'animal était débarrassé de ses liens et courait rejoindre le reste du troupeau en mugissant de douleur et de colère.

Parfois, cependant, le lasso n'atteignait pas le cou : l'animal se débattait en beuglant, ses compagnons lui répondaient, les gauchos criaient. C'était alors un vacarme étourdissant.

« C'est vraiment grandiose, dit Frédéric. Je suis souvent monté à cheval, mais jamais dans des circonstances pareilles. Je suis bien sûr que si j'y prenais part, c'est moi qui serais chassé par le bétail. Et vous, monsieur le docteur?

— Je ne puis répondre exactement à cette question, puisque en mathématiques, on ne doit soutenir que ce qu'on peut prouver. Elle m'intéresse du reste beaucoup moins que celle de savoir si le ruminant que nous appelons bœuf a vraiment pour la couleur rouge la répulsion qu'on lui attribue. Je pense que tu vas m'aider à en faire l'expérience.

— Très volontiers, pourvu qu'on ne se casse pas les membres.

— Pas de danger.

— Sûr? Rappelez-vous le buffle au combat de taureaux.

— C'était un bison américain, tandis qu'il s'agit ici simplement de bétail argentin. Tu vas du reste t'en apercevoir de suite. »

Juste à ce moment, le vieux taureau, conducteur du troupeau, effrayé par le sifflement des lassos, prit peur et se mit à courir dans la direction du foyer qu'attisaient les gauchos. Ceux-ci, pour le chasser, lui jetèrent un tison enflammé qui le fit en effet prendre la fuite. Tout à coup il s'arrêta en poussant un mugissement de colère; il venait d'apercevoir le docteur à quatre pas de lui.

« De côté! de côté! » crièrent les gauchos.

Le savant suivit heureusement leur conseil. L'animal, emporté par son élan, le dépassa sans le toucher; puis, étonné de ne rien rencontrer sur sa route, il se retourna pour une nouvelle attaque.

« De côté! de côté! » crièrent de nouveau les gauchos, tout en essayant de détourner l'attention du taureau.

Cette fois encore, la bête en fut pour ses frais; mais, sa corne ayant effleuré le savant, celui-ci comprit enfin le danger qu'il courait du fait de ces cornes et chercha à les éviter. Calculant que cette arme terrible était à la tête de l'animal, il




Il faisait prendre au petit homme, qui ne voulait pas lâcher prise, les positions les plus grotesques.

conclut que le salut était du côté opposé. Profitant de ce que le taureau venait de le dépasser pour la troisième fois, il bondit derrière lui et, empoignant sa queue, s'y cramponna avec toute la force du désespoir.

La bête, à qui jamais pareille injure n'avait été faite, s'arrêta stupéfaite pendant quelques secondes, puis, à l'aide des pattes de derrière, elle essaya par des bonds désordonnés de se débarrasser de ce parasite d'un nouveau genre et, n'y réussissant pas, elle prit le parti de rejoindre son troupeau.

Aux cris d'effroi des gauchos avaient succédé leurs éclats de rire, bien explicables du reste par la scène qui se déroulait devant eux. La bête, courant et sautant dans tous les sens, faisait prendre au petit homme qui ne voulait pas lâcher prise les positions les plus grotesques, et enfin cette course désordonnée se terminant par une superbe culbute de Delétoile.

L'hilarité aussi bruyante que générale par laquelle cette dernière fut saluée acheva d'intimider le taureau, qui se réfugia au milieu de ses congénères, se promettant sans doute de ne plus se frotter à un zoologiste d'Amiens.

Le docteur se releva, se tâta et, après avoir constaté qu'il n'avait rien de cassé, revint lentement à l'endroit d'où il était parti. Les gauchos vinrent le féliciter en riant, mais leur chef lui dit sévèrement :

« Vous avez été imprudent au dernier degré, señor. Comment n'avez-vous pas compris que vous jouiez votre vie? Qu'est-ce qui a bien pu vous engager à une pareille témérité?

— Un problème zoopsychologique.

— Comment dites-vous? Je ne comprends pas.

— Je voulais savoir si la couleur rouge provoque vraiment la colère des ruminants.

— Et c'est pour cela que vous avez risqué votre peau? Vous auriez mieux fait de nous demander des renseignements à ce sujet.

— Êtes-vous zoologiste?

— Non, je suis gaucho.

— Alors votre affirmation ne m'aurait pas suffi. Il me fallait celle d'une autorité reconnue.

— Si je ne suis pas une autorité, je suis un caballero, reprit l'homme offensé. Me croyez-vous capable de mentir?

— Non, vous m'auriez dit ce que vous croyez la vérité; mais la vérité vraie ne peut être affirmée que par des hommes de science.

— Et c'est grâce à votre science que vous nous avez tous exposés à un danger terrible. Savez-vous ce qu'est une estampeda?

— Non.

— On appelle ainsi un troupeau effrayé en fuite. Nous aurions pu être tous piétinés à cause de vous. Veuillez avoir la bonté de ne pas nous mettre de nouveau dans l'embarras par votre personne ou vos costumes. »

Là-dessus, il tourna le dos au savant, et ses compagnons l'imitèrent; ils étaient vexés de ce que leur chef n'avait pas été reconnu pour une autorité.

Le docteur et Frédéric quittèrent aussi le corral.

« Tout de même, déclara Frédéric, nous avons réussi à établir une vérité scientifique.

— Et j'ai fait du même coup une découverte qui ravira les dompteurs de ménageries.

— Ah! laquelle?

— La manière de dompter instantanément l'animal le plus sauvage en se suspendant simplement à sa queue. La position n'est pas absolument confortable, mais il n'y a pas là de quoi arrêter un dompteur.

— Hum! cela dépend. Je n'essaierais tout de même pas de me pendre à la queue d'un lion ou d'un boa. »

Ils ne s'étaient pas aperçus, tout en parlant, que le chirurgien les avait rejoints.

« Señores, leur dit-il, les gauchos sont furieux contre vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté? Il est toutefois dommage que le taureau ait renoncé à la partie.

— Pourquoi donc?

— Parce que s'il avait continué, j'aurais eu probablement à exercer mon art.

— Comment cela?

— Il aurait bien fini par vous embrocher ou vous casser quelque membre. Combien j'aurais été heureux de montrer à Votre Grâce l'art avec lequel je panse les fractures et les blessures! »

Là-dessus, on se rendit au pâturage pour choisir les chevaux.

Bien que l'estancia ne fût pas parmi les plus importantes, elle possédait une grande quantité de bêtes, que l'on vendait au fur et à mesure aux saladeros (abattoirs). Elles y sont abattues en masse, leur peau est mise dans le sel après avoir été débarrassée de toute la graisse qui donne le suif, et la viande découpée en petits morceaux par des machines assez puissantes parfois pour découper en une heure la viande de deux cents bœufs.

Quand les trois hommes revinrent à l'estancia, ils virent qu'on était en train de tuer deux vaches pour le repas. Les gauchos, après les avoir égorgées, découpaient sur elles de longues tranches de viande avec la peau, qu'ils suspendaient ensuite à des baguettes ou tenaient au couteau devant le foyer pour les rôtir. Ils mordaient à même la partie cuite et remettaient devant le feu la partie crue.

Le soir, l'estanciero de retour fut enchanté de passer quelques heures avec des Européens et consentit à leur vendre cinq chevaux. Ayant appris par ses gauchos l'aventure du corral, il pensa que Delétoile était un brave homme d'original, follement épris de la science, insouciant de la vie et des dangers qui l'attendaient au cours de son voyage.

« Señor, lui demanda-t-il, espérez-vous vraiment atteindre votre but sans risques et vous doutez-vous de ce qui peut vous arriver au Gran Chaco et dans les Cordillères?

— Mais certainement, répondit le savant. Ne l'ai-je pas lu dans le livre intitulé : *Excursions au Rio Salado et au Chaco,* par Amédée Jacques.

— Je ne connais pas ce livre, mais je doute que la lecture d'un auteur, aussi bon qu'il soit, puisse vous apprendre à parer aux dangers et aux inconvénients qui vous attendent. Pensez-vous pouvoir compter sur don Parmesan?

— Pourquoi pas? c'est aussi un savant.

— Non, un fou, rien de plus.

— C'est pourtant un chirurgien remarquable.

— Jamais de la vie. La chirurgie est son idée fixe; mais il n'a encore jamais ôté à un homme un ongle ou un cheveu, bien qu'il traîne toujours après lui un sac plein d'instruments chirurgicaux.

— Une idée fixe! Qui aurait cru cela?

— Beaucoup d'hommes ont des monomanies. Ainsi, j'ai fait la connaissance d'un individu qui a la manie de chercher les ossements d'animaux morts il y a des milliers d'années.

— Ce n'est pas une manie, cela prouve que cet homme est un zoopaléontologiste comme moi, s'écria le docteur avec feu. Cet homme habite-t-il par ici?

— En ce moment, oui.

— Où cela, que je fasse sa connaissance?

— Sa connaissance n'est pas difficile à faire, c'est vous-même.

— Moi! haha! hoho! c'est de moi que vous parlez, s'exclama le savant. Alors, selon vous, j'ai une idée fixe, maladive?

— Ne vous en fâchez pas, c'est ainsi. Voyons, à quoi les sauriens antédiluviens peuvent-ils vous être utiles?

— En quoi? Mais il n'en faut qu'un pour faire de moi un homme célèbre.

— Je ne comprends pas comment, mais je veux bien le croire. A quoi vous servira la célébrité, si elle vous coûte la vie? Vous ne m'avez pas du tout l'air équipé pour un voyage au Gran Chaco.

— Que si! J'ai des armes, des livres, des pelles et des pioches. Vous allez me vendre des chevaux et le señor Parmesan, qui m'accompagne, connaît le Gran Chaco.

— N'en croyez rien, il a été tout au plus à la frontière.

— Il fait pourtant partie de la troupe du père Jaguar.

— J'en doute. Le père Jaguar ne saurait que faire d'un fou.

— Pourquoi me l'aurait-il affirmé, si ce n'est pas vrai?

— Je vais vous le dire. Cet homme rêve nuit et jour de chirurgie. Il court d'un endroit à l'autre dans l'espoir de trouver

une fracture à soigner. Il est persuadé qu'il y aura des coups et des blessures sur votre route et s'est aussitôt offert à vous accompagner; mais ce n'est pas lui qui vous sauvera, si vous êtes jamais en danger. »

L'estanciero parlait avec les meilleures intentions. Delétoile, les yeux baissés, semblait réfléchir. Frédéric prit alors la parole :

« Señor, dit-il, n'essayez pas de nous effrayer. Nous sommes Français, et un Français se tire partout d'affaire. J'ai déjà été à Tucuman et suis persuadé que nous arriverons encore cette fois au but de notre voyage.

— A votre aise, après tout : ce n'est pas ma peau, mais la vôtre que vous risquez. Si l'on vous écorche, ce n'est pas moi qui le sentirai. Je vous souhaite de réussir pleinement. »

On se sépara de bonne heure; les invités s'endormirent dans des lits moelleux, aux accents des chants des gauchos.

Ils se levèrent avec le soleil. Tous les autres étaient déjà debout. Dans l'âtre cuisait dans une marmite le punchero, mélange de viande, de maïs, de manioc, de lard, de choux et de carottes. On le mangea en buvant le maté, on s'occupa ensuite des chevaux. Le docteur et Frédéric en achetèrent quatre à un prix avantageux, tandis que le chirurgien, qui ne semblait guère dans les bonnes grâces de l'estanciero, dut payer le sien beaucoup plus cher. Il en fut de même pour les selles : les deux Français eurent des selles démontables pouvant se transformer en couchettes pour la nuit; don Parmesan n'eut qu'une selle de gaucho.

On ne parla pas de rembourser les frais detable : cette proposition eût été considérée par l'estanciero comme une injure.

Celui-ci mit ses invités en selle et leur cria :

« Bonne chance! Méfiez-vous des Indiens du Gran Chaco et de leurs flèches empoisonnées, beaucoup plus dangereuses que des balles de fusil. »

Cet avertissement était bien fondé, car les Indiens de l'Amérique du Sud se servent encore de petites flèches pointues en roseaux, qu'ils trempent dans le curare. C'est un poison violent qu'ils obtiennent en faisant bouillir le suc du strychnos

(arbre) et d'une espèce de liane appelée maracuri avec du poivre, des oignons et des plantes qui nous sont inconnues. L'écorce de ces plantes contient un alcaloïde, la curarine, qui a pour effet de paralyser les muscles de la poitrine et d'arrêter par là toute circulation.

La moindre blessure faite par ces flèches à un homme ou un animal provoque immédiatement la mort; mais comme ce danger n'existe que si le poison est introduit dans le sang, les Indiens peuvent manger les animaux qu'ils tuent de cette manière.

La force de ce poison est telle, qu'un jaguar blessé assez légèrement pour ne pas s'en apercevoir tombe mort au bout de deux minutes.

## CHAPITRE V

### CHEVAUCHÉE A TRAVERS LA PAMPA

Une heure environ s'était écoulée depuis que les trois cavaliers avaient quitté l'hacienda, quand le docteur s'écria :

« Halte ! mon cheval n'en peut plus, il faut qu'il se repose. »

La vérité était que le pauvre savant, peu habitué à l'équitation et encore moins à l'allure vertigineuse d'une course à travers la pampa, était à bout de forces. Frédéric lui-même, bien qu'il eût fait maintes randonnées à cheval dans le pays, n'avait pas la résistance du chirurgien et s'empressa de saisir cette occasion de se reposer.

« Je ne suis pas fâché, avoua-t-il, d'avoir un quart d'heure de répit, car à ce train-là nous arriverions ce soir en Chine et nous ne tenons vraiment pas à aller si loin.

— Il nous faut arriver ce soir à Fort-Tio, objecta don Parmesan, et il y a bien encore cent kilomètres d'ici là. Nous n'avons donc pas de temps à perdre, si nous voulons atteindre demain la lagune Parongos, aussi je continue mon chemin.

— Au nom du ciel, repartit le docteur en s'asseyant sur l'herbe, n'éreintez pas votre cheval. Où en trouveriez-vous un autre? Voyez l'état dans lequel vous l'avez déjà mis; ses flancs saignent, vous êtes terriblement cruel pour lui.

— Ce que je fais de mon cheval ne regarde que moi, puisque c'est moi qui l'ai payé, señor.

— Cela se peut, mais ne vous donne pas le droit de le martyriser, » répliqua Frédéric en s'asseyant auprès du docteur.

Le chirurgien posa pied à terre, tout en grognant dans sa barbe, et au bout d'une demi-heure il exigea qu'on se remît en route.

La pampa qu'ils traversaient était une immense plaine herbeuse, sans un arbre, sans un buisson, par conséquent sans eau. Il y régnait un profond silence qui fut tout à coup interrompu par un bruit singulier. Ils aperçurent alors à l'horizon la diligence qui assure le transport des voyageurs et de la poste de Santa-Fé à Cordova.

Il est impossible de s'imaginer ce que peut être un voyage en diligence dans la pampa. On parle bien, il est vrai, des routes de la Plata; mais on entend par là des sentiers plus ou moins larges, indiqués le plus souvent par des traces de roues ou des ornières, et qui traversent tantôt une excavation de terrain, tantôt une rivière à bords escarpés.

Les relais sont généralement de misérables ranchos sans le moindre confort pour le voyageur.

Et la voiture elle-même! Elle semble remonter au temps où l'homme avait les ours des cavernes comme seule fréquentation. Rien qu'à son aspect, le voyageur civilisé se sent saisi d'effroi. Dans l'intérieur, huit personnes occupent généralement la place de quatre, plus leurs bagages. A l'extérieur, derrière le cocher, il y a aussi deux places. L'impériale est tellement surchargée de colis postaux et autres objets, qu'on s'attend à voir l'équilibre rompu et la voiture renversée au premier trot.

Cette diligence est traînée par sept chevaux, quatre attelés de front à la voiture, deux devant, et devant ces derniers encore un monté par le postillon.

Un péon sur un huitième cheval va et vient, excitant les chevaux et ramassant les paquets tombés.

Les harnais, faits de lassos, sont des plus rudimentaires. Le cocher est armé d'un bâton pointu pour toucher les chevaux de derrière et d'un long fouet pour ceux du devant. Le postillon et le péon ont également un fouet, de même que le gaucho parfois assis sur un des chevaux du milieu.

Ces quatre hommes, qui ont plutôt l'aspect de bandits, sont,

au fond, de braves et honnêtes gens très au courant de leur métier, qu'ils exercent consciencieusement. Il faut les entendre hurler tous à la fois, les voir s'agiter chacun selon son rôle; les essieux craquent, la voiture bondit, ballottée de droite à gauche, secouant de même les voyageurs et les colis. A l'intérieur, les têtes se heurtent, les bras et les jambes se confondent, chacun se cramponne où et comme il peut; c'est un chassé-croisé de : « Excusez-moi, pardon, » etc. A l'extérieur, un chapeau s'envole, une caisse dégringole, le péon crie en vain au cocher d'arrêter, et quand ce dernier y consent enfin, une fois les objets rattrapés, les cris recommencent, les fouets claquent, les roues grincent et on repart.

S'agit-il de traverser une rivière, d'éviter un obstacle par un angle de dix degrés, alors le bruit et l'agitation redoublent. On peut arriver ainsi à faire vingt-quatre kilomètres à l'heure avec des chevaux frais; mais les pauvres bêtes sont si vite fatiguées, qu'au bout de la première heure, déjà, leur allure se ralentit.

A l'approche d'un relai, le péon part en avant prévenir de l'arrivée de la diligence, car, par suite d'un traité passé avec les estancieros, ceux-ci sont chargés de fournir des chevaux de rechange qu'ils vont attraper au lasso dans le corral aussitôt après l'arrivée du péon.

Une bête de l'attelage tombe-t-elle en route exténuée de fatigue et de faim, on la dételle, on l'abandonne aux vautours et on continue la course.

La diligence avait rattrapé les cavaliers et les dépassait à bride abattue. Le péon lui cria toutefois en passant :

« Où allez-vous, señores?

— A Fort-Tio, Vos grâces, répondit le chirurgien.

— Nous y passons, faut-il vous retenir un logement?

— S'il vous plaît, señores. »

Le dialogue était à peine terminé, que la voiture avait déjà disparu.

« A-t-on jamais vu pareille chose! déclara Frédéric. Il faut dire Vos Grâces à des gens que nous qualifierions chez nous de misérables pour tourmenter ainsi ces pauvres bêtes. Qu'en dites-vous, monsieur le docteur?

— Qu'on devrait les traiter comme ils traitent leurs chevaux : cela leur donnerait un peu plus de jugement. »

Le brave savant suivait courageusement ses compagnons, en évitant de trahir sur son visage la fatigue qu'il en éprouvait. Il dut toutefois s'arrêter encore assez longtemps dans l'après-midi et ne fut pas fâché quand on arriva enfin à la nuit à Fort-Tio.

Un fort à la frontière argentine est un terrain enclos par une haie de cactus entourée elle-même d'un fossé. Sur cet emplacement, quelques ranchos contenaient une vingtaine de soldats commandés par un lieutenant.

L'entrée était grande ouverte; nos voyageurs y pénétrèrent. Le lieutenant vint à leur rencontre.

« Soyez les bienvenus, leur dit-il; nous sommes heureux de vous voir parmi... »

Il n'acheva pas sa phrase, il venait d'apercevoir le chirurgien et s'écria en riant :

« Le charcutier! Comme on se retrouve! Quelle opération avez-vous faite depuis notre rencontre à Rosario? »

Don Parmesan, froissé de ce ton moqueur, répondit sèchement :

« Je permets seulement à ceux que j'ai opérés ou que je dois opérer de s'intéresser à mes opérations. Vous, ou l'un de vos subordonnés, a-t-il besoin que je lui coupe un bras ou bien une jambe?

— Non, Dieu merci, nous sommes en bonne santé. Dites-moi plutôt qui je dois saluer en la personne de vos compagnons.

— Deux savants français, dont l'un est le domestique de l'autre. Leurs noms sont si difficiles à prononcer, que je ne saurais vous les répéter. »

Le docteur s'en chargea et suivit le lieutenant ainsi que Frédéric, tandis que don Parmesan se mêlait aux soldats.

On dîna abondamment. Au cours de la conversation, le lieutenant s'aperçut de la naïveté du savant et, jugeant qu'il n'arriverait pas à le détourner de son idée fixe, tenta de lui donner un bon conseil :

« Vous allez probablement rester ici quelque temps, lui dit-il, pour attendre vos compagnons et vos serviteurs?

— Non; je n'ai qu'un compagnon, le señor Parmesan, et qu'un serviteur, Frédéric.

— Comment! reprit l'officier surpris, vous n'avez personne pour vous porter tout ce dont vous aurez besoin au Gran Chaco?

— Personne. J'ai avec moi tout ce qu'il me faut.

— Vous êtes sûr? De quoi comptez-vous donc vivre? Avez-vous de la farine?

— Non.

— Des conserves de viande, de la graisse, du lard?

— Non.

— Du café, du thé, du cacao et du tabac?

— Non.

— De la poudre, des allumettes et autres petites choses dont ne peut se passer un homme civilisé : des vêtements, des souliers, des outils?

— J'ai mes vêtements sur moi et un plein sac de poudre.

— Ce n'est pas assez, et vous manquez de tout le reste. Que mangerez-vous? avez-vous des ustensiles pour faire cuire vos aliments?

— Je n'en ai pas besoin; je boirai de l'eau et je tuerai du gibier.

— Vous n'en trouverez pas partout. Êtes-vous bon chasseur?

— Frédéric tire merveilleusement.

— Croyez-moi, de l'autre côté du rio Salado, vous trouverez des forêts impénétrables et sans eau. Quant à la viande, si vous ne pouvez chasser, vous mourrez de faim.

— J'en doute. J'ai lu que des centaines de trappeurs, dans l'Amérique du Nord, se nourrissent de la viande des animaux sauvages.

— L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud font deux. Et puis, il y a les Indiens.

— Ils ne me feront rien, puisque je ne leur ferai rien.

— Vous vous trompez. Nous sommes obligés de leur payer à date fixe un tribut pour obtenir qu'ils ne nous volent pas de

bétail. Eh bien, cela ne les empêche pas de franchir très souvent nos enceintes et de nous dérober des centaines de bêtes. Ils emmènent même parfois des hommes et leur rendent la liberté seulement contre une forte rançon qu'ils viennent réclamer ouvertement, dans nos villes, à nos fonctionnaires.

— Pourquoi ne les punissez-vous pas au lieu de les payer?

— C'est impossible. Si nous emprisonnions un de leurs envoyés, ils tueraient aussitôt leurs otages, comme ils feront peut-être de vous, s'ils vous prennent.

— Ils ne me prendront pas, je suis particulièrement rusé et prudent, *astutus* et *prudens* en latin.

— Je l'espère. Mais vos vêtements, combien de temps resteront-ils ce qu'ils sont?

— J'en aurai soin.

— Et vos bottes? Vous avez des bottes de gauchos sans semelle. Croyez-vous que vos pieds nus résisteront aux épines du Gran Chaco?

— Mais je vais à cheval.

— Si votre cheval ne peut plus avancer?

— J'en ai de rechange, j'ai pensé à tout. Et du reste nous ne sommes pas absolument seuls, je dois retrouver des amis.

— Qui donc?

— La troupe du père Jaguar.

— Ah! vous connaissez ce personnage?

— Oui, nous l'avons rencontré à Buenos-Ayres. Il est parti en avant, mais nous le rattraperons.

— Il est passé hier par ici, se rendant à la lagune Porongos, où il comptait rester deux jours.

— Alors nous le rattraperons sûrement, car si nous partons demain, nous arriverons le soir à la lagune.

— Sait-il que vous avez l'intention de déterrer des animaux antédiluviens?

— Oui; il m'a assuré qu'il y en avait dans le Chaco.

— Et vous a-t-il engagé à venir le retrouver? ajouta l'officier incrédule.

— Non pas. Je l'ai prié de nous emmener, et il m'a répondu par un refus.

— Cela ne m'étonne pas, il a autre chose à faire que de déterrer des ossements. Ainsi vous l'avez suivi en cachette?

— Oui, ou plutôt clandestinement.

— Je crains qu'il ne vous reçoive pas très bien. Croyez-moi, retournez sur vos pas et cherchez des ossements dans la pampa : c'est moins dangereux qu'un voyage au Chaco, où derrière chaque arbre peut se dissimuler un Indien ou un jaguar.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas peur des Indiens. Quant aux jaguars, je viens de découvrir le moyen de les mettre en fuite aussi bien que tout autre fauve.

— Je serais curieux de connaître ce moyen.

— Ce n'est pas un secret, et veux bien vous le dire en remerciement de votre bienveillant accueil. Si vous êtes jamais attaqué par une bête féroce, suspendez-vous à sa queue. Aussi altérée qu'elle soit de sang, elle se sauvera immédiatement. »

Le lieutenant, stupéfait, dévisageait le savant sans mot dire.

« Cela vous étonne? reprit ce dernier en souriant. Vous n'auriez jamais cru cela, n'est-ce pas?

— Non, en vérité non, répondit l'officier en éclatant de rire.

— Ne riez pas, c'est vrai.

— Saisir un jaguar par la queue : quelle idée!

— Une idée fort habile et dont la simplicité rappelle l'œuf de Christophe Colomb. Du moment que je me tiens à l'arrière d'un animal, il ne peut pas me mordre, sa gueule étant par devant.

— Mais un jaguar se retournera d'un bond pour vous mettre en pièces.

— Cela ne lui viendra pas à l'esprit. Il rugira de peur et s'enfuira. Je suis sûr de mon affaire. Ces animaux-là sont beaucoup moins dangereux que certains hommes, que ce capitaine de Santa-Fé, par exemple, qui voulait nous emprisonner. »

A ce mot de capitaine, le lieutenant devint attentif :

« Quel capitaine? quand ça? demanda-t-il.

— Hier.

— Il n'y a en ce moment à Santa-Fé que le capitaine Pellejo. Pourquoi voulait-il vous mettre en prison?

— Pour un malentendu dont nous n'étions nullement responsables. Voulez-vous que je vous le raconte?

— Je vous le demande, » répondit l'officier.

L'imprudent savant se mit donc à narrer les événements, sans remarquer l'expression de sévérité que prenait peu à peu le visage de son auditeur.

« Voilà qui me contrarie beaucoup, dit ce dernier à la fin du récit. Le capitaine est mon supérieur et doit venir ici demain. Vous aurez soin d'être partis auparavant, et je vous conseille de ne pas vous exposer à le rencontrer.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ne le crains pas.

— Que vous le craigniez ou non, peu m'importe; mais, moi, je dois lui rendre compte de mes actes, et s'il apprenait que je vous ai donné l'hospitalité, il se mettrait en colère contre moi. Je vais donc vous indiquer un autre rancho où vous pourrez passer la nuit. »

Il se leva et s'éloigna. Quelques instants après, le chirurgien rentrait à sa place.

« Venez que je vous montre vos lits, dit-il.

— Le lieutenant ne revient donc pas?

— Pas avant que vous soyez partis. Il a l'air furieux contre vous. Vous vous êtes donc disputés?

— Non, mais il n'a pas eu l'air de goûter le récit que je lui ai fait de nos aventures à Santa-Fé. Allons dormir, pour partir demain à la première heure. »

Le chirurgien les emmena dans un autre rancho misérablement éclairé par une chandelle piquée dans une citrouille. Ils s'y couchèrent sur des lits de feuilles sèches, où ils dormirent parfaitement, du reste.

Au point du jour, ils repartirent sans prendre congé de personne. Don Parmesan et Frédéric connaissaient la route de la lagune : il n'y avait donc pas de crainte de s'égarer. Le docteur commençait à se faire à sa monture, et l'on ne s'arrêta que pour laisser paître les chevaux.

Mais la faim ne tarda pas à se faire sentir, et nos voyageurs reconnurent que les observations du lieutenant à ce sujet n'étaient pas sans fondement. On n'avait pas encore rencontré

le moindre gibier. Heureusement le chirurgien avait encore un gros morceau de viande, qu'il avait eu la précaution d'acheter la veille à un soldat. Il consentit à le partager avec ses compagnons, toutefois contre une somme d'argent dont il fixa lui-même le montant.

Après que chacun eut mangé son content, on se remit en route en se promettant bien de guetter le gibier. Frédéric et don Parmesan tinrent leurs fusils prêts à tirer à la première occasion.

Au soir, aucun animal ne s'était encore montré et la faim se faisait de nouveau sentir, quand le chirurgien s'écria tout joyeux :

« Je l'ai vu, je l'ai vu, nous aurons à manger.

— Quoi donc? qu'avez-vous vu? demanda le savant.

— Un vizcacha ou lapin de la pampa; il faut le sortir de son terrier.

— Où?

— Là, à gauche, il y est rentré dès qu'il nous a aperçus. »

Cet animal, qui est un peu plus gros que notre lapin de garenne, auquel il ressemble, est à proprement parler de la famille des rats; on ne le mange qu'en cas de nécessité. Son terrier a la forme d'un monticule avec une ouverture au milieu; on le rencontre seulement dans les terrains argileux. Plusieurs familles y habitent ensemble; aussi, en dehors de l'entrée principale, il y a encore plusieurs autres ouvertures.

On les boucha soigneusement et, pendant que les chevaux mangeaient, le docteur et le chirurgien creusèrent le monticule. Frédéric, le fusil à l'épaule, guettait le premier animal qui essaierait de fuir.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que deux détonations retentirent. Le tireur poussa un cri de joie, ses deux coups avaient porté. Pelles et pioches furent mises dans les bagages et l'on continua la route.

Le pays changea bientôt d'aspect, l'herbe devint plus tendre, le sol plus mou. Au nord apparurent quelques arbres, signe certain de la proximité de la lagune Porongos. Ce nom veut dire lac des citronniers, et c'étaient justement des citronniers que nos voyageurs avaient devant eux.

Le soleil disparaissait à l'horizon quand ils virent miroiter les eaux du lac.

Ils avaient suivi jusqu'ici des empreintes assez nombreuses pour supposer qu'elles étaient celles de la troupe du père Jaguar, mais il faisait si sombre maintenant, qu'ils jugèrent prudent de s'arrêter pour camper.

Ils dessellèrent leurs chevaux et leur entravèrent les jambes de devant avec des lassos pour les empêcher de s'éloigner. Les citronniers donnèrent du bois sec pour la cuisson des vizcachas; l'eau seule manquait, puisque celle de la lagune n'était pas buvable à cause du sel qu'elle renfermait.

Après le repas, les trois hommes se roulèrent dans leurs ponchos et s'allongèrent près du feu pour prendre le repos que méritaient les cent kilomètres parcourus encore ce jour-là.

Au matin, après avoir achevé les restes de la veille, on reprit la trace déjà suivie. Le chirurgien s'aperçut alors qu'elle conduisait vers le nord-ouest.

« Señores, appela-t-il, croyez-vous que ces empreintes soient vraiment celles de la troupe du père Jaguar?

— Oui, répondit Frédéric, il y en a bien vingt-quatre, et c'est justement le nombre des hommes de la troupe.

— C'est vrai; mais le père Jaguar voulait aller au Gran Chaco, qui est au nord d'ici, alors que ces traces conduisent au nord-ouest.

— Une raison sérieuse l'aura peut-être forcé de s'écarter de la ligne droite.

— Vos Grâces se proposent-elles de continuer vers le nord-ouest?

— Oui. Je ne peux pas me tromper, cette piste est certainement la sienne; je m'y connais, car j'ai lu autrefois une histoire d'Indiens où il n'était question que de cela. »

Ils continuèrent donc à travers la plaine et atteignirent vers midi une source où leurs devanciers avaient fait halte. Ils y burent, y firent boire leurs chevaux, les laissèrent se reposer une heure et repartirent.

Le docteur consulta une petite boussole qu'il portait suspendue à sa chaîne de montre : elle indiquait la direction nord-

est. Le chirurgien ne pouvait se retenir d'une certaine inquiétude.

« J'ai grande envie, dit-il, de revenir sur mes pas pour prendre vers la gauche.

— Et moi, répliqua Delétoile, je suis les empreintes; où il y a des pas, il y a des hommes, et où il y a des hommes, il y a quelque chose à manger.

— C'est vrai, acquiesça don Parmesan, mais pas aujourd'hui; car, en fait d'animaux, nous n'avons encore vu que des vautours qu'il est impossible de manger. Donc, en avant! »

Vers midi, le chirurgien fit tout à coup un signe de la main en disant à voix basse :

« Une autruche! une autruche! »

En effet, dans la direction qu'il indiquait, une autruche, le dos tourné aux cavaliers, fouillait avec ardeur le sol de son bec.

« Voilà de la viande pour calmer notre faim, ajouta don Parmesan.

— A condition que nous prenions l'animal. J'ai entendu dire qu'on s'en emparait difficilement. »

Mais le docteur, posant son doigt sur son nez, prit un air digne pour répondre :

« C'est la science qui vient au secours de l'homme dans l'embarras; elle nous apprend que l'autruche peut enfoncer sa tête dans le sable. A nous de forcer cet animal à le faire, et il nous sera alors facile de le prendre par surprise.

— Señor, reprit le chirurgien, vous moquez-vous de moi?

— Pas le moins du monde, je parle très sérieusement.

— Eh bien! allez donc prier l'autruche de le faire.

— Je ne crois pas que ce soit le moyen de l'obtenir.

— Moi non plus; il faut donc en chercher un autre.

— C'est votre affaire. Si vous ne trouvez pas le moyen d'exécuter ma proposition, je déplorerai que nous ayons encore à souffrir de la faim. »

Le chirurgien allait se fâcher, quand Frédéric intervint :

« Ne vous disputez pas, señores. Je crois avoir une bonne idée. Pensez-vous, don Parmesan, que l'autruche s'enfuie à notre approche?

— Non; on a vu au contraire des autruches paître parmi des bœufs et des chevaux.

— Eh bien! je vais mettre pied à terre et me coucher dans l'herbe, le fusil à la main. Vous deux, encerclez la bête et chassez-la vers moi. Je pourrai peut-être alors l'abattre. »

La proposition fut aussitôt exécutée.

L'autruche, qui continuait à creuser le sable, s'aperçut seulement de la présence des chasseurs quand ceux-ci furent à deux cents pas d'elle. Elle bondit alors vers l'espace laissé libre dans la direction de Frédéric. Une détonation retentit; l'animal fit un saut, trébucha plusieurs fois et tomba.

« Parfaitement réussi, » dit don Parmesan en sautant de cheval et se baissant sur la bête.

Mais celle-ci n'était pas encore tout à fait morte, et d'un coup de bec elle déchira le poncho du chirurgien, y compris un morceau de chair de son avant-bras.

« O ciel! s'écria le blessé, ce démon m'a donné un coup qui va probablement terminer mes jours.

— C'est votre faute, répondit Frédéric : on ne s'approche pas d'un animal aussi fort avant de s'assurer qu'il est bien mort. »

Il déchargea alors une deuxième fois son fusil sur l'autruche, puis, s'approchant du chirurgien, il examina la blessure, qui était sans gravité et qu'il pansa avec son écharpe.

On chargea sur un des chevaux l'oiseau, qui avait bien un mètre et demi de long et pesait environ soixante livres, et on repassa devant le trou qu'il avait creusé dans le sable, probablement pour y pondre ses œufs.

A cet endroit la piste suivie par les voyageurs les ramenait vers le nord et tourna bientôt tout droit vers l'est.

« Votre Grâce est-elle contente maintenant? demanda Frédéric. Nous voici bien dans la direction du Chaco?

— C'est bien pire qu'auparavant, répondit le chirurgien, que sa blessure rendait de mauvaise humeur. Nous allons arriver de cette manière dans des forêts impénétrables, paraît-il. Si nous nous étions tenus d'abord plus à gauche, nous aurions été jusqu'au rio Salado et même au delà en pays découvert.

— Y êtes-vous donc déjà venu?

— En doutez-vous? »

Ces mots étaient prononcés de telle manière qu'ils auraient pu en effet inspirer le doute si l'attention des voyageurs n'avait été détournée à ce moment par l'apparition d'une harde de petits cerfs de la pampa.

Sans s'être donné le mot, les trois hommes mirent aussitôt leurs chevaux au galop dans l'intention de chasser ce gibier inattendu. Mais le cerf avait vu le danger et il ne lui fallut pas longtemps pour entraîner sa famille hors de portée des balles et disparaître avec elle dans les fourrés du bois que l'on venait d'atteindre en les poursuivant.

« Le rôti nous a échappé, dit don Parmesan avec un soupir. Un cuissot de cerf vaut mieux qu'un morceau coriace d'autruche. En avez-vous déjà mangé, señores?

— Pas moi, répondit le docteur. Quel en est le goût?

— A peu près celui de la semelle de nos bottes. On est obligé de l'avaler sans le mâcher, la faim seule peut y aider.

— Ne l'amollit-on pas en le faisant baigner dans le beurre, *butyrum* en latin? Faisons-la cuire dans sa propre graisse.

— Graisse! l'autruche a-t-elle jamais eu un brin de graisse?

— La science le prétend.

— Eh bien, si c'est vrai, même dans sa graisse cette viande reste aussi dure que le dossier d'un fauteuil. Mais il s'agit bien d'autre chose : nous nous sommes éloignés de notre route. Il faut la reprendre.

— Il est trop tard, répondit Frédéric, voici la nuit. Puisqu'il y a ici de l'herbe pour les bêtes et de l'eau pour les hommes, il est plus prudent d'attendre à demain pour rechercher les traces que nous suivons. »

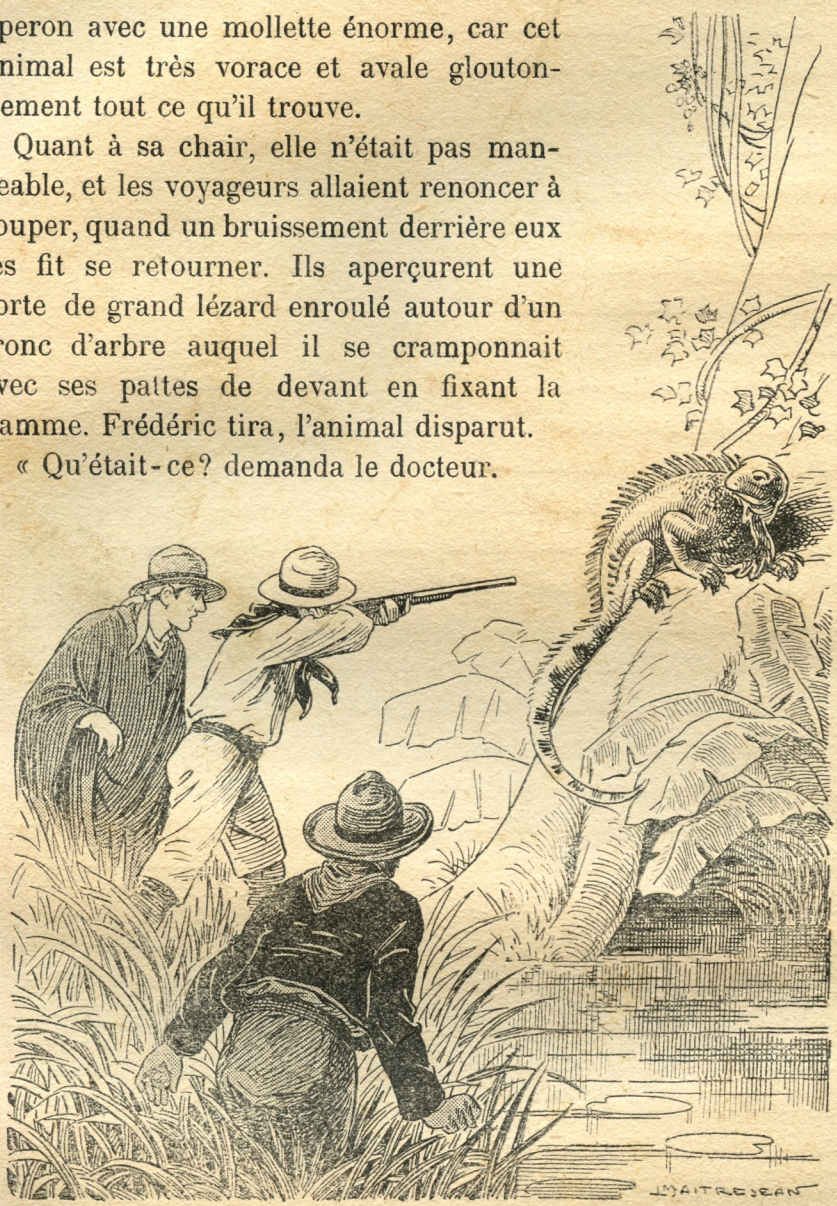
Il oubliait que pendant la nuit l'herbe foulée se redresserait, empêchant ainsi de retrouver la piste cherchée.

Ils s'avancèrent jusqu'à la lisière du bois, qui était très épais et se composait de quebrachos, cactus et autres espèces d'arbres entre lesquels coulait une source. C'était elle qui alimentait l'étang dont ils avaient aperçu les eaux. Ils s'installèrent sur ses bords et allumèrent du feu pour cuire l'autruche, dont on

avait enlevé la peau en la dépeçant. Ils trouvèrent dans son estomac, parmi des déchets de plantes, du sable, des pierres, un manche de couteau en corne et un éperon avec une mollette énorme, car cet animal est très vorace et avale gloutonnement tout ce qu'il trouve.

Quant à sa chair, elle n'était pas mangeable, et les voyageurs allaient renoncer à souper, quand un bruissement derrière eux les fit se retourner. Ils aperçurent une sorte de grand lézard enroulé autour d'un tronc d'arbre auquel il se cramponnait avec ses pattes de devant en fixant la flamme. Frédéric tira, l'animal disparut.

« Qu'était-ce? demanda le docteur.



Frédéric tira.

— Un iguane.

— Un iguane, s'écria don Parmesan en bondissant, c'est le

morceau le plus délicat qui existe. L'avez-vous touché, señor? J'espère bien que oui.

— Sais pas, nous allons voir.

— Méfiez-vous, cria le chirurgien, rappelé à la réalité par sa blessure, assurez-vous que la bête soit tout à fait morte avant de la toucher. »

On suivit son conseil, et quand on eut retrouvé l'iguane, on l'acheva à coups de crosse et on l'amena auprès du feu. L'iguane est un grand lézard qui vit sur les arbres de l'Amérique du Sud. Il a la tête large, des dents striées sur les bords. Ses jambes sont d'une force peu commune et armées de longs doigts, sa peau forme sous son cou un repli en forme de poche. Il nage très bien et grimpe rapidement sur les arbres pour attraper les œufs, les insectes, les jeunes bourgeons, les feuilles et les fruits dont il se nourrit. Son aspect est si répugnant, que le docteur ne put s'empêcher de dire :

« C'est cela un iguane? vous voulez vraiment manger de cela?

— Naturellement, répondit don Parmesan. Il n'y a rien de plus fin que sa chair cuite avec la peau et les écailles. Ne le saviez-vous pas?

— Quelle question! Je le savais par science, mais non par expérience, et j'avoue que je préférerais manger les vers, les trépangs et les holothuries des Chinois que ce lézard.

— Ne vous gênez pas, je m'en vais toujours me tailler ma part. »

Le chirurgien tirait déjà son couteau pour mettre ses paroles à exécution, quand Frédéric lui retint le bras :

« Halte! señor, lui dit-il. Qui a tué l'iguane?

— Vous, naturellement.

— Il est donc ma propriété. Qui en voudra un morceau le paiera.

— Payer! Comment pouvez-vous avoir une idée aussi ridicule?

— Exactement comme vous quand vous m'avez fait payer un morceau de votre bœuf. Or l'iguane étant beaucoup plus savoureux, je n'en céderai pas la livre à moins de cinquante thalers papier.

— Vous plaisantez, señor?

— Pas du tout. Qui fait payer des camarades doit s'attendre à payer à son tour. »

Et, ce disant, il découpa un morceau qu'il embrocha sur une baguette et exposa au feu. Il se répandit aussitôt une bonne odeur de rôti.

« Hum! pas mal, dit Delétoile. Si ce goût de rôti est à la hauteur de son parfum, il donne vraiment envie de manger. »

Frédéric ne répondit rien et se mit à manger sans dissimuler le plaisir qu'il éprouvait.

Don Parmesan ne put résister plus longtemps.

« Senor, implora-t-il, ne voulez-vous vraiment pas m'en donner un morceau?

— Non.

— Aussi petit soit-il?

— Non.

— Même très mince?

— Non.

— Alors combien me vendez-vous un morceau assez gros pour contenter ma faim?

— Vous êtes un gros mangeur; il faut compter un morceau à cent thalers papier.

— Et pour une dizaine de bouchées?

— Vos bouchées sont généralement très grosses : ce sera cinquante thalers.

— Que c'est cher! Pensez donc que je suis un pauvre blessé.

— Justement; un blessé doit être à la diète pendant plusieurs jours.

— C'est impossible quand on sent le fumet de l'iguane. Je veux bien vous rendre votre argent. »

Et il tirait sa bourse de sa poche.

« Allez donc, lui dit Frédéric, je n'en ferai rien. Tout cela était pour vous aider à comprendre combien il est mal de faire payer un peu de viande à des camarades avec qui vous êtes appelés à partager les dangers, les privations et peut-être même la mort. Ce qu'a chacun de nous appartient à tous.

L'iguane est notre propriété commune : coupez-en donc ce que vous voudrez. »

Le chirurgien ne se le fit pas répéter deux fois et se tailla une large part.

Le savant les considéra un instant, puis, n'y tenant plus à son tour :

« Frédéric, demanda-t-il, est-ce vraiment si bon que cela?

— Exquis, vous dis-je.

— Alors il faut que j'y goûte, ne serait-ce que pour dire avoir mangé une fois de l'iguane. »

Frédéric mit à rôtir un nouveau morceau, que le docteur attaqua d'abord avec hésitation, puis avec appétit et qu'il termina avec toute la satisfaction possible.

« Qui l'eût cru! disait-il, un tel lézard méritait un rang supérieur dans la classe animale. Il n'est poisson, oiseau ou mammifère dont la chair soit aussi délicate : je le ferai remarquer dans mon prochain livre. »

Le dîner fini, les chevaux furent entravés et chaque homme s'enroula dans sa couverture pour dormir.

Quand les deux Français se réveillèrent le lendemain matin, don Parmesan avait déjà allumé le feu pour se faire rôtir la queue de l'iguane.

« Halte! cria Frédéric. Nous allons partager, señor : nous avons tous trois les mêmes droits sur ce morceau. »

Ils s'aperçurent aussi que le lac fourmillait de poissons superbes; mais comment les pêcher sans lignes ni filets?

« Eh bien, dit Frédéric, nous allons les prendre à l'aide de nos ponchos. Aidez-moi. »

Le chirurgien ne se fit pas prier pour descendre avec lui dans l'eau peu profonde. Chacun tenait un bout du poncho, qu'ils traînèrent au fond de manière à ramener le poisson vers le bord. Ils purent ainsi s'assurer des provisions pour deux jours.

Tandis qu'ils étaient occupés à envelopper le produit de leur pêche dans des feuilles, le docteur considérait attentivement non loin de là un espace circulaire où l'herbe très clairsemée, courte et jaunâtre, était entourée d'une bordure de

sable aride. Le sol était bombé comme une coquille retournée.

« Bombé et circulaire, voilà qui est étrange, se dit le savant. Pourquoi l'herbe ne croît-elle pas ici? Le terrain est pourtant argileux comme alentour. Y aurait-il des pierres au-dessous ou quelque autre matière où les racines des végétaux ne puissent pomper leur nourriture? »

Il sortit son couteau et l'enfonça en terre. La lame ne tarda pas à heurter un objet dur. Il essaya en plusieurs autres endroits, il trouva chaque fois la même résistance.

De plus en plus surpris, le docteur commença à écarter le sable avec son couteau. Depuis un moment, les deux autres suivaient ses mouvements. Frédéric, intrigué, s'avança vers son maître.

« Qu'avez-vous, monsieur le docteur? lui demanda-t-il. On dirait que vous voulez poignarder notre mère la terre.

— Trêve de plaisanteries stupides! répondit l'interpellé, il s'agit d'une affaire sérieuse. Peux-tu t'expliquer cet espace circulaire bombé, ce sable, cette absence de végétation?

— C'est singulier; si seulement il y avait un trésor là-dessous, je l'en retirerais avec plus de plaisir qu'un animal antédiluvien, aussi gigantesque soit-il.

— Animal antédiluvien? tu as peut-être trouvé juste, dit le savant tout joyeux.

— Le trésor ou l'animal?

— Les deux, car si je trouve un mastodon ou autre bête semblable, ce sera un trésor pour moi, et tu y gagneras aussi.

— Alors enlevons le sable pour voir ce qu'il y a là-dessous.

— C'est ce que je pensais. Va vite chercher les pioches, les pelles et les bêches. »

Comme ils se mettaient au travail, don Parmesan vint les avertir qu'il était temps de partir, si l'on voulait rejoindre le père Jaguar le jour même. Mais quand le docteur lui eut fait comprendre que la découverte d'un mégathérium ou autre animal semblable serait une bonne aubaine pour tous et mille thalers pour lui en particulier, il n'insista pas et se mit aussi à l'œuvre.

Tout à coup le docteur poussa un cri de joie :

« *Eurêka, eurêka!* j'ai trouvé! J'ai percé la première couche, et voyez ce qui apparaît maintenant. »

On apercevait en effet une masse opaque lisse et assez semblable à l'écaille.

« Qu'est-ce que cela? demanda Frédéric.

— Une tortue gigantesque antédiluvienne.

— Pauvre bête! cela me fait du chagrin qu'elle ait été noyée dans le déluge. Est-elle grosse?

— Comme un tapir ou un rhinocéros, un mètre et demi de long.

— Alors il ne faut pas espérer la prendre avec la main; nous l'aurons tout de même.

— Oui, et il faut prendre bien garde de la détériorer : tout accroc diminuerait la valeur de cette trouvaille précieuse. »

Ils se remirent tous trois au travail. Le docteur, les yeux brillants, les joues empourprées, creusait d'une main fébrile la terre que ses compagnons rejetaient à droite et à gauche. Tout à coup le sol céda subitement, entraînant Frédéric, qui eut du moins encore le temps de crier pour avertir le chirurgien.

« Pour l'amour du ciel, qu'y a-t-il? demanda Delétoile. Est-il arrivé un malheur?

— Il a disparu, totalement disparu, répondit Parmesan. Le sable a cédé sous son poids, l'entraînant je ne sais où. »

Le docteur s'approcha avec précaution du trou, puis se mit à crier :

« Frédéric, mon cher Frédéric, es-tu mort?

— Mais non, et je suis même bien content.

— Qu'est-ce qui s'est passé? où es-tu?

— J'ai perdu l'équilibre et suis passé du dix-neuvième siècle dans les temps antédiluviens.

— Es-tu blessé?

— Non. L'animal ne bouge pas et ne m'a fait aucun mal.

— Alors remonte vite, il pourrait y avoir là dedans des gaz asphyxiants.

— Au contraire, c'est charmant ici. Il y a encore deux places libres pour le monde préhistorique. Entrrrrrez, messieurs, entrrrrrez! »

Cette joyeuse plaisanterie acheva de tranquilliser le docteur, et il s'empressa de répondre à l'invite de son domestique en descendant avec précaution dans le trou.

La paroi, d'abord verticale, se continuait en formant un angle obtus, sur le côté duquel Frédéric avait doucement glissé.

« Ah! vous voilà, cria-t-il au docteur. Je vois vos jambes, elles arrivent juste au ventre de l'animal. Asseyez-vous, je vais vous tirer par les pieds jusqu'à moi. »

A ce moment, en effet, Delétoile se sentit saisi et entraîné sur une pente douce et se trouva bientôt, à son grand étonnement, assis auprès de Frédéric dans une petite grotte basse et assez claire pour qu'on pût voir autour de soi. Elle était ronde et assez spacieuse pour permettre à trois personnes de s'y asseoir à l'aise. Elle était bombée à sa partie supérieure, son sol d'argile compact était recouvert en partie de sable.

Frédéric, s'adressant à son maître, lui dit en riant :

« Voilà comment on peut passer du présent dans le passé. Que dites-vous de cette caserne de mammouth?

— Il ne s'agit pas de mammouth; nous sommes ici, selon toute probabilité, dans le corps d'un glyptodon.

— Est-ce que ces animaux avaient des corps en argile?

— Naturellement non. Le corps s'en est allé en poussière, et il ne reste que la carapace indestructible, à l'intérieur de laquelle nous sommes assis en ce moment. Cette carapace recouvrait l'animal d'un bout à l'autre et se terminait par une queue qu'il nous faut retrouver, pour distinguer la partie avant de la partie arrière.

— Mais alors comment se fait-il que les flancs présumés de l'animal soient en argile?

— Il nous faut enlever cet argile pour dégager les flancs de l'animal qui y ont été comprimés. Je vais t'envoyer don Parmesan pour t'aider à le faire, tandis que je vais remonter pour dégager l'extérieur de l'animal. De cette manière, nous aurons fini, je pense, avant la tombée de la nuit, *crepusculum* en latin. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le docteur, pour sa part, y mit tant d'ardeur, que la sueur coulait sur son visage. Il pensait

déjà à la célébrité que lui assurerait cette découverte dans son pays natal.

Au bout d'un moment il fallut bien reconnaître qu'il n'y avait pas de cuirasse sur les flancs de l'animal. Ceci rendit le savant assez perplexe, mais tout à coup son visage s'éclaira :

« Fred, s'écria-t-il, cette fois j'y suis; cet animal ne peut avoir que le dos recouvert, car c'est... devine un peu. Quel est l'animal qui porte une cuirasse?

— Un cuirassier.

— Idiot! une tortue; Nous sommes ici en présence d'une tortue gigantesque. Quel bonheur de l'avoir retrouvée! Quelle gloire ne va-t-elle pas me procurer!

— Si c'en est vraiment une.

— Il n'y a pas de doute. Je vais du reste m'en assurer immédiatement. »

Il alla chercher de l'eau dans son chapeau et lava à l'aide d'une poignée d'herbe un point de la soi-disant cuirasse.

« Tu vois que j'ai raison, s'écria-t-il, cette masse n'est autre qu'une corne épaisse qui justifie mes suppositions.

— Je croyais pourtant que les tortues avaient deux carapaces : l'une supérieure, l'autre inférieure.

— Oui.

— Cet animal n'en a qu'une. Avait-il perdu l'autre ou l'avait-il mise en loterie?

— Pas de plaisanteries déplacées! Nous allons bien la retrouver. La chair qui se trouvait entre les deux a dû former en pourrissant la cavité où nous nous trouvons. Tu vois bien que cela sonne creux, donc nous sommes sur la carapace ventrale. Nous allons la dégager.

— Pas maintenant : il est midi et nous avons du Poisson à cuire et à manger. »

Le savant, dans son ravissement, ne sentait pas la faim et se serait fort bien passé de dîner. Il continua donc ses fouilles jusqu'à ce que le repas fût prêt. Après avoir avalé quelques bouchées, il se leva de nouveau en disant :

« Je ne puis continuer, mon estomac est comme fermé par l'impatience que j'ai de trouver cette carapace.

— Quand je suis content, moi, je mange le double, repartit Frédéric.

— Je n'y puis rien, une pareille découverte ne va pas sans quelques soucis.

— Lesquels?

— Celui du nom à donner à cet animal.

— Vous lui trouverez bien quelque chose en latin, à quoi vous ajouterez un peu de français.

— Tu as raison. Cet animal étant à la fois gigantesque et chélonien, je l'appellerai *gigantochelonia*. Et qui sait si, plus tard, pour me faire honneur, on n'ajoutera pas mon nom au sien. Il faut que je note de suite le nom et la date de cette trouvaille incomparable. »

Il tira son calepin et se mit à écrire, tandis que Frédéric marmottait entre ses dents :

« Ces savants sont tout de même de singuliers numéros. Pourquoi ne pas dire simplement en bon français : tortue géante du temps de Noë? On comprendrait tout de suite.

— Va maintenant déterrer la carapace ventrale, lui dit le docteur après avoir refermé son calepin. Je me charge de la dorsale. »

Frédéric et don Parmesan redescendirent dans la cavité, et le savant s'absorba de nouveau dans son travail au point de ne pas remarquer l'attention dont il était l'objet et qui devait avoir pour lui et ses compagnons les plus fâcheuses conséquences.

A droite du lieu où les trois hommes étaient si occupés, venait d'apparaître une troupe de cinquante cavaliers environ. Ils semblaient chercher l'eau auprès de laquelle nos voyageurs avaient campé. Au même moment vers le sud, dans le lointain, arrivaient cinq autres cavaliers.

La première troupe se composait d'Indiens et de deux blancs. Les Peaux-Rouges étaient armés d'arcs, de flèches, de longues lances et de sarbacanes. Un seul, qui semblait être leur chef, avait un fusil.

Les deux blancs, habillés comme des gauchos, étaient enveloppés de ponchos à raies rouges et bleues; ils avaient sur eux

des revolvers, des couteaux et des carabines. L'un était Antonio Perillo, le toréador de Buenos-Ayres; l'autre, plus âgé, était l'homme qui, le soir du combat de taureaux, avait examiné avec lui le père Jaguar devant la maison du banquier.

Tous deux trottaient en avant avec le chef indien le long de la lisière de la forêt, quand ils avaient aperçu le petit savant le dos tourné, profondément absorbé dans ses recherches.

Le plus âgé leva la main pour faire signe de s'arrêter et dit :

« Qu'est-ce que cela? Nous ne sommes pas seuls. Voyez cet homme près de l'eau, qui pioche dans la terre.

— Holà! dit le chef, un blanc près de notre source, près de notre cachette! Il l'a sans doute découverte et est en train de la fouiller. En avant sur lui! »

Il allait s'élancer au galop de son cheval, mais son camarade le retint :

« Pas si vite. Examinons-le d'abord : il ne peut pas nous échapper, puisqu'il est seul.

— Seul ou non, cela m'est égal. Ne m'appelle-t-on pas *el brazo valiente* (le bras vaillant)? ne suis-je pas le chef des Abipones qui ne craint aucun ennemi?

— Je ne l'ignore pas; mais voyons d'abord un peu quel est cet homme et comment il a pu découvrir notre réserve de poudre. Il ne doit pas être seul, car j'aperçois cinq chevaux qui paissent au bord de l'eau.

— Attendez, dit Antonio Perillo, il est petit et habillé de rouge. Est-ce possible? Si mes yeux ne me trompent pas, nous allons faire une capture importante. C'est le colonel qui s'est fait passer à Buenos-Ayres pour un savant français.

— Demonio! Est-ce vrai? demanda l'autre.

— Je le jurerais et nous avons maintenant la preuve que je ne me trompais pas. Pourquoi un simple déchiffreur de grimoires serait-il venu en notre magasin de munitions? Ce soi-disant Français est bien le colonel Glotino, qui se faufile toujours sur notre chemin. Nos balles ne l'ont pas atteint à Buenos-Ayres, mais elles ne doivent pas le manquer ici. »

Et il sortit son revolver d'un air menaçant.

« Du calme, reprit le plus vieux, pas de précipitation. Il ne faut pas le tuer avant de savoir ce qu'il venait faire ici et comment il a appris l'existence de notre cachette; de plus, il pourra nous servir d'otage. Mais qui donc vient là? ajouta-t-il en indiquant les cavaliers qui arrivaient du côté du sud.

— Ce ne peut être que le capitaine Pellejo, avec qui nous voulons nous rencontrer ici. Notre ruse a donc réussi. On lui a donné mission d'inspecter la frontière, à lui, notre complice, en sorte que la frontière et tous les territoires sur les bords du fleuve sont entre nos mains. Nos alliés Peaux-Rouges auront plus d'une porte ouverte pour attaquer à l'heure dite... C'est lui, c'est bien lui : évitons-lui la peine de s'emparer de l'oiseau de là-bas. Regardez ce coquin descendre dans notre cachette. Il faut cerner la place. En avant! que quelques-uns s'emparent des chevaux, afin que le misérable ne puisse nous échapper. »

Tandis que les cavaliers avançaient avec précaution vers le docteur, Frédéric et le chirurgien avaient réussi à percer la couche d'argile. Quel n'avait pas été leur étonnement en découvrant au-dessous d'eux une seconde caverne plus spacieuse que la première, encombrée de petits tonneaux soigneusement enveloppés de cuir et de longs paquets préservés de la même manière contre l'humidité. Frédéric, avec l'aide du chirurgien, en souleva un dont il coupa les courroies, et son étonnement s'accrut en y trouvant des fusils en parfait état.

« Des fusils! dit-il; mais alors les tonneaux contiennent du plomb et de la poudre. Docteur, cria-t-il, venez voir ce que nous avons trouvé de curieux.

— Curieux! Une carapace est quelque chose d'important, d'intéressant, mais non de curieux.

— Il ne s'agit pas d'une carapace, mais d'une autre arme défensive. Soyez donc assez aimable pour nous honorer de votre visite. »

Le savant abandonna sa pioche pour descendre près d'eux.

« Regardez un peu, dit Frédéric : il y avait déjà de la poudre et des fusils avant le déluge. Cette découverte surpasse celle du gigantochelonia. »




« Sortez d'ici, señor... »

Le savant, la bouche ouverte, les yeux dilatés, faisait une tête impayable.

« Des... des... fu... fu... sils, bégayait-il. En vérité, ce sont des fusils! Il n'y en avait sûrement pas à cette époque et ceux-ci ont dû être apportés par des individus d'une époque plus récente et qui n'avaient aucune connaissance zoopaléontologique; sans quoi... »

Il n'acheva pas, le bruit d'un trot de chevaux le rappela de l'époque préhistorique au temps présent, des éclats de voix se firent entendre, et comme il sortait la tête pour voir ce qui arrivait, il aperçut une troupe d'Indiens. Les uns se précipitaient sur leurs chevaux, les autres sur leurs armes, tandis que deux hommes blancs, le revolver au poing, lui criaient :

« Sortez d'ici, señor, vous et vos compagnons : nous avons un mot à vous dire.

— Antonio Perillo! s'écria le savant en reconnaissant le toréador.

— Oui. Obéissez-nous promptement et de bonne grâce sans nous forcer à employer la violence.

— Point n'est besoin de violence : j'ai la conscience pure et n'ai à me cacher de personne. »

Il appela ses compagnons, et tous trois sortirent du trou.

A la vue du chirurgien, Perillo s'écria :

« Le charcutier! Que faites-vous ici, señor, en pareille compagnie?

— Je conduis ces messieurs au Gran Chaco, répondit-il.

— Dans quel but?

— Pour déterrer des animaux.

— Quels animaux?

— Antédiluviens.

— A d'autres, señor Parmesan. Je vous tenais jusqu'ici pour un homme inoffensif, non sans travers, mais tout au moins ne s'occupant pas de politique. Je vois aujourd'hui que je m'étais trompé.

— La politique, voilà qui m'est indifférent. Je suis chirurgien, et mon art me suffit. Il n'est pas d'opération que je ne puisse faire, je tranche tout, tout.

— Mais cette fois vous voulez vous servir d'une épée en guise de bistouri. Vous savez pourtant bien que vos compagnons sont des hommes politiques des plus suspects, je dirai même dangereux.

— Des hommes dangereux? Jamais de la vie! Ce sont des savants de France que rien n'intéresse, même pas la politique, en dehors des animaux gigantesques qu'ils veulent déterrer.

— Si c'est là votre conviction, c'est que vous vous êtes laissé tromper par eux. Nous savons mieux que vous à quoi nous en tenir sur leur compte. Leur rôle touche à sa fin, puisque nous les prenons ici en flagrant délit de vol.

— Vol! s'exclama Frédéric. Nous ne sommes pas des voleurs, et vous avez sur la conscience un méfait plus grave que le vol.

— Vraiment! dit Perillo avec un rire moqueur. De quel méfait voulez-vous parler?

— D'un meurtre. Vous avez essayé de tuer mon maître à Buenos-Ayres.

— Il vous serait difficile de le prouver, tandis qu'il nous serait facile de prouver que vous vous êtes fourrés dans une affaire où votre tête est en grand danger. Je vous déclare que je vous fais prisonniers.

— Vous n'en avez pas le droit. Êtes-vous des policiers?

— Cela ne vous regarde pas. D'ailleurs votre cas relève des tribunaux militaires et vous serez fusillés. Voici du reste l'officier qui va vous faire subir l'interrogatoire. »

Il montrait en même temps les cinq cavaliers qui arrivaient du sud et dont le capitaine était justement celui de Santa-Fé.

Ce dernier sauta de cheval, salua de la tête les Indiens, tendit la main au toréador comme à une vieille connaissance ainsi qu'à son compagnon, devant lequel il s'inclina presque respectueusement en disant :

« C'est beaucoup d'honneur pour moi de revoir le célèbre Gambousino (chercheur d'or) du pays. Remarquez que j'ai tenu parole et arrive ici à l'heure dite. Mais quels sont ces hommes près de vous? Voilà le fameux Français que sa ressemblance avec le colonel Glotino m'avait fait prendre pour ce dernier.

— Prendre... prendre, répondit l'interpellé. Ne vous laissez pas tromper par son costume; c'est bien lui. Où l'avez-vous déjà vu? »

Le capitaine raconta brièvement leur rencontre de Santa-Fé, à quoi l'autre répliqua :

« Vous voyez bien que vous avez eu affaire au vrai Glotino. A Buenos-Ayres, il logeait chez le banquier Salido, qui est un partisan du général Mitre; à Santa-Fé, il s'est rendu au quartier pour contrôler l'état de la garnison; ici, il vient s'emparer de nos munitions. Il lui faudra nous dire qui lui en avait indiqué l'emplacement.

— On ne m'a rien indiqué, repartit le savant. Je m'appelle Delétoile et suis Français. Nous allons au Gran Chaco déterrer des animaux antédiluviens, et c'est en nous reposant ici que j'ai découvert par hasard, *fortuito* en latin, la carapace d'une tortue gigantesque antédiluvienne à laquelle j'ai donné le nom de gigantochelonia.

— La carapace d'une tortue! où donc?

— Ici même, répondit le petit homme. Vous ne pouvez pas nier que ceci est bien la carapace d'une tortue géante.

— Monsieur, nous prenez-vous pour des imbéciles? s'écria le Gambousino. Vous savez très bien que c'est ainsi qu'on recouvre les cachettes d'armes et de poudre pour les préserver de l'humidité. Nous pensez-vous assez simples pour croire que vous avez pris cette couche d'argile pour une carapace!

— Mais, señor, c'est la vérité, vous vous trompez grossièrement. Mes connaissances me permettent de vous affirmer que nous sommes en présence des restes d'un être zoopaléontologique. Vous pouvez avoir confiance en moi, *fides* en latin.

— Ne cherchez donc pas à nous tromper d'une manière ridicule. Nous allons aussi vous servir du latin à notre façon. Que l'on s'empare de ces Français. Le charcutier, lui, est inoffensif. Qu'on lui rende son cheval et ses armes, et qu'il s'en aille où bon lui semble. »

Rien ne pouvait faire plus de plaisir au chirurgien que ces paroles. Il sella son cheval, prit son fusil et partit rapidement à l'aventure.

« Quelle sotte histoire! grognait-il dans sa barbe. Ce chercheur d'ossements serait le colonel Glotino! Je n'en crois rien. Il était trop persuadé d'être en présence d'un animal antédiluvien. Les hommes qui nous ont surpris veulent s'allier aux Indiens pour renverser le gouvernement. Ce sont des chenapans. Ils parlaient de tuer le savant, qui est un brave homme. Je veux le sauver, il faut que j'essaie de retrouver le père Jaguar. »

## CHAPITRE VI

### LE DERNIER DES INCAS

A vingt kilomètres environ, au nord de l'endroit où se passait cette scène, se trouve la lagune Tostado, jusqu'aux rives de laquelle s'étend le Monte Impenetrabile, déjà mentionné. Cette forêt ne peut être traversée que là où la nature ou le hasard y ont créé des ouvertures. Ces ouvertures constituent des portes par lesquelles les Indiens peuvent pénétrer dans les pays habités pour les piller.

L'après-midi de ce même jour, deux Indiens marchaient lentement à la lisière de la forêt; ils semblaient chercher quelque chose. L'un d'eux, qui allait en avant, devait être très âgé, à en juger par les innombrables rides dont son visage glabre était sillonné. Il n'avait que la peau sur les os, et pourtant ses mouvements étaient encore si assurés, qu'on aurait pu le croire beaucoup plus jeune qu'il n'était réellement. Il était vêtu d'un long pantalon de cuir souple et d'une longue chemise de même matière, retenue au-dessus des hanches par une étroite ceinture, dans laquelle était passé un couteau. Il avait aux pieds des sortes de sandales de sa fabrication. A une courroie passée sur son épaule, étaient suspendus une corne à poudre, un sac à plomb et un moule à balles. Sa tête était seulement protégée par de longs cheveux brillants comme de l'argent et qui retombaient à la manière d'une crinière jusqu'à sa ceinture. Il avait sur le dos une sorte de carnier en peau de lion argenté, et à la main un grand fusil à un seul coup.

L'autre était armé et habillé comme lui, mais avait tout au plus dix-huit ans. Il était plutôt petit, mais fort, robuste et extrêmement adroit dans ses mouvements. Ses cheveux étaient du plus beau noir, son visage avait la fraîcheur de la jeunesse.

Quand on le considérait de près, on s'apercevait qu'il n'avait des Indiens que le costume. Ses yeux n'étaient pas obliques, son nez n'était pas busqué, ses pommettes peu saillantes et ses lèvres fines. Son visage était à la vérité bruni par le soleil, mais devait avoir, en réalité, une teinte beaucoup plus claire que ne l'ont habituellement les Indiens.

Tout à coup l'adolescent indiqua un point devant eux, en disant en dialecte kaltchaki de la langue ketchoua :

« Regarde, Anciano, il me semble que voici l'arbre. Je me rappelle que c'était un ombon de cette taille. »

L'ombon est un arbre gigantesque dont les feuilles ressemblent à celles du mûrier et dont le tronc se divise à sa partie inférieure en racines énormes qui rampent en replis tortueux sur la terre avant de s'y enfoncer. Ces racines offrent un siège à ceux qui veulent jouir de l'ombrage de l'arbre. Ce dernier n'est du reste bon à rien autre chose en raison de la fragilité de son bois.

« Tu dois avoir raison, maître, répondit le plus âgé. Cet arbre ressemble, en effet, à celui sous lequel nous avions creusé notre cachette. Voyons un peu. »

Le dialecte parlé par ces deux hommes prouvait qu'ils n'étaient pas nés dans ce pays; de plus, la dénomination de maître donnée par l'aîné au plus jeune n'est pas employée par les Indiens.

Après avoir posé à terre leurs fusils et leurs sacs, ils se mirent à examiner l'endroit où ils étaient arrivés. Le vieillard, indiquant alors un espace où l'herbe était rare et courte :

« Tes suppositions étaient exactes, maître, dit-il. Voici bien la place, l'herbe a à peine repoussé. Espérons que personne ne l'aura découverte. »

Il s'agenouilla et fouilla la terre avec son couteau. Le jeune homme voulut en faire autant, mais il en fut empêché par son compagnon :

« Laisse cela, maître, lui dit l'autre : tu es fait pour gouverner et non pour t'abaisser à la besogne d'un subordonné.

— Je t'aiderai pourtant, cher Anciano, car tu es vieux et je suis jeune. »

Mais Anciano le repoussa doucement :

« Vieux? répliqua-t-il, je ne le suis pas encore, je n'ai que cent un ans; mon père est mort à cent dix ans, mon grand-père à cent onze et mon arrière-grand-père à cent vingt. C'est justement le père de ce dernier qui a sauvé ton ancêtre de la main des Espagnols, quand ceux-ci, ayant assassiné le grand Inca Atahualpa, voulaient anéantir toute sa famille. Cet ancêtre s'appelait Haukaropora, comme toi; il échappa aux meurtriers qui ignoraient son existence. Notre grand royaume fut détruit par le fer, le feu, la ruse et la trahison. On croit qu'il n'y a plus d'Incas, et pourtant tu vis, toi, le dernier de ces fils du soleil, et il viendra un temps où tu puniras les Espagnols et reconquerras ton royaume. »

Haukaropora, allongé sur l'herbe, la tête appuyée sur sa main, écoutait ces paroles d'un air mélancolique. Il répondit d'une voix triste :

« Tu me l'as déjà dit souvent, mais je ne le crois pas.

— Comment! tu ne crois pas que tu es un Inca, un fils du soleil? reprit le vieillard étonné.

— Si, puisque tu me l'as prouvé. Je sens du reste en moi quelque chose d'extraordinaire qui me dit que je ne suis pas semblable aux autres; mais quant à reprendre le royaume de mes pères, voilà ce que je ne crois pas. »

Alors son compagnon, se redressant, reprit d'un ton solennel :

« Tu dois le croire comme tu crois qu'il y a une justice pour punir chaque faute, chaque crime, et rendre à l'innocent ce qui lui a été dérobé. Tu rétabliras le royaume de tes pères, c'est moi qui te le dis, et ma parole vaut un serment. Personne ne sait qui tu es, parce que nous l'avons caché et ne parlons ta langue maternelle qu'entre nous. Pour tous les autres, je suis un Indien et tu es mon petit-fils; mais un jour viendra où ce secret sera dévoilé.

— Sans succès, mon père, car depuis que tu m'as fait voir ces villes, ces pampas et leurs habitants, j'ai compris que nos espérances ne se réaliseraient jamais.

— Jamais! Pourquoi?

— Parce qu'ils sont trop puissants et trop habiles et que nous n'avons aucun moyen de les combattre victorieusement.

— Puissants et habiles! répéta le vieillard avec un rire amer. Ils détruisent leur force en se massacrant mutuellement. Leur habileté n'est que de la ruse, le Seigneur les anéantira. Leur pays n'est-il pas en révolte continuelle? Attends un peu; on désirera un sauveur, et ce sera toi.

— Et où prendrai-je des soldats pour les combattre?

— Tous les Peaux-Rouges seront avec toi.

— Et où prendrai-je l'argent nécessaire à un chef d'armée? Tous les Peaux-Rouges sont pauvres.

— Mais toi, tu es riche, riche plus que personne.

— Moi, riche! dit le jeune homme d'un ton incrédule.

— Oui, infiniment riche. »

Et, posant sa main sur le sac en peau de lion, il ajouta :

« Je porte ici le testament de l'Inca dont tu es l'unique et légitime héritier. Il ne m'a pas quitté depuis la mort de ton père, et je l'ouvrirai au temps voulu. Mais vois, maître, la fosse est ouverte et l'on aperçoit nos armes. »

Il avait rejeté la terre et sortit du trou deux carquois de cuir remplis de flèches, deux longues lances et deux arcs dont l'un était de corne transparente et d'un travail étrange, enfin une massue de teinte noirâtre qui semblait être d'acier bruni.

Le vieillard fit le partage des armes, en ayant soin de donner à son jeune compagnon l'arc en corne et la massue. Puis il lui d'un ton solennel :

« Cet arc et ce houmantschouay (massue) sont les seuls objets que t'ont laissés les fils du soleil : aime-les et vénère-les. Tu t'es cru pauvre, je vais te révéler ce que je t'ai caché jusqu'ici. Dans l'armée des fils du soleil, chaque chef et l'Inca lui-même portaient, en plus des autres armes, le houmantschouay; ceux des chefs étaient d'argent, mais celui de l'Inca

en or pur. Celui que je viens de te donner appartenait à un Inca, il est en or.

— Il est noir comme du fer, dit le jeune homme en examinant l'arme.

— Parce qu'il est recouvert d'une mince couche de laque. Il ne t'est pas encore permis de porter une arme brillante; mais plus tard, dans ta main puissante, son éclat guidera tes guerriers.

— Qu'elle soit ou non en or, elle n'est plus dangereuse pour l'ennemi. Que sont maintenant mille massues contre cinquante fusils ou un seul canon? Depuis que tu as acheté nos deux fusils à Montevideo, je me rends compte de l'impuissance de nos armes primitives.

— Ne crois pas cela. L'explosion de la poudre te dit où est l'ennemi; la flèche, elle, atteint son but sans bruit : tu peux tuer beaucoup d'hommes sans trahir l'endroit où tu te trouves. Mais viens maintenant, maître, il nous faut trouver avant la nuit de l'eau pour nous désaltérer. »

Ils se levèrent sans refermer le trou et reprirent d'un pas allègre leur marche vers leur pays natal.

Ils arrivèrent au bout d'une heure devant une ouverture naturelle de la forêt, qui était l'entrée d'un chemin de quarante pieds de large se dirigeant vers le nord.

A peine y avaient-ils fait quelques mètres, que le jeune Inca, dont la vue était plus perçante que celle du vieillard, saisit ce dernier par le bras et l'entraîna vivement sous les arbres.

« Qu'y a-t-il? demanda Anciano. As-tu vu quelque chose? Serait-ce un animal que nous pourrions tuer pour avoir de la viande fraîche?

— Non pas un, mais beaucoup. Je viens d'apercevoir droit devant nous, dans la clairière, des chevaux et des hommes.

— Qui cela peut-il être? Et que viennent-ils faire ici? Combien y en a-t-il?

— Je ne puis le dire, je les ai vus trop rapidement.

— Tu fais bien d'être prudent, ô maître, car nous sommes ici sur le territoire des Abipones. Ces hommes venaient-ils vers nous ou s'éloignaient-ils?

— Ils campaient.

— Alors je vais me glisser pour les observer.

— Laisse-moi le faire, cher Anciano. C'est trop dangereux et tu es si vieux!

— Et toi tu es trop jeune pour que je te laisse t'exposer au danger.

— Allons-y tous deux.

— Non; un de nous suffit. »

Après une courte discussion, le jeune homme finit par céder et le vieillard partit.

Une demi-heure plus tard, il revenait :

« Ce sont des Abipones, dit-il. J'ai compté cinquante chevaux et autant de personnes.

— Comment ont-ils des chevaux?

— Ils les ont volés naturellement.

— Quelles sont leurs armes?

— Des lances, des arcs, des flèches et des sarbacanes.

— Leurs flèches doivent être empoisonnées, prenons garde. Que faire? Pouvons-nous passer sans être vus d'eux?

— Non, il nous faut revenir en arrière et chercher un autre passage. Viens. »

De retour au camp, ils reprirent leur direction primitive jusqu'à une prairie qu'ils se mirent à traverser. Tout à coup, à leur gauche, ils aperçurent un cavalier qui galopait à bride abattue en ayant l'air de suivre une ligne foncée qui se dessinait dans la direction nord-ouest. Ils s'arrêtèrent à cette vue.

« Faut-il fuir? demanda l'Inca.

— Impossible, nous serions vite rattrapés, et du reste qu'avons-nous à craindre d'un seul homme?

— Même si c'est un Abipone?

— Assurément, car d'ici qu'il ait rallié ses compagnons, nous serions loin. Je crois du reste que c'est un blanc. »

Le cavalier était arrivé près d'eux et, après les avoir salués, leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient.

Quand ils lui eurent répondu qu'ils étaient de paisibles Indiens, en route vers la montagne, à travers le Gran Chaco, il leur dit à son tour :

« Je suis le docteur Parmesan, originaire de la vieille Castille, où mes ancêtres avaient leurs châteaux. Et vous, ne feriez-vous pas partie par hasard de la troupe du père Jaguar?

— Le père Jaguar! Cet homme célèbre est-il donc par ici?

— Mais oui, je le cherche, et je crois que cette ligne sombre est sa trace que nous avons déjà perdue une fois.

— Nous permettez-vous de nous joindre à vous?

— Volontiers, à condition que vous n'alliez pas trop lentement, car je suis pressé. »

Ils partirent tous trois à belle allure.

« Maintenant que je me suis nommé, ne pourrai-je aussi savoir votre nom?

— Je m'appelle Anciano, et voici mon petit-fils Haukaropo ra ou Hauka, si vous préférez.

— Volontiers, j'aime assez les amputations, étant chirurgien de mon métier; rien ne me plaît tant que de manier le bistouri. Alors vous connaissez le père Jaguar?

— Oui, nous avons souvent parlé ensemble.

— J'en suis ravi. Pensez-vous qu'il voudra bien sauver deux Français?

— Français! qu'est-ce que c'est que cela?

— Des habitants de la France.

— Connais pas.

— Il me semble, señor Anciano, que vos connaissances en géographie laissent fort à désirer. Bref, ces gens-là ont la manie de déterrer des animaux gigantesques et, pendant une fouille, ils ont été faits prisonniers par les Abipones.

— Par les Abipones! où cela?

— Au delà du rio Salado, mais en deçà de la lagune Parongo.

— Il y avait des Abipones par là? C'est étrange. Combien?

— Peut-être cinquante.

— Autant que nous en avons vus nous-mêmes.

— Où donc?

— Derrière nous dans la forêt.

— Ce n'est pas bon signe. Ces coquins prépareraient-ils une attaque? Je voudrais bien trouver le père Jaguar pour sauver mon latiniste français et son domestique. »

Et tout en continuant leur route, don Parmesan leur raconta, à sa manière, l'aventure dont il avait été le témoin.

Grâce à la ligne qu'ils suivaient, ils arrivèrent à une sorte de renfoncement de la forêt, où ils aperçurent, à leur grand étonnement, une vingtaine de chevaux en train de paître et autant d'hommes groupés de différentes manières. Ces derniers étaient bien armés et tous vêtus de cuir.

A la vue des arrivants, ils s'étaient levés, et l'un d'eux, de taille remarquable, qui portait une grande barbe blanche, s'avança vers eux.

« Voilà le père Jaguar, » dit Anciano tout bas au chirurgien.

L'homme de Buenos-Ayres, élégamment vêtu à la française et dont l'air majestueux et la grande taille en imposaient déjà à tous, semblait ici encore plus dans son élément.

Sans faire attention au chirurgien, il tendit les mains aux deux autres :

« Anciano et Hauka, s'écria-t-il joyeusement, ici au Gran Chaco! Qu'est-ce qui a bien pu vous engager à descendre de vos montagnes?

— Nous vous répondrons plus tard, señor. Le plus pressé est de sauver les prisonniers.

— Comment! qu'est-ce que cette aventure? Qui sont les prisonniers?

— Don Parmesan va vous le dire. »

Le père Jaguar se retourna vers ce dernier :

« Don Parmesan? j'ai déjà entendu ce nom. N'est-ce pas vous qu'on appelle aussi parfois le charcutier?

— Sans doute; mais je ne supporterai pas qu'on me donne ce surnom. Je suis le docteur Parmesan Rui el Iberio...

— Cela suffit, dit le père Jaguar en l'interrompant. Voulez-vous me dire qui a besoin de mon aide?

— Deux Français qui voulaient vous suivre pour déterrer dans le Chaco de vieilles bêtes.

— De vieilles bêtes! Vous voulez dire, je pense, des animaux antédiluviens?

— C'est cela même. Il s'agissait d'un gigantochelonia.

— Je ne connaissais pas ce nom; mais le latin me dit qu'il s'agit d'une tortue géante.

— Justement, ils en étaient à la carapace quand ils ont été pris.

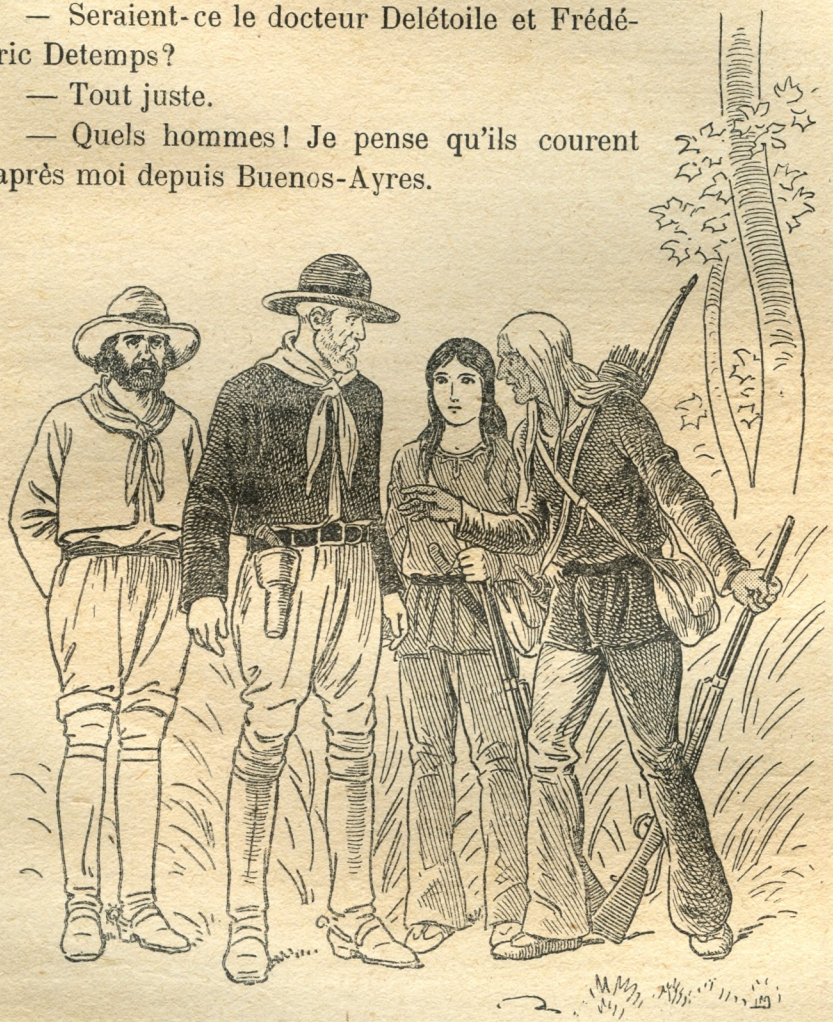
— Comment s'appelaient ces Français?

— Le diable seul peut retenir des noms pareils. L'un est un savant, l'autre son domestique.

— Seraient-ce le docteur Delétoile et Frédéric Detemps?

— Tout juste.

— Quels hommes! Je pense qu'ils courent après moi depuis Buenos-Ayres.



Le plus pressé est de sauver les prisonniers.

— Non, seulement depuis Santa-Fé. Ce docteur est charmant, mais il a des toquades. Il ne s'occupe que d'ossements

d'animaux et ne veut entendre parler de rien autre, pas même de chirurgie. Voilà pourtant une science intéressante. Tenez, par exemple, l'opération des polypes du nez...

— Ah! de grâce, laissons le polype et le nez et racontez-moi brièvement ce qui s'est passé. »

Le chirurgien ne se fit pas prier deux fois, et tout le monde s'approcha de lui pour écouter son récit. Quand il eut fini, le chef réfléchit un instant, puis, s'adressant spécialement à l'un de ses camarades :

« Qu'en penses-tu, Geronimo? »

Celui qui répondait à ce nom ressemblait assez à un chef de brigands, bien qu'il fût un très brave homme et le favori du père Jaguar.

« Il s'agit tout d'abord de savoir si tu as ou non l'intention de délivrer ces gens.

— Il faut certainement les sortir du piège où ils sont tombés : ce sont de mes compatriotes. J'ai bien répété cinquante fois à ce docteur qu'il m'était impossible de l'emmener et ne pouvais me douter qu'il me suivrait quand même. Il aurait bien besoin d'une petite punition; mais il faut absolument le délivrer, car sa ressemblance avec le colonel Glotino, qu'il n'a jamais vu, pourrait lui jouer un mauvais tour.

— Il s'agit de savoir si les Abipones sont encore là-bas. Si oui, il faut nous y rendre.

— Excusez mon observation, dit le vieil Anciano : j'ai de bonnes raisons pour croire qu'ils n'y sont plus.

— Y avait-il des blancs parmi eux? demanda le père Jaguar.

— Non.

— Je voudrais être sûr que les deux troupes d'Indiens n'en font qu'une. Il doit s'agir d'un « pronunciamento ». Les Abipones doivent être en révolte. Ils ne manquent pas d'armes, grâce à leurs nombreuses cachettes. Ce doit être la voûte de l'une d'elles que le docteur a prise pour la carapace de sa merveilleuse gigantochelonia. Même quand on se sera rendu compte qu'il n'est pas le colonel, on se croira obligé de le réduire au silence, étant donné tout ce qu'il a vu et entendu. La vie d'un

homme ici ne compte pas, et celle d'un étranger encore moins. Vous dites qu'Antonio Perillo était avec eux? Ce toréador et coquin notoire fait aussi partie des rebelles : j'ai à parler avec lui. Le capitaine Pellejo est un traître. Quant au troisième, qui est-il? Comment l'appelait-on?

— Je crois me rappeler que le capitaine l'a appelé le grand Gambousino.

— Le grand Gambousino! reprit Geronimo; serait-ce par hasard Benito Pajaro à qui l'on a donné ce surnom?

— Possible, répondit le père Jaguar. Je n'ai pas encore vu cet homme, je sais seulement qu'il est grand et fort; mais je ferai bientôt sa connaissance. Je suis décidé, en effet, à mettre un obstacle aux projets de ces individus. Ils veulent se soulever contre Mitre, un général que j'estime, et, de plus, ils se sont emparés de mes compatriotes. Je pense que vous serez de la partie et ne m'abandonnerez pas.

— Non, non, bien sûr, lui fut-il répondu d'une voix unanime.

— A mon avis, les deux troupes n'en font qu'une et vont chercher à se réunir aujourd'hui même, là où Anciano a aperçu les Peaux-Rouges. Nous allons nous mettre en route pour y arriver à la nuit. Nous trouverons bien un passage, grâce à leurs feux de camps. Quant à savoir comment nous délivrerons les prisonniers, je ne pourrai vous le dire qu'après avoir examiné lieux et gens. Et maintenant, à cheval! »

## CHAPITRE VII

### UNE DÉLIVRANCE NOCTURNE

Le soleil disparaissait déjà à l'horizon quand on commença à seller les chevaux. Anciano et Hauka, qui étaient venus à pied, devaient naturellement partager la monture d'un autre cavalier.

Antoine, le neveu du banquier, s'était tout de suite senti attiré vers le jeune Inca, et, s'approchant de lui, il lui avait demandé en bon espagnol :

« Puisque vous n'avez pas de cheval, voulez-vous que nous montions tous deux sur le mien? »

Un sourire reconnaissant avait éclairé le visage plutôt triste du jeune homme.

« J'accepte volontiers, avait-il répondu. Peut-être me sera-t-il aussi possible de vous rendre service. Je m'appelle Hunka. Quel est votre nom?

— Antoine. Je serai enchanté de voyager avec vous. Seulement, comme vous montez certainement mieux que moi, je vous serai reconnaissant de me laisser la selle. »

Ils étaient donc montés à cheval, Hauka en croupe, et tout le monde avait repris le chemin déjà parcouru à la lisière de la forêt.

Le crépuscule venait de faire place à la nuit. Le vieil Anciano et son compagnon étaient en tête à côté du père Jaguar. On avait soin de ne pas faire de bruit; le sol mou et herbeux amortissait du reste le pas des chevaux.

On avança jusqu'à ce qu'Anciano fît signe de s'arrêter. Les hommes mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux aux

arbres en bordure de la forêt, tandis que le jeune Inca collait son oreille sur la terre.

« Chut! dit ce dernier; j'entends venir des cavaliers. Ayez soin que vos chevaux ne hennissent pas. »

Chacun s'empressa de placer sa main sur les naseaux de sa bête, et l'on perçut bientôt en effet un bruit étouffé de sabots et de voix qui se rapprochaient de la forêt.

« Vas-tu bien nous conduire, Bras-Vaillant? demanda quelqu'un. Ce n'est pas amusant de chercher un passage dans la nuit. »

« C'est Antonio Perillo, murmura le père Jaguar à Geronimo, je reconnais sa voix. »

« Je connais la moindre place dans cette contrée, répondit l'interpellé en mauvais espagnol. Nous sommes dans la bonne voie. Il y a un grand laurelia (arbre) à l'entrée du passage; nous allons bientôt l'apercevoir. »

Et la même voix reprit au bout de quelques minutes :

« Le voici, en effet. Vous voyez que j'y suis venu tout droit. Encore quelques pas, et nous trouverons l'ouverture. »

Ils y arrivèrent en effet, y pénétrèrent, et leurs voix et leurs pas se perdirent dans le lointain.

« Quelle chance de nous être éloignés du laurelia! dit Geronimo; ils nous y auraient surpris. Qu'allons-nous faire maintenant?

— Attendre, répondit le père Jaguar. Nous ne pouvons agir avant que les deux troupes se soient réunies et organisées. Connais-tu la deuxième voix qui a parlé?

— Il me semble l'avoir déjà entendue, mais où et quand?

— Je vais te le dire, c'est celle de El Brazo Valiente, Bras-Vaillant, le chef des Abipones.

— Caramba! c'est vrai! Je m'en souviens maintenant, nous avons assez souvent parlé de lui.

— Si c'est lui qui s'est emparé des Français, il ne les rendra pas.

— Il l'eût fait volontiers autrefois, quand nous étions amis; mais, maintenant, il n'y faut pas compter.

— Nous l'y forcerons.

— Pas de violence! Pourquoi répandre le sang quand, par ruse, nous pouvons arriver plus facilement et plus sûrement?

— Tu penses donc que nous pourrons les délivrer en cachette?

— Nous essaierons du moins. Tout dépend du lieu et de la disposition de leur campement.

— Et si nous réussissons, que ferons-nous ensuite?

— Nous continuerons notre route.

— Tu ne penses pas au pronunciamento et à la révolution complotée?

— Peu nous importe!

— Au contraire. Nous sommes de bons et fidèles sujets de notre président. Assisterons-nous tranquillement à sa chute et peut-être à sa mort?

— Cela n'ira pas aussi loin. Je ne sais pas qui est à la tête des rebelles, mais je ne crois pas que ce soit un individu capable de s'attaquer à Mitre.

— C'est très vraisemblable. Toutefois, en supposant même que la révolte soit étouffée à son début, il n'en coûtera pas moins la vie et la fortune à beaucoup d'hommes. Il ne s'agit donc pas de nous sauver sans donner à ces coquins une bonne leçon et un avertissement profitable.

— Il faudra alors faire usage de nos armes.

— Oui, nous tuerons quelques-uns d'entre eux.

— Je ne tuerai pas un homme, à moins de nécessité absolue.

— C'est encore un de ces scrupules que tu as rapportés du nord. Les peuplades rouges de là-bas sont braves et vaillantes, et c'est dommage de les faire périr; mais nos Indiens du sud sont lâches et peureux. Ils ne sortent de leurs forêts qu'à la nuit pour voler et tuer les hommes endormis. Si l'on se défend ou si on les attaque, ils se sauvent comme des chiens fouettés. On ne peut avoir ni pitié ni estime pour des gens qui se servent de flèches empoisonnées. J'ai des démangeaisons de leur montrer ce qu'il en coûte d'être ennemis du père Jaguar et de ses compagnons.

— Gratte-toi si tu veux; mais pour aujourd'hui nous nous contenterons de délivrer les deux captifs. Nous verrons plus tard ce que nous ferons.

— Combien d'hommes prends-tu avec toi?

— Toi seul d'abord; les autres resteront ici. Moins nous serons, mieux nous passerons inaperçus. »

Tous les hommes avaient entendu ce dialogue, et aucun d'eux n'osa élever une objection. La force corporelle et l'intelligence du père Jaguar le leur avaient fait adopter depuis longtemps pour chef.

Toutefois, le vieil Anciano prit la parole :

« Señor, demanda-t-il, pourquoi ne nous emmenez-vous pas, moi et mon petit-fils? Vous nous connaissez bien. »

Le père Jaguar réfléchit un instant et répondit :

« Vous savez certes surprendre le lama sauvage et attraper le condor dans son nid; saurez-vous aussi bien surprendre des hommes? Il est vrai qu'il fait nuit et que ces Abipones sont loin d'être aussi rusés que les Sioux, les Apaches ou les Comanches de l'Amérique du Nord; vous savez de plus où ils campent : venez donc.

— Faut-il prendre nos fusils, nos lances et nos flèches?

— Vos couteaux seulement; ils vous suffiront pour vous défendre au cas où nous serions attaqués. »

Les deux Indiens déposèrent leurs fusils et leurs sacs pour avoir les mouvements plus libres.

« Et vos longs cheveux; leur fit-on remarquer; il va falloir passer à travers les épines et les lianes : vous resterez accrochés. »

Pour toute réponse, Anciano ramena ses cheveux gris en deux mèches qu'il noua sous son menton. Le jeune Inca en fit autant.

Ils se mirent en marche et avancèrent jusqu'à ce qu'ils aperçurent une lueur. A cet endroit, la trouée s'élargissait et formait comme un petit cirque herbeux entouré d'arbres et de buissons très épais. A l'entrée et en arrière paissaient les chevaux; devant, vers la gauche, les hommes étaient réunis autour des feux, car il y a dans ce pays, entre le jour et la nuit, des écarts de température qui s'élèvent parfois jusqu'à vingt degrés.

Nos quatre compagnons, rampant alors à quatre pattes, arrivèrent à quelques pas du cheval le plus proche. L'animal

les avait sentis, car il agitait la queue et remuait les oreilles de droite à gauche, mais sans bruit.

« Sotte bête! murmura Geronimo. Un cheval comanche aurait déjà henni et nous aurait trahis par son inquiétude; mais ces Abipones ne remarquent même pas l'agitation inusitée de la queue et des oreilles de leurs animaux. Nous aurons beau jeu.

— Je le crois aussi. Vois-tu quelque chose?

— Assurément, les feux sont si vifs qu'on pourrait rôtir un bœuf devant chacun d'eux. »

La clarté était telle, en effet, qu'on y voyait comme en plein jour.

Les Abipones étaient environ au nombre de cent, armés les uns de lances, d'arcs et de flèches, les autres de fusils. Ces derniers provenaient sans aucun doute de la cachette où le docteur Delétoile avait trouvé sa fameuse gigantochelonia.

A la lueur des flammes, il était facile de voir la figure de Perillo et de Pellejo, tandis que le Gambousino, allongé à terre, avait abaissé son chapeau sur ses yeux pour se défendre contre l'intensité du foyer.

Les hommes de la première troupe devaient avoir déjà mangé. Par contre, les derniers arrivés déchiraient à belles dents de la viande coriace et desséchée et parlaient en même temps, tous à la fois.

Les blancs se tenaient à part autour d'un feu tout près de la lisière du bois, pour la bonne raison qu'il y avait là deux forts arbres à proximité l'un de l'autre et que le docteur et son domestique y étaient attachés à l'aide de deux lassos, de manière à ne pouvoir bouger ni bras ni jambes.

Quand le père Jaguar eut bien examiné tout cela, il fit signe à ses compagnons de s'enfoncer encore davantage dans les fourrés, puis, se tournant vers eux, il leur dit :

« Ça ira. Ces gens n'ont pas le moindre soupçon de notre présence, il suffirait de nous deux pour délivrer les prisonniers. Il est bon toutefois que Anciano et Hauka nous aient accompagnés. Avez-vous un briquet?

— Oui, celui qui est en usage chez nous.

— Cela suffit. Ecoutez bien. Je voudrais semer chez ces gens la frayeur et le désordre; or je vois, Anciano, que tu as sur toi ta corne à poudre. Est-elle pleine?

— Oui, jusqu'au bord.

— C'est bien. Sortez de la lumière et glissez-vous de nouveau dans la clairière par le côté opposé jusqu'à l'herbe sèche qui la borde. Arrivé là, Anciano, tu t'en iras à reculons tout en versant dans l'herbe une traînée de poudre que tu allumeras avant de fuir vers Hauka. Celui-ci aura eu soin pendant ce temps de s'emparer de quatre selles, tandis que Geronimo, de son côté, se sera assuré de quatre chevaux. Je serai arrivé à ce moment auprès des arbres. Les Indiens, en apercevant les flammes du foyer que tu auras allumé, se précipiteront pour l'éteindre; je profiterai de leur trouble pour détacher les prisonniers. Nous arriverons vers vous en courant; chacun prendra une selle et un cheval et...

— Et deux prendront les paquets qui sont là-bas, ajouta le jeune Inca.

— Quels paquets et pourquoi? demanda le père Jaguar.

— Le chirurgien nous a dit que les prisonniers avaient avec eux deux paquets contenant des livres et autres objets. Comme il n'y a ici que deux paquets en tout et pour tout, je suppose que ce sont les leurs, et il est juste qu'ils retournent à leurs propriétaires.

— Si nous avons le temps, oui; mais ce ne sera peut-être pas très pratique à traîner au Gran Chaco. Enfin, chacun de vous sait bien ce qu'il a à faire? Donc, à l'œuvre! »

Il se glissa avec toutes sortes de précautions vers les deux arbres où étaient attachés le docteur et son domestique, et écouta les conversations des blancs assis autour du feu le plus proche.

« Nous avons fait une faute en laissant partir le charcutier, disait Pellejo. Il va tout raconter.

— Qu'est-ce que cela fait? répondit Antonio Perillo. Reste à savoir si on le croira et, le croirait-on, que je serais encore fier d'avoir réduit ce colonel Glotino à l'impuissance.

— Sans doute, si nos projets réussissent; mais qu'ils échouent, et ce qui est actuellement à notre gloire deviendra à notre honte.

— Nous réussirons. Pensez donc que notre ami Bras-Vaillant nous promet plus de mille guerriers abipones.

— Je les amènerai comme je les ai promis, reprit le chef, si vous remplissez les conditions convenues.

— Nous les remplirons.

— Vous me montrerez toutes vos cachettes d'armes et nous donnerez tout ce qui s'y trouve?

— Oui.

— Et vous me soutiendrez contre nos ennemis mortels, les Cambas, en amenant vos soldats de la frontière nous rejoindre près du lac.

— Certainement. J'ai déjà envoyé quelques-uns de mes gens au fort Brancho pour rassembler toutes les forces disponibles.

— Alors nous commencerons. Les Cambas sont les amis du régent blanc, ils savent que nous le détestons et nous font de continuelles vexations. Quand nous les aurons châtiés et leur aurons pris tout ce qu'ils possèdent, nous serons riches; les autres tribus accourront vers nous, et je disposerai alors de tant de guerriers, que le régent blanc tremblera devant moi. »

La conversation tomba un moment.

Ce que le père Jaguar venait d'entendre était de la plus grande importance pour un homme qui connaissait toutes les affaires du pays. Il en aurait volontiers appris davantage. Il n'avait malheureusement pas le temps d'attendre que la conversation recommençât, car il fallait avertir les prisonniers avant qu'Anciano n'allumât l'incendie. Il se glissa le plus près possible des deux arbres et, se redressant un peu :

« Docteur, dit-il en français, ne bougez pas, vous avez un sauveur derrière vous. »

Surpris, le savant ne put retenir un sursaut et un demi-mouvement de tête. Son domestique eut heureusement plus de sang-froid.

« Chut, continua le père Jaguar, ne parlez pas et ne tournez pas la tête, mais répondez-moi par un mouvement des épaules. L'épaule droite dira oui, la gauche, non. Je suis Charles Martet, dit le père Jaguar, dont vous avez fait la connaissance chez le banquier Salido à Buenos-Ayres. Comprenez-vous ce que je dis? »

Les deux captifs haussèrent l'épaule droite.

« Êtes-vous attachés de manière à ce que vos liens vous blessent? »

Haussement de l'épaule gauche.

« Alors vous n'avez pas la circulation gênée et vous pourriez remuer facilement et rapidement si je vous détachais? »

Haussement de l'épaule droite.

« C'est bon, j'ai mon couteau à la main. Un de mes camarades va allumer un feu en face de vous au bord de la clairière. Vos gardiens effrayés courront l'éteindre sans penser à vous surveiller. Me comprenez-vous bien? »

Les deux épaules droites se soulevèrent.

« Je profiterai du désarroi général pour trancher vos liens et vous entraînerai par la main vers la droite jusqu'au lieu où un autre de mes compagnons aura rassemblé quatre chevaux. Non loin de là, vous verrez quatre selles dont chacun de vous... »

Il s'arrêta, il venait d'apercevoir une petite flamme dans la direction où devait être Anciano. La poudre s'enflamma avec un long sifflement et aussitôt une colonne de flammes de dix aunes de long s'éleva.

Il y eut d'abord un moment de stupeur, puis tous les hommes du campement se levèrent en criant.

Le capitaine Pellejo, seul, avait conservé son sang-froid :

« Éteignez l'incendie avec vos ponchos, » commanda-t-il.

Chacun s'empressa d'obéir; mais la poudre était si sèche, qu'elle brûlait comme du papier, et à peine la flamme était-elle étouffée en un endroit, qu'elle apparaissait en un autre. Les chevaux, inquiets, s'ébrouaient sans que l'on fît attention à eux, pas plus qu'aux prisonniers, du reste.

Pendant ce temps, le père Jaguar avait délivré les deux prisonniers et les avait entraînés près de Geronimo, qui tenait les quatre chevaux attachés ensemble.

« Prenez les selles, leur dit ce dernier, je me charge des bêtes. »

Et, ayant grimpé sur l'une d'elles, il partit en toute hâte.

Le père Jaguar, grâce à sa force, emporta à lui tout seul deux selles et les brides.

« Mes livres, mes livres! criait le docteur en saisissant son paquet.

— Et les pioches et les pelles! » ajoutait Frédéric en jetant l'autre paquet sur ses épaules.

Anciano et le jeune Inca prirent les autres selles.

« Cela suffit, dit le père Jaguar en jetant un coup d'œil vers le campement. Maintenant vite, suivez-moi. »

Le feu fut enfin maîtrisé et les fugitifs n'étaient guère loin quand ils entendirent une forte voix de basse s'écrier :

« Tormenta, où sont les prisonniers? Ils se sont échappés! »

Au son de cette voix, le père Jaguar était resté comme pétrifié et tendait l'oreille; ses camarades s'étaient arrêtés aussi.

« Ils se sont enfuis, reprit la voix, on a coupé leurs lassos.

— Cette voix, cette voix, murmurait le père Jaguar sans bouger de sa place, je la connais,... c'est. »

Il n'acheva pas, des cris s'élevaient :

« Le feu est éteint. Aux armes! aux armes! Ils n'ont pu fuir que par la droite. Vite, à leur poursuite! Vingt hommes auprès des chevaux, les autres avec moi!

— En route, en route! dit Geronimo à son tour. Pourquoi n'avances-tu pas, Carlos?

— Cette voix,... cette voix,... répétait ce dernier, elle me transperce jusqu'à...

— Eh bien quoi, cette voix? Laisse-la crier tant qu'elle voudra. Il faut fuir si tu ne veux pas qu'on nous rattrape. »

L'homme d'habitude si prudent était sur le point de jeter les deux selles, quand Géronimo, employant pour la première fois un ton qui n'admettait pas de réplique, lui dit :

« Qu'est-ce qui te prend? Es-tu fou? S'il te plaît de risquer ta vie, fais-le; mais ne mets pas la nôtre en danger. »

Et il remit ses chevaux au galop.

Le père Jaguar sembla alors s'éveiller d'un songe.

« Il a raison, murmura-t-il en reprenant sa course. Je me trompe peut-être; mais il faudra que je tire cette affaire au clair. Pour le moment, hâtons-nous. »

Et il se mit à faire de telles enjambées, que ses compagnons avaient toutes les peines du monde à ne pas le perdre de vue.



L'homme trébucha et tomba de tout son long.

Le docteur haletait sous le poids de ses livres, il finit par les jeter à terre.

« Frédéric, dit-il, je n'en puis plus. Changeons, passe-moi les outils.

— Je veux bien, répondit celui-ci; mais faisons vite, car on est sur nos talons. »

Ils repartirent en toute hâte, mais pas encore assez rapidement, car à peine étaient-ils arrivés à l'orée du bois, que les premiers poursuivants apparaissaient derrière eux.

Un coup partit, puis un autre, mais sans atteindre personne heureusement.

En même temps, une voix de basse leur cria :

« Arrêtez, coquins, ou je tire, moi aussi.

— Le Gambousino, s'écria le docteur, je suis perdu!

— Non, pas encore, répliqua Frédéric. Courez en avant, je me charge de lui mettre une pierre sur son chemin. »

Il s'arrêta, tandis que le savant fuyait à toutes jambes, et quand il aperçut la haute stature du Gambousino, il lui jeta de toutes ses forces le paquet de livres dans les jambes. L'homme trébucha et tomba de tout son long. Il se relevait pour reprendre sa course, quand une voix impérieuse se fit entendre :

« Halte-là! le père Jaguar est ici avec ses hommes. Qui fait un pas sans sa permission reçoit une balle. »

Le Gambousino se mit à ramper pour s'assurer qu'on n'essayait pas de l'intimider par un nom redouté; mais au bout de quelques pas il aperçut un groupe d'hommes dont il pouvait, malgré l'obscurité, distinguer les vestes de cuir et les chapeaux à larges bords, qui sont une exception dans les pampas.

« Mille tonnerres! s'écria-t-il, c'est bien, en vérité, ce maudit père Jaguar. Si j'avance, il fera sûrement feu; le mieux est donc de reculer. Il me paiera le tour qu'il me joue aujourd'hui. C'est le premier, mais ce sera le dernier. »

Il revint vers les siens, qui l'attendaient à la lisière de la forêt.

« Arrière! commanda-t-il. Il n'y a plus rien à faire.

— Pourquoi? demanda Pellejo.

— Ils sont perdus pour nous, du moins pour aujourd'hui.

— Comment cela?

— Savez-vous le nom du coquin qui les a détachés? Le père Jaguar!

— Impossible! vous faites erreur.

— Non, j'ai vu ses hommes et entendu sa voix. Retournons vite pour délibérer tout en ayant soin de ne pas nous laisser surprendre, car cet homme est bien capable de nous attaquer aujourd'hui même.

— C'est peu probable.

— Vous ne le croyez pas? pourquoi?

— Il a seulement voulu délivrer les prisonniers. S'il avait voulu nous attaquer, il l'eût fait auparavant.

— Cela se peut; mais je me méfie de lui. Je ne le connais pas de la même manière que vous, mais plus intimement. Et lui a fait aussi ma connaissance au temps jadis. S'il a reconnu ma voix, il est sûr et certain qu'il ne va plus me lâcher d'une semelle.

— Avez-vous un compte à régler ensemble?

— Oui, et pas un compte ordinaire. Venez, croyez-moi, nous n'avons pas de temps à perdre. »

On revint en hâte au camp, les feux furent éteints, et le Gambousino ordonna de seller les chevaux pour s'éloigner au plus tôt.

« Est-il vraiment si nécessaire de partir? demanda Perillo.

— Oui, répondit le chef, car ce père Jaguar sait que j'ai juré sa mort et, s'il vient nous attaquer ici, nous ne pourrons nous défendre. Allons donc dans un endroit plus propice où nous pourrons sans crainte nous arrêter pour délibérer. »

On ne fit plus d'objections. On s'aperçut seulement qu'il manquait quatre chevaux; on les remplaça par des chevaux de réserve et l'on partit en file indienne.

Au bout de deux heures, la forêt s'élargit en forme de cirque et les cavaliers descendirent de cheval pour délibérer. Ils se réunirent en cercle autour de leur chef qui leur dit :

« Il est impossible au père Jaguar de nous découvrir ici,

car la nuit l'a empêché de voir la direction que nous avons prise. Les señores peuvent donc parler à leur aise.

— Non, répondit le Gambousino, soyons brefs pour pouvoir repartir tout de suite et mettre la plus grande distance possible entre nous et cet homme dangereux.

— Croyez-vous donc qu'il va nous poursuivre?

— Sans hésitation, s'il a reconnu ma voix.

— Il vous a reconnu.

— Demonio! qu'en sais-tu?

— Il a bien dû vous voir en délivrant les prisonniers.

— Non, car, autant que je me le rappelle, mon visage était caché par mon grand chapeau.

— Ne connaît-il pas votre taille, señor?

— Oui, mais il y en a beaucoup comme la mienne et je ne suis plus habillé comme le jour où nous nous rencontrâmes. Il ne peut me reconnaître qu'au visage ou à la parole.

— Et vous ne croyez pas que ce soit arrivé?

— J'ai, en effet, crié trop fort. Si j'avais su cet homme dans nos parages, je ne l'aurais pas fait. Il va certainement se mettre à ma poursuite.

— Et à la nôtre, reprit le chef des Abipones.

— Pourquoi êtes-vous devenus ennemis?

— Nous attaquâmes les Cambas, chez qui il se trouvait. Il vint nous proposer la paix, mais nous ne voulûmes pas rendre notre butin et le renvoyâmes non sans lui avoir décoché une flèche empoisonnée, qui resta malheureusement piquée dans son vêtement de cuir sans le traverser. Nous tuâmes ensuite les deux chefs cambas et beaucoup de leurs sujets, vieillards, adultes et enfants. Nous ne prîmes avec nous que les femmes et les filles. Alors il se mit à la tête des autres tribus cambas et nous attaqua à l'improviste.

— Qui fut vainqueur?

— Lui, car il est invincible. Sa colère nous a coûté un grand nombre d'hommes, le butin que nous avions fait et bien d'autres choses. Nous sommes ennemis à mort depuis ce jour. Donnez-nous donc des fusils et de la poudre pour que nous puissions nous venger d'eux. Si vous le faites, vous aurez en nous de fidèles alliés.

— Vous aurez ce que je vous ai promis, nous sommes justement sur le chemin de nos magasins secrets. S'il en est ainsi entre vous, je suis convaincu qu'il sera bientôt sur nos pas.

— Et ne serait-ce pas à cause de vous, qu'il nous poursuivrait à cause de moi, reprit Antonio Perillo. Vous savez bien ce qui est arrivé à Buenos-Ayres et comment il nous a offensés, moi et les autres espadas. S'il tombe entre mes mains, je n'aurai aucune pitié pour lui, d'autant plus qu'il est partisan de Mitre.

— J'ai déjà entendu beaucoup parler de cet homme, ajouta Pellejo, mais n'ai pas encore eu affaire à lui. D'après ce que vous dites, je ne doute pas qu'il cherche à suivre nos traces, s'il les trouve toutefois.

— Pourquoi ne les trouverait-il pas?

— Les traces sont vite effacées.

— Hum! vous ne me semblez pas trop expert dans l'art de suivre une piste. Le père Jaguar, par contre, trouve toujours celle qu'il cherche, à moins d'avoir affaire à un adversaire expérimenté comme moi. Je me charge de l'égarer, ou tout au moins de lui donner du fil à retordre.

— Comment voudriez-vous qu'il nous suive sans nous perdre à travers les déserts, les forêts, les marécages et les fleuves que nous allons traverser?

— Il suffit de ruse et d'expérience, et le père Jaguar n'en manque pas. Du reste, à quoi bon discuter là-dessus? Il n'a même pas à chercher nos traces, car il sait où nous allons.

— Impossible! Qui le lui aurait dit? Il n'y a pas de traîtres parmi nos chefs, et les autres ne savent rien.

— Je pense à la conversation des señores peu avant que l'incendie n'éclate.

— Et de quoi parlions-nous?

— Des cachettes de nos armes.

— Oui, mais sans nommer l'endroit où elles se trouvent.

— Puis vous avez parlé des messagers envoyés pour faire venir les soldats au lac.

— Ai-je nommé le lac?

— Non.

— Il y a beaucoup de lacs : il faudra qu'il devine celui qui nous sert de rendez-vous.

— Vous oubliez que les prisonniers sont maintenant avec eux et qu'ils ont entendu plus d'une fois des paroles que nos ennemis devraient ignorer.

— Connaissaient-ils le nom du lac?

— Assurément. Ne les aviez-vous pas même menacés de les y jeter?

— Diable! voilà qui est fâcheux; mais comment aurais-je pu supposer qu'ils seraient délivrés si tôt? Le père Jaguar va sûrement se rendre en hâte à ce lac de los Carandayas.

— Oui, si je n'étais là; mais je m'en vais le mettre en défaut. Nous allons retourner vers le fleuve par le chemin d'où nous sommes venus.

— Quelle idée! en voilà un détour!

— Nullement. Si nous partons de suite pour nous frayer un autre passage dans la forêt, nous serons demain matin au fleuve; nous le traverserons, ferons un tour dans le pays, puis reviendrons ici par un autre chemin.

— Cela nous fera perdre deux jours.

— Qu'est-ce que cela, si nous échappons ainsi au père Jaguar?

— Réussirons-nous?

— Sans aucun doute. Jusqu'à ce qu'il ait démêlé nos empreintes, la plus grande partie sera effacée et invisible, et il ne pourra nous suivre jusqu'ici.

— Croyez-vous? Je voudrais être bien sûr de notre réussite.

— Vous pouvez être tranquille sur ce point.

— Alors nous pourrions aller nous approvisionner au fort Tio.

— C'est mon avis. »

Antonio Perillo, consulté, ne trouva rien à objecter, et le capitaine déclara :

« Le plan du Gambousino est très astucieux. Nous échapperons ainsi aux griffes du père Jaguar. Combien ce dernier avait-il d'hommes avec lui?

— Je ne sais pas exactement, vingt ou trente, autant que j'ai pu voir malgré l'obscurité.

— C'est assez pour lui. Nous avons bien cent guerriers; mais ses hommes sont plus experts dans le maniement des armes que les miens. Il vaudrait mieux n'entrer en contact avec lui qu'après l'arrivée des Abipones que nous attendons. Partons : je connais dans la forêt un autre passage qui nous conduira au fleuve. »

On partit dans une direction qui formait un angle aigu avec celle déjà parcourue. Les pauvres chevaux avaient une rude étape devant eux.

## CHAPITRE VIII

### LES SANGSUES DU DOCTEUR PARMESAN

Pendant ce temps, l'homme qui faisait la grande préoccupation du Gambousino et de ses gens était loin de se soucier d'eux. Il dormait aussi tranquillement et agréablement que s'il eût été dans son lit à Buenos-Ayres ou à Montevideo.

Après la retraite du Gambousino, il avait posté à droite et à gauche de la lisière de la forêt deux sentinelles qui devaient le prévenir en cas d'un retour hostile de l'ennemi, et étaient remplacées toutes les heures.

Puis, s'étant approché de Delétoile et de Frédéric, il leur avait dit en espagnol, de manière à n'être compris que d'eux seuls :

« Señor, je ne sais trop ce que je dois penser de vous. J'ai l'habitude d'être courtois, surtout avec un homme aussi intelligent et savant que vous l'êtes. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que vous auriez mieux fait de rester à Buenos-Ayres.

— Pourquoi donc, señor? Y aurais-je trouvé un des animaux que je cherche?

— En tout cas, pourquoi avez-vous pris la même direction que moi?

— Pour vous rattraper.

— Ne vous avais-je pas dit que je ne voulais pas de vous? Non seulement vous me mettez dans l'embarras, mais vous avez couru vous-même un grand danger.

— Croyez-vous? Les señores qui nous avaient fait prisonniers étaient victimes d'une erreur qu'ils auraient bientôt reconnue.

— N'en croyez rien, votre vie était en danger.

— Ma vie? *vita* en latin, je ne crois pas.

— Parce que vous êtes une inoffensive carpe qui ne se doute pas de la présence des brochets. Il n'est pas un endroit où vous soyez moins à votre place qu'au Gran Chaco.

— Et moi je suis persuadé du contraire, puisque vous m'avez dit vous-même que j'y trouverais des restes d'animaux antédiluviens.

— Si vous continuez à les chercher dans les poudrières, vous risquez fort de sauter ou d'être pris, comme nous l'a raconté don Parmesan. Veuillez me dire ce qui s'est passé ensuite.

— Pas grand'chose. On nous a garrottés et attachés sur des chevaux, puis on nous a emmenés dans la forêt où nous avons retrouvé d'autres Indiens; ensuite on nous a donné un petit morceau de viande à manger, enfin on nous a attachés à des arbres. Rien que de très simple et de très prosaïque, comme vous voyez.

— Vous trouvez cela simple et prosaïque? reprit le père Jaguar en riant.

— Mais oui, il n'y a pas un brin de poésie là dedans. J'ai voulu parler de mammouth et autres choses qui me sont sympathiques : personne ne m'a écouté.

— Je m'en doute, on vous aura même prié de vous taire.

— Prié n'est pas le mot, on s'y est pris d'une manière plus énergique et plus frappante.

— Je n'en suis pas surpris. Mais dites-moi un peu quelle a été la conversation de ces gens.

— Oh! pas intéressante, j'ai à peine écouté. Il s'agissait, je crois, de révolution, de cavalerie, de canons, d'attaques d'Indiens, enfin d'un tas de choses insignifiantes.

— Vous trouvez insignifiant ce qui est de la plus haute importance.

— Pour vous peut-être, mais pas pour moi; j'avais ma gigantochelonia en tête. Si vous voulez d'autres renseignements, adressez-vous à Frédéric : ces petites choses l'amusent. »

Frédéric, interrogé, déclara qu'il avait, en effet, écouté et demanda la permission de le répéter en bon français.

« Entendu, répondit le père Jaguar. Nous pourrons toujours le répéter aux autres en espagnol.

— Eh bien, commença-t-il, ces coquins ont dit qu'ils allaient au Chaco pour soulever les Abipones contre le gouvernement et les entraîner pour le renverser. Le capitaine Bras-Vaillant, qui est un malin, a posé ses conditions. Il exige qu'on attaque d'abord les Cambas que vous avez commandés contre lui, il veut des armes et des soldats.

— Les lui a-t-on accordés?

— Cela va de soi. Pellejo ira demander les soldats sous un prétexte mensonger et leur donnera l'ordre de se rassembler au Chaco, pour être à l'heure et au jour voulu dans un lieu déterminé. Ils soutiendront les Abipones contre les Cambas.

— Quel plan! Il aura bien les soldats, mais les armes?

— Depuis longtemps des magasins de munitions ont été préparés dans des cachettes. Notre carapace de tortue était justement la voûte d'une de ces cachettes. Enfin, une fois les Cambas vaincus, les vainqueurs, qui seront des milliers, se rendront à la frontière pour soutenir le Pronunciamento.

— Ce plan est infernal! soulever des milliers de Peaux-Rouges pour semer le meurtre et l'incendie dans le seul but de s'emparer de quelques richesses! Qui est à la tête de cette effroyable entreprise?

— Je ne sais pas; le chef de la bande actuelle est le Gambousino. C'est lui le commandant en chef à qui l'on doit obéir.

— N'avez-vous rien appris de plus sur son nom, sa patrie, sa situation présente, sa vie antérieure?

— Il doit s'appeler Benito Pajaro; je ne sais rien de plus.

— A-t-on parlé de moi?

— Et comment! Si vous tombez entre leurs mains, il vous en cuira. »

Martet réfléchit un moment, puis :

« Avez-vous compris où les soldats doivent se réunir?

— Oui, près du lac de los Carandoyas, c'est-à-dire des Palmiers.

— Où se trouve ce lac?

— Je l'ignore.

— Moi aussi. Je vais m'en informer auprès des autres. »

Il questionna en vain ses compagnons : ni l'Inca ni le chirurgien n'avaient entendu parler de ce lac.

« Serait-il par hasard dans le désert? se demandait Martet.

— Ça se pourrait bien, répliqua Frédéric, car ils disaient que leurs cachettes étaient dans le désert et qu'après la dernière on arrivait au lac des Palmiers.

— Quels étaient les noms des lieux où se trouvaient ces cachettes?

— Ah! il faut que je réfléchisse. C'étaient des sources avec des noms d'animaux, sauf la quatrième... Ah! j'ai trouvé. La première était la *fuente de los Pescados,* c'est-à-dire source des Poissons, la seconde la source des Sangsues, la troisième la source des Crocodiles et la quatrième la source des Jumeaux. »

Le père Jaguar tressaillit de joie.

« Parfait, parfait! s'écria-t-il. Je connais toutes ces sources pour y avoir été. Vous-mêmes en connaissez une : la première, c'est celle près de laquelle vous avez creusé pour chercher votre tortue; la deuxième est de l'autre côté du bois et se déverse dans un bassin plein de sangsues; la troisième coule au bout de la forêt impénétrable dans un marécage infesté de crocodiles, et la quatrième est formée par la réunion de deux sources. Elles sont en ligne droite, distantes les unes des autres de deux journées de voyage à cheval, et c'est au bout de cette ligne prolongée que doit se trouver le lac des Palmiers. Mon plan est tout fait; il s'agit d'arriver les premiers aux cachettes, de prendre possession de leur contenu, puis d'aller au lac des Palmiers s'approprier les soldats. Je vous remercie de vos renseignements, Frédéric.

— Avouez, dit ce dernier joyeusement, qu'une gigantochelonia peut avoir son bon côté. Sans cet animal, nous n'aurions jamais connu ce secret. Vous ne vouliez pas de nous tout d'abord, mais je pense que maintenant vous voudrez bien nous donner deux places dans votre cœur.

— Oui, vous pouvez nous accompagner, et si vous ne trouvez quelque autre antédiluvien, ce ne sera pas ma faute. Je

veux vous dénicher la plus belle grenouille géante qu'il y ait eu au temps de Noé.

— Et moi, dit Delétoile enthousiasmé, j'écouterai de toutes mes oreilles toutes les conversations où il sera parlé de révolutions et de massacres, car je vois que cela peut amener de grands événements paléontologiques.

— C'est bien, mon cher compatriote. Et maintenant, que tout le monde aille dormir, car nous aurons une rude journée demain. Auparavant, laissez-moi vous dire toutefois combien je suis heureux que vous ayez sauvé vos outils : ils nous seront très utiles pour fouiller les cachettes. »

Cet aveu rendit le savant si fier, qu'il dit tout bas à son domestique :

« As-tu entendu, Frédéric? Ils ont besoin de moi et de mes outils. Tu verras de plus en plus qu'aucun homme n'a raison d'être sans la science, *scientia* en latin. »

On s'endormit joyeux. On se leva dès l'aube, de peur d'une attaque des Abipones, et on alla examiner les lieux qu'ils avaient occupés la veille. On vit à leurs traces qu'ils avaient quitté la forêt la veille. Restait à voir si la direction indiquée était la bonne ou n'était qu'une feinte. Le plus pressé était de se procurer de l'eau. Le père Jaguar connaissait non loin de là une petite source qui jaillissait pour disparaître aussitôt dans le sable. Gens et bêtes y burent à leur soif.

On reprit la trace des Abipones et on arriva rapidement à l'endroit où ils avaient campé pendant la nuit. Après l'avoir examiné longuement, Geronimo remarqua :

« Il n'y a pas très longtemps qu'ils sont repartis d'ici et, ce qui est assez singulier, ils sont retournés vers la forêt. Dans quel but?

— Soit par ruse pour nous égarer, soit par tactique pour nous attaquer par derrière, répondit le père Jaguar.

— C'est probable, car ils veulent se révolter et, s'ils s'entêtent à prendre ton compatriote pour le colonel Glotino, ils feront tout leur possible pour l'empêcher de leur nuire, et nous attaqueront de nouveau. Qu'ils viennent, j'en serai enchanté. Nos balles feront des vides sérieux parmi eux.

— Je suis convaincu qu'ils n'agiront pas franchement. Il est

possible qu'ils nous cherchent en ce moment; mais je crois plus certain qu'ils veulent nous faire croire, par leur changement de direction, qu'ils ont renoncé à se rendre au lac des Palmiers. Ils ne réussiront pas à nous induire en erreur.

— Veux-tu dire que nous allons continuer notre route sans nous occuper de la direction qu'ils ont prise?

— Nous nous en occuperons, mais pas comme ils le pensent. Il me faut, pour deviner leurs intentions, remonter cette piste. Accompagne-moi; les autres nous attendront ici. »

Ils partirent au galop, et il ne leur fallut pas longtemps pour acquérir la certitude de la ruse de leurs ennemis.

« C'est bien ce que je pensais, dit le père Jaguar, ils espéraient nous entraîner si loin, que nous aurions été obligés de nous arrêter pendant la nuit et n'aurions pu retrouver leurs traces le lendemain matin. Puisque nous savons qu'ils se rendent au lac des Palmiers, allons-y nous-mêmes directement. »

Ils allèrent chercher leurs compagnons et tous se mirent en route pour atteindre leur première étape : la source des Sangsues. L'herbe des campos disparut bientôt sous leurs pas pour faire place au sable, il n'y eut plus trace de végétation : c'était le désert.

Les cavaliers allaient à toute vitesse. Le pauvre Delétoile, peu habitué à l'équitation, tâchait de faire bonne contenance; mais, le soir venu, il ne put retenir une plainte. Heureusement pour lui, il était temps de s'arrêter pour passer la nuit, car ses jambes étaient tellement raides, qu'on dut le descendre de cheval et le coucher sur le sable.

Le père Jaguar vint le complimenter en manière d'encouragement, tout en s'excusant de l'avoir forcé à aller si vite.

« Merci, monsieur, répondit le petit homme. J'aurais été désolé de contrarier vos projets, en vous forçant à une allure plus modérée; la pensée de l'animal gigantesque que vous m'avez fait espérer m'a aidé à supporter la fatigue. Je ne sais plus, il est vrai, actuellement si j'ai encore des jambes; mais cela ira mieux dans quelques instants, j'en suis sûr. »

C'est ce qui arriva, en effet, et il put comme les autres manger un peu de viande fumée. Il fallut, par contre, se passer de

boire, ce qui n'empêcha pas tout le monde de dormir bientôt profondément.

Le lendemain, la course recommença dans le sable. Vers midi, une ligne sombre apparut à l'horizon.

« Voilà la source des Sangsues, dit le père Jaguar. Bien que son nom ne soit pas joli, elle fournit une eau potable et une abondante végétation sur ses rives. Voyez, l'herbe réapparaît déjà sous nos pas. »

On atteignit bientôt l'oasis large de mille pieds environ et au centre de laquelle se trouvait un petit lac d'eau douce, alimenté par une source qui jaillissait à l'extrémité de l'oasis et qui traversait, avant de former le lac, une sorte de fossé marécageux encombré de plantes au milieu desquelles se réfugiaient les sangsues.

Dans le lac étaient, au contraire, de nombreux poissons qui constituaient une ressource précieuse pour les voyageurs affamés.

Autour du lac et de chaque côté du fossé, il y avait de longues rangées d'arbres et d'arbrisseaux dans lesquels nichaient tout un monde d'oiseaux. L'herbe s'étendait jusqu'au delà de l'oasis, où elle formait comme une sorte de pâturage. Nos cavaliers y arrêtèrent leurs montures.

Chacun se précipita vers la source pour se désaltérer; mais le plaisir d'apaiser sa soif ne fut rien pour le docteur Parmesan auprès de celui que lui causa la vue des sangsues.

« Voilà, dit-il, une trouvaille qui doit nous réjouir.

— Je ne vois pas pourquoi, répliqua le docteur. S'il s'agissait d'un mammouth ou d'un mastodon, je ne dis pas, mais des sangsues!

— Parce qu'elles ne datent pas d'avant le déluge? Réfléchissez donc à leur utilité en cas d'inflammation. Supposez que votre langue ou vos gencives soient enflées, avec quelle joie je vous mettrais vingt ou trente de ces bêtes dans la bouche.

— Merci, je me garderais bien de vous y en laisser mettre une seule; jamais, entendez-vous?

— Jamais? Eh bien! je souhaite de tout cœur que votre langue enfle comme un crapaud géant! c'est vous alors qui demanderez les sangsues.

— Votre souhait n'est pas très charitable. Et même dans ce cas-là, seriez-vous bien sûr que ces bêtes soient de l'espèce utilisée en médecine?

— Je vais vous le prouver de suite. »

Il en attrapa une avec son chapeau et la mit dans sa main, où elle prit aussitôt la forme d'une boule.



Il se déchaussa et trempa ses pieds dans l'eau.

« Vous voyez, dit-il, voilà la preuve. Et pour la rendre plus concluante, tirez votre langue : je vais y poser la sangsue, qui s'y attachera immédiatement.

— Pourquoi la langue? demanda le savant.

— Parce que c'est la partie de notre corps la plus riche en sang.

— Eh bien! soyez donc assez aimable pour faire l'expérience sur votre propre langue, *lingua* en latin. »

Et il s'éloigna.

Le chirurgien le suivit du regard en hochant la tête.

« Je ne peux pas comprendre qu'un naturaliste, un zoologiste puisse avoir une telle horreur d'un petit animal aussi propre ! Et maintenant, il faut que je me procure des bouteilles vides pour faire une provision de ces utiles bêtes. »

Ayant obtenu quelques bouteilles, il se déchaussa et trempa ses pieds dans l'eau. Aussitôt les sangsues vinrent s'y poser. Il les cueillit au fur et à mesure et les embouteilla.

Pendant ce temps, le père Jaguar et ses compagnons exa-

minaient le sol pour découvrir l'endroit où devaient être cachées les armes.

Ils entendirent bientôt sous leurs pas une résonance qui leur fit augurer d'une cavité.

« Je parie que voici la cachette.

— C'est mon avis, répondit Frédéric, car l'herbe y est aussi rare qu'à l'endroit où nous avons trouvé le gigantochelonia.

— Creusons; allez chercher les outils. »

Frédéric y alla et voulut aussitôt se mettre à l'ouvrage; mais Martet l'arrêta :

« Surtout, n'allez pas vous y prendre, dit-il, comme à la source des Poissons. Il ne faut pas creuser autour, mais seulement dégager l'entrée qui doit être recouverte de sable. Nous pénétrerons avec précaution dans la cachette et remettrons ensuite le sable, afin que l'on ne puisse s'apercevoir que nous y avons pénétré.

— Quelle tête ils feront quand ils le verront! »

L'herbe fut retirée avec les mottes de terre sur laquelle elle croissait, et jetée sur des ponchos étendus, afin qu'il ne s'en égarât pas un brin qui aurait pu trahir les travailleurs.

Quand on eut creusé à une certaine profondeur, le fond céda en formant un trou assez large pour permettre à un homme d'y entrer. Martet y descendit et se trouva dans une grotte aussi grande que celle où le docteur et son domestique s'étaient retrouvés d'une manière aussi désagréable qu'inattendue.

Le sol fut fouillé et laissa voir bientôt des barils de poudre enveloppés de cuir par crainte de l'humidité, une centaine de fusils, deux cents coutelas, des fers de lances et de flèches.

« Tout ceci était destiné aux Abipones, dit le père Jaguar; mais nous le remettrons aux mains de nos amis les Cambas. Et maintenant refermons tout cela. »

La terre fut remise et piétinée, puis recouverte du gazon que l'on arrosa pour qu'il ne se flétrît pas.

Pendant ce temps, les autres avaient fait une pêche fructueuse dans le lac. Vite, on alluma des feux pour la faire cuire, car il ne s'agissait pas seulement de s'assurer un repas,

mais des provisions pour plusieurs jours. Que pouvait-on espérer trouver, en effet, à la source des Crocodiles après le passage de ces animaux voraces?

Les poissons furent tout simplement enveloppés dans des roseaux secs, auxquels on mit le feu; les roseaux consumés, le poisson était cuit et la chair se détachait facilement des arêtes. Chacun mangea largement à sa faim. On se réunit autour des feux pour bavarder, et enfin tout le campement s'endormit sous la garde de quelques sentinelles.

Le lendemain, après un léger repas, on se remit en route après avoir réparti sur tous les chevaux le contenu de la cachette et effacé les traces révélatrices.

On marcha toute la journée dans un désert monotone de sable, parsemé de petits lacs salés sur les bords desquels croissait une végétation des plus maigres. On s'arrêta de nouveau le soir pour camper et on repartit encore avant le jour.

La seule distraction de ces journées fut le soin avec lequel le chirurgien transportait ses sangsues. Il avait placé dans sa ceinture les flacons qui les contenaient, afin qu'elles ne fussent pas trop secouées, et s'assurait constamment que son trésor était en bonne place.

A peine arrivé à la source des Crocodiles, il sauta de sa selle et s'empressa de mettre ses chers flacons dans l'herbe tout près de l'endroit où il s'allongea lui-même.

Cette source portait bien son nom. Elle formait une grande lagune dont les eaux particulièrement troubles et bourbeuses étaient entourées d'une large bordure de roseaux enfermée elle-même dans une ceinture de tamaris et de cactus arborescents, coupée de distance en distance par des clairières herbeuses. La source jaillissait d'une de ces clairières pour disparaître un peu plus loin dans la lagune, où ses eaux perdaient aussitôt leur limpidité. Il ne pouvait en être autrement, en raison de la quantité énorme de crocodiles qui s'y agitaient et se pourchassaient continuellement.

Le docteur ne pouvait en croire ses yeux :

« C'est épouvantable! s'écria-t-il; voilà vingt, quarante, soixante bêtes! Que dis-tu de cela, Frédéric?

— Que j'en reste la bouche ouverte. Comment ces animaux peuvent-ils arriver à se rassasier?

— Examinez-les, vous le saurez bientôt, dit le père Jaguar. La contrée où nous nous trouvons vient d'être inondée comme elle l'est tous les ans à pareille époque. C'est le bon temps pour ces gloutons, dont la table se trouve alors amplement pourvue; mais, plus tard, la chère devient maigre et se compose tout au plus de quelques poissons ou autres petits animaux de passage. Les estomacs sont parfois vides; aussi les crocodiles n'hésitent-ils pas à s'entre-dévorer. C'est l'éternelle loi, les plus grands mangent les plus petits.

— Et quand il n'y a plus de petits?

— Ils savent y pourvoir. Venez, voyez vous-même. »

A quelque distance, une lutte venait de commencer entre deux de ces énormes bêtes qui avaient fini par se saisir mutuellement aux mâchoires et se cramponnaient l'une à l'autre avec une telle force, qu'il semblait impossible de leur faire lâcher prise. Survint alors un troisième combattant qui d'un coup de dent arracha la patte d'un des lutteurs et disparut avec sa proie. Le monstre blessé poussa un cri de douleur indescriptible qui fit accourir tous les autres, non pour le secourir, comme on pourrait penser, mais pour achever de le mettre en pièces en dépit des larges écailles de son dos.

« Vous voyez maintenant de quoi ils vivent, demanda Martet. Dès que l'un est blessé, il est irrévocablement condamné à être dévoré par les autres; et pourtant ils sont tous plus lâches les uns que les autres, jugez-en. »

Il prit son fusil et pressa la détente. A la détonation, tous les crocodiles disparurent d'un seul coup. Il y eut quelques bouillonnements à la surface de l'eau, puis ce fut le calme le plus absolu.

Seuls quelques échassiers qui avaient pu échapper aux crocodiles s'élevèrent dans les airs en criant leur délivrance, et une troupe de perroquets s'envola des arbres voisins en protestant à leur manière.

Frédéric voulait en tirer quelques-uns, mais le père Jaguar le retint.

« A quoi bon dépenser de la poudre inutilement?

— Non point inutilement, mais pour ajouter un peu de volaille à notre ordinaire.

— N'en faites rien, à moins que vous n'ayez des dents de crocodile. Le perroquet est parfois très vieux et même, quand il est jeune, sa chair est si coriace, qu'on peut à peine la mâcher.

— Alors un peu dans le genre de la belle autruche dont j'avais voulu faire un rôti comme je vous l'ai raconté?

— Justement. Il faut, pour le moment, nous contenter de poisson. Plus tard, quand nous serons de nouveau dans la forêt avec nos amis Cambas, nous pourrons manger mieux. »

Les chevaux furent alors dessellés, abreuvés et mis à la pâture. Les cavaliers prirent aussi leur repas, puis ouvrirent la cachette des armes, qu'ils vidèrent et refermèrent comme la précédente. Les feux allumés, la conversation reprit comme tous les soirs avant que chacun s'adonnât au sommeil.

Don Parmesan ne s'endormit point avant de vérifier si ses chères sangsues étaient bien où il les avait mises entre lui et Frédéric : il ne se doutait pas de ce qui se préparait.

Quand le campement fut plongé dans un profond sommeil, un Français que ses camarades avaient surnommé le loustic, pour sa gaieté et ses bons tours, fut relevé de sa garde. Au lieu d'aller se coucher avec les autres, il se dirigea à pas de loup vers l'endroit où le chirurgien ronflait avec un bruit sonore. Il regarda à droite et à gauche et, n'apercevant rien d'insolite, il saisit une des bouteilles à sangsues, en vida l'eau, puis, écartant avec précaution la couverture qui recouvrait le chirurgien, il lui secoua dans ses bottes le contenu d'une des bouteilles. Avisant ensuite Frédéric, il introduisit avec les mêmes précautions le contenu de la dernière bouteille dans le poncho du dormeur. Le tour joué, il se glissa inaperçu jusqu'à l'endroit où il devait dormir.

Au petit jour, il n'eut garde d'éveiller ses deux victimes, mais alla se poster, avec quelques camarades avertis, derrière les arbres pour jouir de l'effet de sa mauvaise plaisanterie.

Les sangsues, en effet, ayant trouvé des issues, s'étaient attachées partout où elles avaient pu. Les dormeurs sentaient bien

quelque chose d'extraordinaire sur leur personne et se tournaient en murmurant des mots inintelligibles; ils se grattaient même sans s'éveiller complètement.

On finit par les appeler; ils se réveillèrent en sursaut. Le docteur arrivant sur ces entrefaites aperçut son domestique :

« Fred, lui cria-t-il, qu'as-tu sur ta figure? Nous ne sommes pourtant plus à la source des Sangsues. Comment se fait-il que tu aies une de ces bêtes sur ta joue droite et une autre sur ton nez? Tâte un peu. »

Frédéric allait porter la main à son visage, quand il aperçut sur son doigt une croissance inaccoutumée.

« Qu'est cela? s'écria-t-il.

— Encore une sangsue, reprit le docteur, et moins grosse pourtant que celles qui ornent ta physionomie.

— Au secours! au secours! » s'écria Frédéric.

Don Parmesan s'approcha de lui et, sans s'apercevoir que lui-même portait deux des suceurs à son menton :

« Señor, lui dit-il, calmez-vous et laissez-moi faire. Je vais vous débarrasser de cela sans vous faire aucun mal

— Enlevez donc d'abord celles que vous avez au menton.

— Moi? répliqua le chirurgien étonné. Tant mieux, ce sera deux bêtes de plus pour ma provision, sans compter celles que je vais vous retirer. »

Et, se baissant, il saisit une de ses bouteilles.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en la trouvant vide; il en saisit une autre, puis une autre. A chacune sa mine devenait de plus en plus déconfite.

« Mais où sont passées mes sangsues? » s'écria-t-il.

Un rire général lui répondit, et Géronimo, qui était dans le secret, répondit :

« Elles ont dû s'attacher à vous par sympathie. Ne seraient-elles pas fixées par hasard sur votre corps et peut-être aussi sur celui de Fred? »

Les deux hommes se tâtèrent et sentirent en effet sous leurs doigts les bêtes collées à leur peau.

« Merci de cette sympathie, » cria Frédéric furibond.

Don Parmesan s'élança vers lui :

« N'y touchez pas surtout, laissez-moi faire : vous me les abîmeriez toutes.

— Je m'en moque, répliqua le domestique. Pensez-vous que je vais garder ces bêtes une minute de plus pour vos beaux yeux?

— De grâce, attendez, » reprit le chirurgien en le saisissant par le bras.

Frédéric voulut se dégager, Don Parmesan s'accrocha à lui, une bataille s'ensuivit, tous deux trébuchèrent et tombèrent l'un sur l'autre. Ce fut une lutte épique qui provoqua un fou rire parmi les spectateurs. Toutefois, comme les deux lutteurs, en continuant leur corps à corps, risquaient de rouler dans la source, Martet les empoigna et réussit à les séparer.

« Finissez donc, leur dit-il; la chose est plus comique que tragique.

— Ah! vous trouvez cela drôle, vous, que ce sabreur me fasse dévorer par ses bêtes. J'ai perdu au moins quarante-cinq livres de bon sang.

— L'homme n'a que dix livres de sang, *sanguis* en latin, déclara sentencieusement le docteur.

— Il n'y a peut-être que dix livres de *sanguis* latin, repartit Frédéric, mais moi je suis de Pontoise, et là-bas le sang a un tout autre poids. Qui me rendra celui que j'ai perdu?

— Allons, il n'y a pas trop de mal, répliqua le père Jaguar. Allez plutôt vous laver l'un et l'autre et n'en restez pas moins bons amis. »

Ils y allèrent et, au retour, Frédéric prit enfin le parti de rire :

« Donnez-moi la main, don Parmesan, dit-il; nous avons souffert ensemble, nous ne pouvons pas rester ennemis. Si vous aviez mieux fermé vos bouteilles, cela ne serait pas arrivé.

— Je croyais les avoir bien fermées, » repartit le chirurgien en regardant ses flacons.

Mais il s'arrêta stupéfait en apercevant qu'elles n'étaient pas débouchées.

« Ah! par exemple! s'écria-t-il. Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est bien simple, répliqua le loustic, la bête qui est sortie la première a ouvert la bouteille, et la dernière sortie a dû la reboucher. »

Tout le monde se mit à rire, tandis que le chirurgien, regardant le loustic de travers :

« N'auriez-vous pas été, par hasard, cette première et cette dernière? lui dit-il. Je tirerai cette affaire au clair, et vous devrez m'en rendre raison.

— Volontiers, mais plus tard, car voici que le père Jaguar monte en selle. »

## CHAPITRE IX

### SUR LE SENTIER DE LA GUERRE

Le voyage reprit comme précédemment, et on arriva le lendemain à midi à la source des Jumeaux.

Elle était formée de deux bras qui se déversaient dans un lac à peu près rond de mille pas de diamètre environ et dont les eaux étaient d'une extrême limpidité.

La végétation y était luxuriante comme dans les tropiques. Des roseaux de dix mètres de haut, des bois de lauriers et de palmiers, des aloès arborescents croissaient sur ses bords. L'herbe elle-même était si haute, qu'elle atteignait le poitrail des chevaux. On y voyait les empreintes de nombreux quadrupèdes, tandis que des oiseaux de toute espèce, spécialement des colibris, s'ébattaient dans les arbres et qu'une grande quantité de poissons nageaient dans le lac.

« Nous pourrons peut-être avoir un bon rôti, dit Géronimo en montrant les empreintes d'un cerf.

— Ceci nous annonce la fin du désert, car les cerfs ne s'y avancent pas, mais nous conseille aussi la prudence, car où il y a du gibier, il peut y avoir des fauves, quoique nous n'en ayons pas peur. Depuis Buenos-Ayres, je n'ai pas vu un jaguar, et encore celui de l'arène n'était qu'un lâche poltron. »

Les chevaux mis en liberté, les hommes se divisèrent en deux troupes, dont l'une devait aller à la pêche et l'autre à la recherche de la cachette à munitions. Cette cachette fut vite trouvée, vidée et recouverte comme les précédentes. La grande quantité d'armes commençait à devenir une lourde charge pour les chevaux, et il ne fallait plus compter pouvoir avancer rapidement. Il était temps que le voyage prît fin.

« Tout ce que je vois ici, dit le père Jaguar, me confirme le voisinage de la forêt. Nous arrivons dans le campo et atteindrons bientôt le lac des Palmiers. Il s'agit donc de redoubler de prudence.

— Pourquoi? demanda Géronimo.

— N'as-tu pas entendu dire que Perillo avait donné ordre aux soldats de venir à ce lac? Ils y sont peut-être même déjà et se préparent à nous attaquer à l'improviste. Toutefois, en réfléchissant, je doute qu'ils aient pu y arriver, vu la longueur de la route.

— Elle n'est pas plus longue pour eux que pour nous. Cinq journées se sont écoulées depuis notre rencontre à la source des Poissons; il n'en faut pas plus pour venir de Matara Cachipampe ou même de Mirranda, jusqu'au point où nous supposons que se trouve le lac des Palmiers.

— Très juste, mais il doit venir aussi des soldats de Cruz et de Candelaria, et pour ceux-là le chemin est beaucoup plus long.

— Ils arriveront peut-être après les autres.

— Non, aucun officier ne ferait la faute d'isoler, dans une contrée retirée, des soldats pour attendre leurs camarades. L'ordre de marche a dû être donné de telle sorte que les troupes partent de leur point d'attache à des dates différentes pour se retrouver en même temps au lieu de rassemblement.

— Alors nous n'avons pas lieu d'être inquiets?

— Que si. Ce ne sont pas les troupes que je crains le plus, mais les Indiens, qui, pour avoir plus tôt les armes et les munitions promises, s'avancent peut-être déjà à la rencontre des Blancs.

— Carlos, vous avez raison; il faut nous attendre à leur visite dès aujourd'hui et ici même.

— Il faut du moins nous y préparer : c'est pour cela que j'ai établi notre campement sur la rive nord. Nous n'allumerons pas de feux ce soir, et les poissons seront cuits pendant le jour sur de petits foyers disposés de manière à ne pas donner de fumée épaisse.

— Précautions inutiles : les Peaux-Rouges viendront quand même directement ici à cause de l'eau potable.

— Tu ignores qu'il se trouve de l'autre côté une autre source plus grande, d'abord plus facile et avec un pâturage beaucoup plus étendu.

— Peut-être; mais c'est de notre côté que se trouve le dépôt d'armes convoité par les Indiens.

— Oui; mais les Blancs auront eu soin de ne pas leur dire où il est.

— Tu as toujours raison... Tiens, qu'est-ce que ce bruit? Avez-vous entendu? »

Un son strident et trois fois répété s'était fait entendre, et en même temps tous les assistants avaient éprouvé comme un frémissement aussi étrange que fugitif. Cela n'avait pas duré une seconde.

« L'aria! » cria-t-on de toutes parts.

Qu'est-ce que l'aria? Personne ne le sait exactement. On suppose que c'est un phénomène électrique qui peut quelquefois provoquer même une sorte de paralysie chez les hommes et les animaux.

Le docteur en demanda l'explication au père Jaguar.

« Je serais bien incapable de vous la donner, répondit ce dernier avec un haussement d'épaules, car je n'y comprends rien moi-même. J'ai seulement remarqué que, dans cette saison, l'aria est souvent suivie d'une pluie aussi violente que soudaine. »

En parlant ainsi, il regardait le ciel. Il n'y avait pourtant pas le moindre nuage à l'horizon, pas le moindre souffle d'air ne troublait le miroir du lac.

On fit alors tous les préparatifs nécessaires pour passer la nuit sans feux et, après le repas, on se réunit en groupes pour causer.

Antoine et le jeune Inca se tenaient ensemble à l'écart. Bien qu'ils se connussent seulement depuis quelques jours, ils éprouvaient l'un pour l'autre une vive sympathie, peut-être parce que leurs qualités morales, tout en étant très différentes, se complétaient justement.

Antoine était ardent, nerveux, vif et expressif; son visage exprimait toujours le contentement. Le Péruvien, au contraire,

était calme, sérieux, circonspect, et ses traits étaient sans cesse empreints de mélancolie.

Dès le premier soir de leur rencontre, ils étaient devenus compagnons de route et de lit. Ils avaient beaucoup parlé ensemble, et c'était surtout Antoine qui avait fait les frais de la conversation. Il avait dit tout ce qu'il possédait, pouvait ou savait et épanché peu à peu tout son cœur.

Hauka l'écoutait généralement en silence, laissant échapper de temps en temps une question brève ou une réponse monosyllabique; mais un observateur n'aurait pas été sans remarquer le regard amical et tendre qui éclairait son œil sombre quand il se levait sur son jeune camarade.

Le sujet principal de leurs conversations était le père Jaguar. Antoine le tenait pour un héros et souhaitait lui ressembler. Hauka en parlait avec vénération; il ne pouvait malheureusement contenter la curiosité d'Antoine en ce qui concernait le passé du géant.

« Tu l'as pourtant connu autrefois, répétait Antoine au jeune garçon; tu dois bien avoir quelque chose à me raconter sur lui.

— Je ne puis rien dire, répliquait l'Inca. Lorsqu'il arriva parmi nous, il parla avec mon père et non avec moi, et quand les vieillards et les savants parlent, les jeunes gens doivent se tenir à l'écart : c'est la loi chez nous.

— Chez vous? A quelle tribu appartiens-tu donc?

— A aucune.

— Tu fais pourtant partie d'une nation?

— Ma race est anéantie. Nous habitons avec quelques pauvres familles, dans la montagne, là où se fait entendre le cri du condor.

— Il n'y croît aucune végétation. Comment pouvez-vous vivre?

— Nous buvons de l'eau et mangeons la chair des animaux sauvages que nous tuons au risque de notre vie.

— Vous êtes tous des héros; je voudrais bien changer ma manière de vivre avec la vôtre. Parle-moi de vos aventures, de vos exploits.

— De nos exploits! répliqua Hauka en appuyant son front sur sa main et en regardant devant lui d'un air sombre. Peut-être t'en parlerai-je un jour, mais pas aujourd'hui,... pas maintenant. Tu vas venir dans nos montagnes; donc non seulement tu entendras, mais tu verras. »

Il se leva et s'éloigna; les questions d'Antoine semblaient l'avoir touché au point sensible.

Il ne revint qu'à la tombée de la nuit et s'étendit comme d'habitude auprès de son jeune compagnon, pour dormir. Celui-ci resta longtemps éveillé, se demandant en quoi il avait pu affliger son ami, et finit par s'endormir aussi. Il fut tout à coup réveillé par le contact d'une main qui le secouait doucement : c'était celle de l'Inca.

« Chut! lui murmura ce dernier à l'oreille, et parle bas. Tu as exprimé le désir d'être un héros comme le père Jaguar; je vais t'en fournir l'occasion. Veux-tu venir avec moi?

— Où?

— Tu le sauras plus tard. Laisse tes armes et prends seulement ton couteau et la bola. Glisse-toi dans l'herbe à ma suite afin que les sentinelles ne nous voient pas. »

Antoine se mit à plat ventre comme Hauka. La nuit était noire, on y voyait à peine à quelques pas, et même le lac, si lumineux dans le jour, s'étendait à leur gauche comme une ombre mystérieuse. Ils avancèrent lentement et sans bruit le long des roseaux jusqu'à ce que le jeune Inca, se relevant, murmura :

« Maintenant nous avons dépassé les sentinelles et pouvons nous relever. Regarde au delà du lac : ne vois-tu rien?

— Non, répondit Antoine, en écarquillant vainement les yeux.

— Ne sens-tu rien?

— Pas davantage.

— Anciano et moi, qui vivons avec les condors dans les Cordillères, avons la vue et l'ouïe de l'aigle. Là-bas, de l'autre côté de l'eau, il y a des gens.

— Comment peux-tu le savoir?

— Je sens la fumée et vois la lueur de leurs feux. J'aurais dû le dire aux anciens; mais parce que tu veux faire une action d'éclat, je ne les ai pas réveillés.

— Et que vas-tu faire maintenant? demanda le jeune Français.

— D'abord m'approcher pour savoir qui sont ces hommes et ce qui a pu les amener ici. Je verrai ensuite, selon les circonstances, si je dois revenir tranquillement ou tenter une aventure. Donne-moi la main afin que je te guide, car ma vue est plus perçante que la tienne. »

Ils continuèrent à avancer lentement et avec difficulté à travers les buissons et les arbres. La forêt cessa tout à coup pour faire place à la rive dénudée. Hauka s'arrêta et réfléchit un instant.

« Il y a là une trouée, dit-il; mais il vaut mieux, je crois, ne pas y pénétrer à cause de l'obscurité et longer plutôt la lisière de la forêt, afin d'avoir toujours au-dessus de nous le peu de clarté que laisse tomber le ciel.

— Ne nous éloignerons-nous pas ainsi beaucoup trop vers la droite?

— Non, pas trop. Du reste, ces gens doivent camper près de la source dont parlait le père Jaguar, et il nous suffira de suivre le cours de l'eau pour arriver à notre but. »

Ils continuèrent leur chemin un peu plus rapidement.

Tout à coup le jeune Inca s'arrêta, le corps penché en avant, l'oreille aux écoutes :

« Entends-tu quelque chose? lui demanda Antoine.

— Oui, je crois que c'est une cloche.

— Il n'y a pourtant ici ni villes ni églises. »

Un son se fit de nouveau entendre.

« Cette fois, j'ai entendu, dit Antoine, c'est bien une cloche, on dirait la cloche d'une madrina. »

On appelle madrina une jument qui porte au cou une cloche dont le son sert à guider les autres animaux dans les pâturages ou les voyages.

« C'est bien cela, répliqua le jeune Inca.

— Y aurait-il des muletiers à Gran Chaco?

— Non, bien sûr; aucune caravane de commerce ne passe ici. Ce doivent être des Indiens.

— De quelle tribu?

— Je ne sais pas encore, mais le saurai bientôt.

— Ces gens sont très imprudents. Les tribus sont actuellement en guerre. Pourquoi se servir de cloches qui peuvent les trahir?

— Ils se croient en sûreté, et, d'autre part, il faut bien qu'ils laissent paître leurs bêtes sans les attacher. S'ils n'avaient pas de madrina, leurs chevaux s'éparpilleraient de tous côtés.

— Pourquoi? Les nôtres restent bien ensemble.

— C'est autre chose. L'Indien élève des chevaux qu'il dérobe un peu partout. Les animaux ne se connaissent donc pas et n'ont aucun attrait les uns pour les autres. En tout cas, cette cloche est pour nous de la plus haute importance, elle nous guidera. »

Plus ils avançaient, en effet, plus le son devenait distinct. Ils s'arrêtèrent quand ils aperçurent derrière les arbres la lueur de plusieurs foyers.

« Vois comme nous avons facilement trouvé leur campement, chuchota Hauka à l'oreille d'Antoine. J'aperçois les chevaux devant nous et les cavaliers à gauche derrière les arbres.

— Dirigeons-nous alors vers la gauche.

— Pas tout de suite; il s'agit d'être prudent. Il faut que je voie d'abord s'il y a des gardiens auprès des chevaux. Attends-moi ici jusqu'à ce que je revienne. »

Antoine resta seul plus d'un quart d'heure, mais sans la moindre inquiétude, tant il avait confiance dans l'adresse du jeune Inca.

Ce dernier surgit enfin de l'ombre.

« Il n'y a pas un seul gardien, dit-il. J'ai pu m'avancer vers les animaux et même les caresser; tous sont en liberté, sauf la madrina, dont les jambes de devant sont entravées pour qu'elle ne puisse faire de grands pas.

— Combien y a-t-il de bêtes?

— Je n'ai pas su les compter tant il y en a. Toutes avaient la tête tournée vers la madrina; j'en suis ravi.

— Pourquoi?

— Parce que c'est un signe qu'ils la suivront sûrement. Si ces gens sont des Indiens, des Abipones, il faut leur prendre leurs chevaux.

— Parles-tu sérieusement? Il est impossible d'emmener autant d'animaux.

— Pourquoi? Si nous emmenons la madrina, tous viendront à sa suite.

— Les Indiens s'apercevront bien, au son de la cloche, que la jument s'éloigne.

— Quand on dort, on n'entend pas, et je suppose qu'ils dorment.

— Pas leurs sentinelles.

— Ils n'en ont certainement pas placé beaucoup; nous allons le savoir tout de suite. Viens et rampe toujours derrière moi, afin que nous ne soyons pas vus. »

Ils se glissèrent à plat ventre sur la gauche et, se dissimulant derrière deux arbres, ils aperçurent huit feux autour desquels quatre-vingts Indiens environ étaient occupés à se préparer des couches pour la nuit. Entre deux de ces feux gisaient six individus qui semblaient garrottés. Cinq d'entre eux étaient des Indiens; le sixième, d'après son costume, semblait être un Blanc, mais il était impossible de distinguer leurs visages.

La troupe était armée à l'indienne, des carquois et des flèches étaient suspendus à de longues lances fichées en terre.

Seul, un homme avait un fusil qu'il avait gardé près de lui sur son poncho. Il semblait être le chef; car il donna des ordres qui furent exécutés aussitôt. Il s'exprimait en une langue chantante dont Antoine ne comprenait pas un traître mot.

« Quelle est donc cette langue? demanda-t-il à Hauka. Ce n'est ni du ketchoua ni aucun autre idiome que je connaisse.

— C'est de l'abipone, que je comprends assez bien. Cet homme doit être le chef; il leur dit comment disposer leurs couches et vient de commander trois gardes pour la nuit. Chacune sera faite par deux hommes, dont l'un veillera sur les chevaux, l'autre sur les prisonniers.

— Des prisonniers! qui cela peut-il bien être?

— Attends un peu, nous ne tarderons pas à le savoir. En tout cas, ces Indiens sont des Abipones, et par conséquent des ennemis pour nous.

— D'où nous pouvons conclure que leurs prisonniers sont de nos amis.

— Sans doute; qui est contre eux est pour nous.

— Si seulement nous pouvions les délivrer! Penses-tu que ce soit possible? »

L'Inca réfléchit un moment avant de répondre; puis, ayant jeté un coup d'œil pénétrant sur la scène qu'il avait devant lui :

« Je le crois, dit-il, et suis prêt à l'essayer. Qu'en penses-tu?

— Que nous sommes d'accord, » repartit Antoine presque à haute voix.

Et il ajouta plus bas :

« Seulement comment faire? Nous ne sommes que deux et n'avons même pas de fusils.

— Cela nous gênerait plutôt. Tu as bien entendu le père Jaguar dire souvent que l'adresse est préférable à la force dans la plupart des cas. Nous suivrons son conseil; mais attendons d'abord que les Abipones soient endormis, pour nous assurer si les sentinelles sont vigilantes et les feux entretenus ou non »

Le chef s'avançait à ce moment vers les prisonniers. Il se mit à leur dire des paroles méprisantes et menaçantes et leur donna des coups de pied.

Les prisonniers, pour échapper à ces mauvais traitements, changèrent de position, si bien que l'on put apercevoir le visage de l'un d'eux : c'était un Blanc. Un autre aussi se dressa pour éviter les coups et montra son visage au jeune Inca, qui dit à Antoine :

« Celui-là, c'est le chef des Cambas, le sage Crâne dur. As-tu jamais entendu parler de lui?

— Non.

— On lui a donné ce nom parce qu'après avoir reçu un jour huit ou dix coups de massue sur le crâne, et avoir été laissé pour mort par ses ennemis, il se releva après leur départ, se frotta un peu la tête et s'enfuit en jurant de se venger de ses agresseurs. Ceux-ci étaient des Abipones, qu'il tua en effet de sa main.

— Tu le connais donc?

— C'est un de mes amis. Nous lui avons souvent rendu visite. Quel bonheur d'avoir aperçu ces feux et senti la fumée! Je risquerai volontiers ma vie pour le délivrer.

— Et moi la mienne, ajouta Antoine avec enthousiasme. Dis-moi ce qu'il faut faire.

— Rien pour le moment, hors de te tenir bien tranquille, afin que tu ne sois pas éclairé par un rayon de lumière. »

Les Abipones se couchèrent en cercle, les pieds tournés vers les feux, sauf le chef, qui s'était placé près de la source. Tous s'étaient enveloppés dans leurs ponchos.

Une des sentinelles se rendit alors auprès des chevaux, tandis que l'autre allait et venait lentement, drapée dans deux couvertures, dont l'une lui entourait les reins et l'autre le reste du corps à partir des yeux.

Le vent soufflait assez violemment et projetait les étincelles du foyer sur les ponchos au risque de les brûler. Aussi le veilleur allait-il de feu en feu pour en modérer l'intensité. Il continuait seulement à alimenter celui qui était situé entre les prisonniers.

Au bout d'une heure, Antoine, qui avait jusque-là observé la plus complète immobilité, ne put s'empêcher de dire à voix basse à son compagnon :

« Je crois que nos hommes dorment maintenant à poings fermés. Pourquoi attendre plus longtemps? Pense à l'inquiétude des nôtres s'ils s'aperçoivent de notre absence!

— Ils ne l'auront pas longtemps, car Anciano, qui connaît ma prudence, saura les rassurer. Je suis toutefois d'avis qu'il est temps d'agir. Je vais attirer la sentinelle ici.

— Comment cela?

— Tu vas le voir immédiatement. Regarde bien si un des dormeurs bouge au cri que je vais pousser; il faut, pour que je réussisse, que personne ne s'éveille. ».

Il entoura sa bouche de ses deux mains comme d'un pavillon et fit entendre le croassement sourd et languissant du perroquet dérangé dans son sommeil.

Personne ne broncha; seule la sentinelle s'arrêta pour se rendre compte d'où venait le bruit.

« Regarde, murmura l'Inca, la sentinelle s'approche. As-tu vu un des dormeurs s'éveiller?

— Non.

— Moi non plus. Recule rapidement de deux arbres tout en rampant et ayant soin de n'être pas vu. »

Antoine obéit. L'Inca ayant jeté un nouveau cri, la sentinelle s'avança encore à pas de loup, les yeux fixés vers le point d'où lui semblait venir le bruit. Mais, au moment où il atteignait l'arbre derrière lequel était Hauka, celui-ci, prompt comme l'éclair, bondit sur lui et l'abattit d'un coup de massue.

« Grands dieux! tu l'as tué, dit Antoine, qui s'était rapproché.

— Probablement, mais peut-être pas. Reste près de lui; s'il se réveille avant que je revienne, plonge-lui ton couteau dans le cœur. Je pense que tu seras assez courageux pour le faire.

— Je le ferais en guerre, mais avec un homme sans défense...

— Nous sommes en guerre, et s'il se réveille, il n'est plus sans défense. Sa voix est une arme des plus dangereuses contre nous. J'exige que tu m'obéisses. »

La voix habituellement si calme de l'Inca était devenue impérieuse, il se révélait le maître et le chef qui n'admet pas la résistance. Il prit les deux ponchos du mort et s'en enveloppa à son exemple, puis il se mit à marcher gravement de long en large. Celui qui ne savait pas ce qui s'était passé ne pouvait s'apercevoir de la substitution de personnes.

Antoine restait assis, le couteau à la main, près de l'Indien et regardait tantôt le cadavre, tantôt son jeune et courageux ami dont il ne comprenait pas encore le manège.

Hauka maintenant allait d'un feu à l'autre, non pour les attiser, mais pour observer les dormeurs; et voyant ces derniers plongés dans le plus profond sommeil, il s'approcha des prisonniers et s'assit à terre près d'eux. Puis, écartant le poncho de sa bouche, il leur parla à voix basse :

« Crâne dur est triste, dit-il, mais il sera bientôt joyeux; qu'il me réponde sans bruit. »

Le chef s'était retourné à ces mots :

« Que me dis-tu là? demanda-t-il. Veux-tu te moquer de moi?




Hauka bondit sur lui et l'abattit d'un coup de massue.

— Je ne me moque pas, mes paroles sont des paroles de vérité. Ne faites pas le moindre bruit qui puisse nous trahir, je suis ici pour vous sauver.

— Toi, un Abipone?

— Je ne suis pas un Abipone, je suis Haukaropora, le fils de ton ami Anciano.

— Toi, Hauka?... »

Il n'acheva pas, tant sa surprise était grande.

« Oui, reprit le jeune homme, tu peux t'en convaincre. »

Et il ent'rouvrit son poncho de manière à laisser voir tout son visage.

Le Blanc observait la scène sans bouger, tandis que les Cambas reconnaissaient l'Inca, qui cachait de nouveau son visage.

« M'avez-vous enfin reconnu? demanda Hauka.

— Oui, oui, répondit le chef. Tu es le fils d'un ami et notre ami, par conséquent. Mais par quel miracle te trouves-tu parmi les Abipones? Je ne t'avais pas aperçu jusqu'ici.

— Je n'étais pas avec eux, je campais avec Anciano, le père Jaguar et une vingtaine de Blancs de l'autre côté du lac, quand j'aperçus vos feux. Je me suis glissé jusqu'ici avec un ami pour savoir qui avait allumé ces feux. Je vis les Abipones et te reconnus. J'ai pris la résolution de vous délivrer.

— Quelle témérité! Où est notre gardien?

— Il gît assommé là-bas sous les arbres. Je me suis enveloppé dans sa couverture afin d'être pris pour lui.

— Quelle ruse! quelle habileté! Délivre-nous vite, vite.

— Qui part trop vite arrive trop tard. Je vais couper vos liens; mais vous allez rester couchés exactement dans la même position. »

Et il les délia si rapidement d'un coup de couteau, que même un Abipone, se réveillant en ce moment, n'aurait pu s'en apercevoir.

Il ajouta alors :

« Les feux s'éteignent, sauf celui-ci. Mais il faut nous méfier, je vais encore aller examiner les dormeurs. Si aucun d'eux n'est réveillé, je tousserai légèrement. Vous viendrez alors en

rampant un à un jusqu'à l'endroit où je me tiendrai. Nous rejoindrons ensuite mon ami, qui m'attend là-bas sous les arbres pour aller chercher les chevaux.

— N'y a-t-il pas un gardien auprès d'eux?

— Oui, un seul.

— Je n'en ai pas peur; je n'ai pas d'armes, mais je l'étranglerai s'il le faut.

— Laisse-le-moi. Je veux vous délivrer sans la moindre intervention de votre part. Quant à des armes, vous n'en manquerez pas; il y a ici suffisamment de lances, d'arcs et de flèches. »

Le Blanc prit alors la parole :

« Que m'importe arcs et flèches! C'est mon bon fusil que je voudrais avoir.

— Où est-il?

— Le chef l'a gardé auprès de lui; mais j'irai le chercher.

— Je ne te connais pas et ignore si tu es prudent; j'irai le chercher moi-même. »

Crâne dur intervint :

« Tu ne dois pas tutoyer ce señor, car c'est un officier. Il a l'habitude de vivre dans le désert et est très capable d'aller chercher son fusil lui-même.

— Y compris mes cartouches, ajouta l'homme en grinçant des dents. Ce chien m'a aussi pris une montre et ma boussole, dont il n'a pas besoin, et a osé me frapper du pied, moi, un officier! »

L'Inca les quitta pour aller observer les dormeurs. Quand il se fut assuré qu'aucun n'était réveillé, il fit signe aux prisonniers de venir vers lui et de s'emparer des lances fichées en terre. Puis au Blanc :

« Le chef a enroulé le fusil dans son poncho, dit-il.

— C'est bon, j'y vais. »

On le vit filer comme une flèche, puis revenir aussi rapidement et sans bruit.

« J'ai repris tout ce qu'il m'avait dérobé, dit-il d'une voix de colère, et lui ai lié pieds et poings afin qu'il ne frappe plus un officier. Continuons notre route maintenant. »

L'Inca les conduisit auprès d'Antoine, qui avait tout vu de loin, et tout le groupe se mit en marche vers les chevaux.

Ils s'arrêtèrent dès qu'ils entendirent la cloche de la madrina.

« Restez ici, dit alors Hauka, il faut que je rende aussi l'autre gardien inoffensif.

— Non, pas toi, c'est mon affaire, » répliqua Crâne dur.

Et avant que Hauka eût pu l'en empêcher, il disparut. Deux minutes s'étaient écoulées, quand il reparut en disant :

« Tout va bien maintenant; chacun de nous peut se choisir un cheval.

— Non, répondit l'Inca, nous les prendrons tous.

— Tous! comment faire?

— N'y a-t-il pas parmi eux une madrina qu'ils suivront?

— C'est vrai. Ce garçon a vraiment de l'esprit. Vous dites que le père Jaguar campe de l'autre côté du lac, le retrouverez-vous?

— Oui, répondit l'Inca.

— Eh bien! monte sur la madrina et marche en avant, nous pousserons tout le troupeau par derrière. »

Il y avait dans le ton de l'officier quelque chose d'autoritaire et de blessant. Hauka n'y fit pas attention et partit en avant, accompagné d'Antoine, à qui l'officier ne plaisait pas.

On contourna la forêt et on arriva bientôt en vue du campement.

Il n'y régnait plus la tranquillité dans laquelle les deux adolescents l'avaient laissé.

Le père Jaguar s'étant, selon son habitude, levé dans la nuit pour s'assurer que tout était en ordre, avait remarqué leur absence. Il avait aussitôt réveillé ses hommes pour se mettre en vain à leur recherche. Anciano avait bien essayé de le rassurer; mais la responsabilité qu'il avait d'Antoine et l'affection qu'il éprouvait pour les deux amis lui causaient une inquiétude compréhensible.

Quelle joie lorsqu'il les aperçut arrivant au galop!

« Enfin vous voilà, s'écria-t-il. Dieu soit loué! Où donc étiez-vous?

— Là-bas, chez les Abipones.

— Chez les Abi... Il y en a donc là-bas?

— Oui.

— Et vous avez osé sans permission...?

— Délivrer six prisonniers et capturer tout un troupeau de chevaux, » ajouta une autre voix.

Le père Jaguar se retourna pour regarder celui qui avait parlé. Il recula d'un pas et s'écria en fronçant le sourcil :

« Vous, lieutenant Verano! comment êtes-vous venu à la source des Jumeaux?

— Comme je suis allé partout, à pied ou à cheval, señor.

— J'étais en droit d'attendre une autre réponse à cette première question. Je vais donc vous en poser une seconde : où irez-vous en partant d'ici?

— De nouveau vers les Abipones pour les punir. Naturellement, vous et vos gens m'accompagnerez, car il ne faut pas qu'un de ces chiens reste en vie.

— Vous trouvez tout naturel que je vous accompagne? Moi, pas.

— Il va pourtant de soi que vous devez me prêter main-forte.

— Que je dois? Pourquoi? Je ne dois rien à personne... Mais qui est donc celui-ci? »

Son visage s'épanouit en disant ces mots; il venait d'apercevoir Crâne dur, qui s'avançait vers lui et lui tendait la main en disant dans un mauvais espagnol :

« C'est moi, señor. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux de vous revoir. Votre présence suffit pour que nous n'ayons plus rien à craindre.

— De qui?

— Des Abipones, qui s'apprêtent à nous attaquer de tous les côtés. Ce señor et moi-même, avec quatre de mes hommes, étions tombés ce matin entre leurs mains, et ils nous avaient amenés à cette source pour nous noyer demain dans le lac. Hauka et l'autre garçon nous ont sauvés à temps.

— Ces deux enfants! Comment cela est-il... »

Il n'acheva pas sa phrase; il venait d'apercevoir au ciel, vers le sud, comme une tache de teinte jaune. Il reprit toutefois :

« Combien y a-t-il d'Abipones?

— Sept ou huit fois dix, répondit le chef, et c'est aussi le nombre des chevaux que nous avons amenés à la suite de la madrina.

— Voilà une aventure que j'aimerais à connaître en détail mais il ne peut en être question en ce moment. Regarde cette ligne jaune vers le sud : sais-tu ce qu'elle signifie?

— Je l'ai remarquée depuis un moment; il se prépare un ouragan qui va briser la forêt et fera tomber du ciel des boules de feu. Les chevaux le sentent bien venir, ils commencent à être inquiets et à s'agiter.

— Ils ont l'instinct du danger. Si nous restons ici, en effet, nous risquons d'être écrasés par la chute des arbres; si nous nous mettons en marche, le vent nous fera tourbillonner comme des grains de sable. Je ne connais pas la contrée. La tempête éclatera dans deux heures; il faut donc vite prendre un parti.

— Je connais le pays, moi. Partons à cheval. En nous pressant, nous atteindrons à temps un abri.

— Où donc?

— Dans l'*asiento de la Mortandad* (la ferme du massacre).

— Quel vilain nom! je ne l'avais jamais entendu. Penses-tu trouver notre chemin malgré l'obscurité?

— Nous ne perdons jamais le sens de la direction, señor. Nous savons aussi que le ciel sera bientôt tout en flammes.

— Partons donc au plus tôt; mais qu'on ait bien soin des fusils. »

On se rendit vers les chevaux, dont le nombre était un peu gênant pour le moment, mais serait dans la suite un grand atout dans le jeu du père Jaguar. Quelques-uns furent tenus à la bride, les autres suivirent à leur gré.

A la vue des fusils, le lieutenant Verano demanda d'où ils provenaient.

« Nous les avons déterrés, répondit Géronimo.

— Où cela?

— Chemin faisant, en différents endroits.

— *Tiempo tonitroso!* Ce sont ceux que je cherchais : je les confisque.

— Pour quelle raison?

— Ils sont à nous; on les a dérobés dans notre arsenal.

— Vraiment! Voilà qui ressemble à un conte d'enfants. Racontez donc cela au père Jaguar; il vous donnera la réponse dont je préfère m'abstenir.

— Douteriez-vous de ma parole, par hasard?

— Je crois tout ce que je vois. Montrez-moi l'arsenal et les voleurs, alors je verrai ce que je dois penser. Du reste, nous avons autre chose à faire pour le moment. Écoutez un peu. »

De sa main, il indiquait le lac au delà duquel en effet se faisaient entendre des clameurs. Les Abipones avaient découvert la mort de leurs sentinelles et la perte de leurs chevaux; mais le père Jaguar n'y fit pas attention, car le danger devenait pressant.

On se dirigea en hâte vers le nord, où l'on n'avait pensé trouver qu'un vaste désert. Au bout d'une demi-heure, la bande jaune du ciel devenait flamboyante; une demi-heure plus tard, elle recouvrait tout le ciel en formant un triangle au centre duquel se montrait une tache noire. Ce triangle était si lumineux, qu'il produisait l'effet d'un coucher de soleil et permettait de voir assez distinctement à plusieurs centaines de pas.

« C'est l'ouverture par où la tempête va se déchaîner, dit le père Jaguar à Delétoile.

— Sera-t-elle terrible?

— Pour nous, je ne sais pas; mais elle va sûrement faire des ravages, car elle soulève la mer en vagues gigantesques, elle dévaste les forêts les plus épaisses et renverse les maisons les plus solides.

— Et nous allons nous mettre à l'abri dans une maison! Miséricorde! nous allons la recevoir sur la tête, et ce sera sa ruine et celle de notre existence, *exitum* en latin.

— On pourrait le craindre; mais j'ai confiance en ce chef qui connaît assez la violence de ces tempêtes pour savoir si notre abri pourra y résister.

— C'est égal, je ne donnerais pas un rouge liard de ma vie

en ce moment. Regardez en l'air : Peut-on appeler cela un ciel? Ne dirait-on pas plutôt l'enfer avec ses couleurs de cuivre et de soufre. Je n'ai aucun espoir dans cette maison. Qu'est-ce qui nous attend? »

L'effroi du docteur était compréhensible; le ciel, dont le triangle occupait une bonne moitié, était vraiment effroyable à voir.

Les chevaux galopaient maintenant sur un sol herbeux, coupé çà et là de collines de plus en plus hautes et rapprochées, dont quelques-unes étaient même rocheuses et escarpées.

« Voilà qui me rassure, dit le père Jaguar; c'est au nord d'un de ces rochers solides que nous pourrons le mieux nous abriter, et je suis sûr que la maison où nous nous rendons sera située de cette manière, en prévision des tempêtes. »

Il avait deviné juste. On arriva bientôt dans une vallée spacieuse resserrée entre les collines, fermée au sud par une haute muraille de rochers et abritée au nord par de légères élévations boisées. Elle était parsemée de buissons nains, au pied desquels croissait une herbe épaisse. Contre les rochers se trouvaient quelques bâtiments qui avaient formé jadis l'habitation des colons.

Il y avait autrefois beaucoup de ces plantations dans le Gran Chaco; on n'en trouve plus que des ruines. Les Blancs, en arrivant chez les Indiens, s'y étaient établis et les avaient considérées comme leur propriété légitime, sans offrir aucune compensation aux Indiens auxquels elles appartenaient de droit; ils en avaient même chassé ceux qui leur avaient résisté. Mais ils ne purent s'y fixer définitivement. Les Indiens, plus forts et plus nombreux, les en firent partir de gré ou de force.

Peu à peu le vent avait apporté dans ces bâtiments des graines qui devinrent des arbres et des arbrisseaux et dont la croissance fit éclater les murs et les toits. Les plantes grimpantes s'accrochèrent aux tuiles et aux poutres et les recouvrirent d'une couche épaisse de feuilles dont l'humidité fit pourrir et s'émietter le bois.

La construction dont il est question, étant de date plus récente, n'avait pas encore trop souffert; les murs faits de troncs d'arbres enfoncés profondément en terre, les toits faits d'épaisses couches de roseaux superposées et reliées par des cordes de fibres, avaient résisté jusqu'ici aux ouragans, et même les cloisons de planches avaient eu dans les plantes grimpantes une paroi protectrice contre la pluie et le vent. Au dehors, de-ci de-là, un arbre antique s'élevait d'un buisson touffu et avait eu maintes fois prise avec la tempête, comme l'indiquaient les nombreuses branches sèches qui jonchaient la terre aux alentours.

Quand les cavaliers arrivèrent en vue des bâtiments, le chef des Cambas cria :

« Nous voici arrivés, señores. Laissez les chevaux en liberté et hâtez-vous de vous mettre à l'abri; l'ouragan ne vous atteindra pas ici.

— Non, répondit le père Jaguar, il ne faut pas laisser les chevaux en liberté, ils pourraient fuir; il faut les prendre avec nous dans les bâtiments que nous allons tout d'abord nettoyer.

— Pourquoi? demanda le lieutenant Verano.

— Vous allez vous en rendre compte vous-même. »

Et il ordonna à des hommes de crier et même de tirer des coups de fusil derrière les murs.

Aussitôt toutes sortes de bêtes effrayées, même un puma, s'élancèrent au dehors.

« Maintenant, il reste tout au plus quelques serpents dont nous aurons à nous méfier. Faites entrer les chevaux dans les quatre premiers bâtiments; nous nous tiendrons dans les deux autres. Ramassez d'abord du bois pour faire du feu; mais hâtez-vous, car l'orage va éclater. »

En effet, de violentes bourrasques, accompagnées de larges gouttes de pluie, commençaient à souffler dans la vallée; les hommes travaillaient fébrilement. En dix minutes à peine, tout fut prêt, les chevaux dessellés, les feux allumés; il était temps du reste.

Le ciel était devenu subitement noir, le vent faisait rage; on

aurait cru entendre les gémissements et les hurlements de milliers de damnés, les murs tremblaient. Tout à coup un craquement effroyable : c'était la pluie qui s'abattait comme une masse sur le lac, avec un bruit de chute d'eau qui dominait encore cependant les roulements du tonnerre. Les éclairs sillonnaient la nuit sombre, ils ressemblaient tantôt à d'immenses flammes, tantôt à des blocs de feu, et cela dura deux heures sans qu'on pût se dire un mot à cause du vacarme. Les hommes, assis sur la terre battue, ne pouvaient se faire comprendre que par des signes.

Les gardiens des chevaux étaient encore plus à plaindre. Les animaux, fous de terreur, hennissaient, ruaient et, bien qu'entravés, ils n'étaient pas sans danger pour leur entourage.

Un coup de tonnerre d'une violence inouïe jusque-là retentit soudainement. Ce fut heureusement le dernier, car le ciel et la terre semblèrent confondus en une mer de flammes. Puis ce fut le calme subit. Chacun toutefois restait immobile, croyant seulement à un apaisement des éléments.

Le père Jaguar se leva et se dirigea vers la porte, devant laquelle l'eau coulait en torrents, et après avoir jeté un coup d'œil au dehors :

« C'est fini, dit-il, le ciel est de nouveau plein d'étoiles. Dieu soit loué !

— Oui, grâces et honneur lui soient rendus, ajouta le docteur avec un profond soupir de soulagement. De ma vie, je n'avais rien vu de semblable. Quelle peur j'ai eue ! chaque coup de tonnerre était comme un rugissement, *mugitus* en latin, et chaque éclair un incendie prêt à tout consumer.

— C'est vrai, continua Frédéric, je suis surpris que nous n'ayons pas été foudroyés, avec nos six feux allumés.

— Certes, la science nous dit en effet que le feu attire la foudre. C'est vraiment un miracle qu'elle ne soit pas tombée ici.

— Ce n'était guère à redouter, la forêt voisine tenant lieu de paratonnerre, reprit le père Jaguar. Je vais voir maintenant si les chevaux ne sont pas blessés. »

Il sortit et dut marcher dans l'eau jusqu'aux genoux.

Les animaux donnaient encore des signes d'inquiétude, mais sans bouger de leur place. Tout s'était passé, en somme, de façon inespérée.

Comme il revenait de son inspection, il trouva le lieutenant en train de raconter sa dernière aventure. Le conteur s'interrompit à sa vue :

« Vous arrivez à propos, dit-il au père Jaguar, pour entendre mes prétentions à propos des fusils que vous vous êtes appropriés.

— Appropriés! Je les ai momentanément en garde.

— De quel droit, si j'ose vous demander?

— Vous avez raison de dire si j'ose, car à mon tour je vous demande de quel droit me posez-vous cette question?

— Je suis le représentant du général Mitre.

— Je le croirai quand j'en aurai la preuve.

— Quelle preuve vous faut-il?

— Une autorisation écrite.

— Quelle prétention! Pensez-vous que l'on emporte de tels écrits avec soi dans le Gran Chaco?

— C'est pourtant indispensable quand on veut faire reconnaître ses pouvoirs.

— Je vous donne ma parole d'honneur, señor. Cela vous suffira, j'espère, continua Verano en colère; ou sinon alors... »

Il fit le geste de saisir son couteau.

« Laissez donc cela tranquille : qui me montrerait une lame aurait à tâter de mon poing. Votre parole d'honneur me suffit, car si vous êtes un peu violent, vous n'avez jamais, que je sache, fait quoi que ce soit de contraire à l'honneur.

— Alors nous sommes d'accord?

— Oui et non. Comprenez-moi bien, votre parole d'honneur me suffit pour croire que vous êtes le représentant du général. Quels sont vos pouvoirs maintenant?

— De chercher les voleurs de fusils.

— Et quand vous les aurez trouvés?

— De faire un rapport.

— Et puis?

— Et puis, le général fera le reste.

— Bien. Maintenant nous sommes d'accord. Moi, j'ai trouvé des fusils; reste à savoir si ce sont ceux...

— Pardon, señor, interrompit le lieutenant, ce sont eux. Je les ai examinés en partie pendant votre absence; ce sont les mêmes que ceux qui nous ont été dérobés mystérieusement. Le général, s'étant aperçu du vol, avait fait faire en secret les recherches les plus minutieuses. Le chef de l'arsenal s'était sans doute laissé corrompre et avait livré plusieurs centaines de fusils et une grande quantité de munitions à des gens qui projetaient un soulèvement. Qui est à la tête de ces derniers? Probablement le toréador Antoine Perillo. Peu après le vol, en effet, on l'a vu de l'autre côté du rio Salado, accompagné d'ouvriers avec des outils et des armes. Or il est revenu sans ces dernières. Qu'en a-t-il fait? Il n'a certainement pas pu les vendre et a dû les enterrer. C'est ce dont j'ai voulu m'assurer et pourquoi j'ai été envoyé pour inspecter le Gran Chaco au delà du Salado. Or, comme les Abipones sont actuellement hostiles au gouvernement, je ne pus me renseigner auprès d'eux et me tournai vers les Cambas. Je rencontrai leur chef accompagné de quatre guerriers, dont l'un nous dit avoir vu des hommes blancs à la source des Jumeaux. Crâne dur me proposa aussitôt de m'y conduire. En chemin, nous tombâmes sur une troupe de quatre-vingts Abipones qui semblaient venir du lac des Palmiers. Ils nous traitèrent en ennemis; j'en tuai quelques-uns, mais, accablé par le nombre, je fus, ainsi que mes compagnons, désarmé et entraîné vers la source, où l'on devait nous noyer ce matin. Ces deux garçons nous ont sauvés. Et maintenant que je sais où vous avez trouvé les armes, je suis sûr que vous allez me les remettre.

— Non, señor. Faites votre rapport au général; ce qu'il décidera sera exécuté. Vous n'avez besoin en ce moment ni de fusils ni de munitions, tandis qu'ils me sont nécessaires.

— Pourquoi?

— Pour armer les Cambas et battre, avec leur aide, les ennemis du général. J'en sais plus long que vous et je vais vous en faire part. »

Il lui raconta ce qui venait de se passer.

L'officier, un peu fruste et autoritaire, mais bon patriote, consentit avec joie à renoncer à ses exigences. Il demanda la permission de se joindre à eux, à condition d'être sous les ordres du père Jaguar.

On put enfin parler de la belle action des deux jeunes gens, et Anciano, attirant Hauka à part, l'embrassa en lui disant imprudemment en langue espagnole :

« Tu es un héros et tu as prouvé que tu es le descendant de l'Inca. »

Le père Jaguar, qui était à proximité, entendit ces paroles et se dit à lui-même :

« Mes prévisions ne m'avaient pas trompé, la lumière se fait; l'adolescent est un descendant des vieux chefs du Pérou, *el Hijo del Inka*, le fils de l'Inca. »

## CHAPITRE X

### LE RÉCIT DU PÈRE JAGUAR

Une journée sereine avait succédé à la tempête de la nuit, les eaux de pluie s'étaient écoulées, des vapeurs s'élevaient au-dessus de la forêt, tandis que, dans la vallée, l'herbe des prairies ondulait entre les buissons comme les blés dans les champs. Les chevaux furent lâchés, tant pour pouvoir paître que se reposer de la course forcée de la veille.

Les hommes, après leur repas, se réunirent pour délibérer. Le vieil Anciano remarqua alors que le regard du lieutenant ne cessait de se poser sur lui; aussi il ne put s'empêcher de lui demander :

« Señor, avez-vous une raison spéciale pour me regarder ainsi?

— Oui, répondit l'officier.

— Puis-je savoir laquelle? M'avez-vous déjà vu?

— Pas vous précisément; mais votre longue chevelure blanche me rappelle un scalp que j'ai vu jadis.

— Un scalp! qu'est-ce que cela?

— Les Indiens de l'Amérique du Nord ont l'habitude d'arracher à leurs ennemis le cuir chevelu et de le porter ensuite comme un trophée de leur victoire et de leur courage. C'est cette peau qu'ils appellent scalp.

— Quel rapport cela a-t-il avec moi?

— Une ressemblance. Le scalp dont je parle porte une chevelure aussi blanche et aussi épaisse que la vôtre. »

Anciano écoutait ces paroles avec un vif intérêt.

« Une chevelure comme la mienne? reprit-il, c'est extraordinaire. Les Blancs n'en portent pas de pareilles.

— Ce scalp avait appartenu à un Indien.

— De l'Amérique du Nord?

— Non; d'ici.

— De quelle tribu?

— Je l'ignore, car le possesseur de ce trophée, interrogé à ce sujet, ne m'a pas donné de réponse satisfaisante.

— Où l'avez-vous vu?

— A Buenos-Ayres.

— Chez qui?

— Chez le toréador Antoine Perillo. J'étais chez lui une fois avec un ami et vis dans sa chambre cette chevelure entre autres choses.

— Antonio Perillo, l'espada? C'est celui avec lequel nous allons probablement nous battre. On dit qu'il a été à plusieurs reprises dans l'ouest. Vous a-t-il raconté comment cette chevelure était tombée entre ses mains?

— Oui; il avait lutté à mort avec un Indien qu'il avait vaincu, puis scalpé en signe de victoire.

— Où eut lieu ce combat? Parlez vite, supplia Anciano dans une agitation extraordinaire.

— Dans la pampa du sud : c'est tout ce que je sais.

— Alors ce n'est pas ce que je pensais. »

Et il poussa un soupir de soulagement. Son visage bouleversé un instant redevint impassible.

« Je crois, ajouta le lieutenant, que les cheveux étaient encore plus abondants que les vôtres; ils étaient retenus par une boucle, et celui à qui elle appartenait devait être très pauvre.

— Par une boucle! s'écria Anciano en faisant un geste de surprise. Comment était-elle? et qu'est-ce qui vous fait supposer que l'homme était pauvre?

— Parce que la boucle était en fer; celle d'un homme riche eût été, je suppose, d'un métal plus précieux. Elle avait la forme d'un soleil à douze rayons.

— Douze rayons! répéta Anciano en tressaillant. Señor, cette

boucle n'était pas en fer, mais en or pur; elle était noircie pour ne pas exciter la cupidité.

— Comment le savez-vous? Avez-vous connu l'homme à qui cette boucle appartenait?

— Si je l'ai connu! reprit l'Indien avec feu : c'était mon maître, le chef qui... »

Ses yeux étincelaient; il avait tiré son couteau de sa ceinture et le brandissait comme pour tuer un ennemi dressé subite-



« Chut! mon père, » dit-il, en lui mettant la main sur l'épaule.

ment en face de lui. Il en aurait peut-être dit davantage et livré enfin son secret, si Hauka, tout frissonnant lui aussi, ne l'avait interrompu :

« Chut! mon père, dit-il en lui mettant la main sur l'épaule, cet homme était un Indien, rien de plus. Ce qu'il nous faut savoir, c'est s'il a été tué en combat régulier, sinon malheur à son meurtrier. Je ne crois pas qu'Antonio Perillo ait pu le vaincre : il était trop vigoureux et trop adroit, il a dû être assassiné.

— Sûrement, acquiesça le vieillard, et il n'est pas besoin de rechercher l'assassin, puisque Perillo a avoué son meurtre. Il

aura à nous en rendre compte dès qu'il sera tombé entre nos mains.

— Oui, il faudra qu'il parle, et je lui répondrai avec ceci. »

Et en disant ces paroles, l'Inca faisait tournoyer sa massue au-dessus de sa tête.

Il était encore plus surexcité qu'Anciano, mais redevint rapidement maître de lui. Lorsqu'il se vit l'objet de l'attention générale, il reprit alors son air indifférent, se rassit et posa sa massue près de lui.

Ces paroles n'avaient pas bouleversé les deux Indiens seulement; le père Jaguar lui-même, malgré son air calme, était profondément ému. Il s'était assis près de l'Inca et considérait attentivement la massue. Elle semblait recouverte d'un enduit noir; il n'en fit pas la remarque à haute voix et dit seulement:

« Je trouve superflu de s'emporter à propos de ce scalp; vous ne savez pas encore s'il appartient vraiment à l'homme que vous avez connu.

— Je le sais, répondit Anciano, grâce à la boucle.

— Nous avons, en tout cas, à parler de choses plus utiles, répliqua le père Jaguar en faisant en cachette au vieillard signe de se taire : il s'agit de savoir où nous allons nous rendre en partant d'ici.

— Probablement vers le lac des Palmiers, dit le lieutenant. N'était-ce pas et n'est-ce pas encore votre but, puisque les rebelles doivent s'y rassembler?

— Je ne crois pas qu'aucun d'eux y soit déjà arrivé et voudrais l'éviter. On pourrait y découvrir plus tard notre passage, et cela ferait échouer mon plan.

— As-tu donc déjà un plan? demanda Géronimo.

— Presque. Nous savons que les Abipones veulent marcher contre les Cambas et pourrions peut-être détruire leur projet dans son germe. Je dis peut-être, parce que je crains que nous ne soyons pas assez forts pour cela.

— Je le crains aussi. Les coquins sont peureux et redoutent une attaque ouverte; mais ils sont toujours prêts à attaquer la nuit à la dérobée, et je redoute fort leurs flèches empoisonnées. Il faut renforcer notre troupe par des Cambas.

— C'est juste; la question est de savoir si ces derniers se doutent de ce qui les attend. »

Crâne dur prit la parole :

« Nos gens l'ignorent totalement; il faut les avertir au plus tôt du danger que court notre village, qui est le plus grand et le plus riche.

— Comment le savez-vous?

— Les Abipones qui nous avaient pris hier ont parlé devant nous sans dissimuler, puisqu'ils comptaient nous noyer ce matin.

— Où et à quelle distance d'ici est situé ce village?

— Au bord du cours d'eau que les Blancs appellent *Arroy-charo* (le clair ruisseau), et on peut y aller à cheval en trois jours.

— La contrée que nous devons traverser est-elle inhabitée?

— Il y a une forêt, la pleine campagne, et plusieurs villages d'Abipones que nous pouvons éviter en partant d'ici directement sans passer par le lac.

— Hum! grogna le père Jaguar dans sa barbe, je crois cependant qu'il vaut mieux passer par le lac des Palmiers, d'abord pour connaître la route que doivent suivre nos adversaires, ensuite pour tâcher de prendre en cachette aux Abipones du bétail pour renouveler nos provisions. Combien y a-t-il d'ici au lac?

— Une demi-journée.

— Bon! nous partirons à midi pour y être ce soir. Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au lac même. »

Personne ne faisait la moindre objection, quand le docteur prit la parole :

« J'honore vos intentions et votre plan, dit-il; mais je dois aussi vous rappeler les miens. Vous savez que je suis venu pour chercher des fossiles et puis les trouver seulement dans la plaine : je vous prierais donc d'éviter les contrées montagneuses.

— Hélas! je ne puis vous faire ce plaisir : je ne puis vraiment pas sacrifier la vie ou la liberté des Cambas à vos fouilles.

— Et moi, je ne puis non plus, à cause de ces gens, renon-

cer au mastodon ou au mégathérium que je désire trouver. La science a aussi ses droits. »

Crâne dur, qui avait écouté attentivement, répliqua :

« Ce señor parle d'animaux et de fouilles. Serait-il par hasard un de ces Blancs extraordinaires qui creusent la pampa pour trouver des ossements et les emporter ensuite dans les grandes villes?

— Oui, répondit le père Jaguar en souriant.

— Alors, point n'est besoin qu'il reste ici pour s'exposer à être pris ou tué par les Abipones. Je sais où il y a des ossements.

— Où donc? demanda le savant avec vivacité.

— Dans plusieurs endroits que je connais. Nous passerons devant l'un d'eux, qui s'appelle le marais des Ossements.

— Vraiment, vraiment! s'exclama Delétoile. A quels animaux appartiennent-ils?

— Je n'en sais rien. »

Et après un moment d'hésitation il ajouta :

« Puisque ces señores sont venus pour nous prêter main-forte contre nos ennemis, je leur dirai que je sais un endroit où est enterré un animal si gros, qu'on n'en a jamais vu de semblable. Nous voulions le vendre à un Blanc, mais je vous en ferai cadeau.

— Quoi! comment! s'écria le docteur enthousiasmé, un animal gigantesque : ce ne peut être qu'un glyptodon!

— Je ne saurais vous le dire, je n'ai jamais entendu ce nom.

— Comment est-il grand? quelle est sa longueur? quelle est sa largeur?

— Je ne le sais pas davantage, nous ne l'avons pas vu en entier.

— Quel malheur! il n'y a peut-être que quelques os?

— Détrompez-vous, il est tout entier; nous avons découvert son épine dorsale, que nous avons recouverte soigneusement de terre.

— A la bonne heure, voilà qui s'appelle agir sagement. Il me faut cet animal. Où est-il? quand arriverons-nous où il est? Le plus tôt possible, je pense.

— Il se trouve à une journée à cheval de notre village.

— C'est ennuyeux. Vite, messieurs, en route! Je me demande ce que nous faisons ici.

— Pas si vite, pas si vite, dit en riant le père Jaguar; vous vouliez tout à l'heure rester ici, et maintenant vous voulez partir précipitamment. Nous avons trop à faire pour pouvoir nous mettre en route avant midi.

— A faire! et quoi donc?

— Pensez donc à tous nos chevaux et à nos bagages; il nous faut confectionner des bâts.

— Avec quoi?

— La matière première ne nous fait pas défaut. Nous utiliserons les rameaux, les roseaux et l'herbe pour les selles; les lianes, pour les cordes. Le tout durera bien trois heures. A l'ouvrage! »

Aussitôt dit, aussitôt fait, et à midi juste toute la troupe partait. Crâne dur en avant avec ses quatre Cambas, puis les chevaux en longue file encadrés par les cavaliers qui les maintenaient en ordre. On arriva bientôt dans un désert qui ne devait se terminer qu'au lac même.

Le père Jaguar était en queue; d'un geste il avait retenu près de lui Anciano et l'Inca. Se tournant vers le premier:

« Ta langue a parlé ce matin plus que tu ne voulais, dit-il; peu s'en est fallu que tu trahisses le secret que j'ai deviné. Hauka n'est ni ton fils ni ton petit-fils.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer?

— Tu as dit au lieutenant que la boucle dont il parlait n'était pas en fer, mais en or; il est encore d'autres objets qui semblent en fer et qui sont d'or pur.

— Lesquels, señor?

— La massue d'Hauka, par exemple.

— Cette massue! Il faudrait pour cela que nous soyons des gens bien riches.

— N'essaie pas de me donner le change. Je suis ton ami, et vous savez que vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne veux cependant pas être indiscret, mais si vous voulez garder votre secret, soyez plus prudents. Hauka a abattu hier l'Indien ennemi

d'un coup de sa massue, l'arme a dû heurter un corps dur ou pointu qui a entamé l'enduit et laisse voir une place brillante. Regardez vous-mêmes. »

Hauka examina son arme et rougit.

« Eh bien? » demanda le père Jaguar en souriant.

Personne ne répondit.

« Qui donc a seul le droit de porter une massue d'or? continua le père Jaguar. Le maître du Pérou, n'est-ce pas? Et comme cette arme est devenue celle d'Hauka, j'en conclus qu'il est le descendant des Incas.

— Señor, tu te trompes, repartit vivement le vieil Anciano.

— Je ne me trompe pas. Ton secret est en sûreté avec moi. Du reste, je ne vois pas pourquoi tu caches l'origine de ce jeune homme.

— Tu ne sais donc pas tout ce qu'il nous a fallu subir?

— Vous? Je sais que vos ancêtres ont été pourchassés par le feu, le glaive et le poison; mais les temps sont changés, et personne n'en voudra à votre vie à cause de votre origine.

— Tu le crois, mais nous sommes convaincus du contraire.

— Tu as une autre raison qui te force à la prudence et à la discrétion.

— Laquelle?

— Sans doute quelque espoir qui ne se réalisera jamais.

— Pourquoi jamais?

— Jamais, je vous le répète. Vous vivez dans le souvenir des temps passés et ne savez rien des temps actuels. Vous poursuivez des rêves. Je ne veux pas insister, je n'en ai ni l'intention ni le droit. Je veux cependant savoir autre chose. Je suis sûr que vous avez connu, en effet, le mort scalpé par Antonio Perillo. Qui était-il? »

Et comme Anciano hésitait à répondre, le père Jaguar ajouta :

« Ce n'est pas la curiosité qui me fait vous poser cette question, mais le désir de vous être utile.

— Je ne puis te répondre sans trahir notre secret.

— Et quel malheur y aurait-il à cela? Dites-moi seulement où le malheureux a été tué.

— Je ne sais pas exactement l'endroit.

— Pas même la contrée?

— Si; tu ne dois pas la connaître.

— Je connais beaucoup plus de pays que vous ne le croyez.

— Connais-tu la *Barranca del Homicido* (les gorges du meurtre)?

— J'y suis allé deux fois par la Salina del Condor.

— En effet, la Salina est tout près; j'y ai été souvent.

— Es-tu sûr que c'est là où ton ami a trouvé la mort?

— Oui.

— Quelles raisons as-tu pour le croire?

— Je l'avais accompagné dans les environs, et il s'était éloigné en m'ordonnant de l'attendre.

— Ordonné! Celui qui commande est maître, et celui qui obéit serviteur. Tu attendis en vain son retour?

— Oui, je restai là deux jours entiers; je devins inquiet et partis en vain à sa recherche. Je retournai auprès de mes amis, pour leur demander de m'aider; mais nous ne fûmes pas plus heureux, et c'est aujourd'hui seulement que j'apprends la mort de celui que je cherchais.

— Qu'est-ce qui te fait croire à un assassinat?

— Des objets qu'il portait sur lui et qui étaient susceptibles d'exciter la convoitise.

— Quelles sortes d'objets?

— Je ne puis le dire.

— C'est inutile. Du reste, je le sais. L'homme portait sur lui des objets qui dataient des Incas et qui étaient faits d'or et d'argent.

— Comment peux-tu le savoir?

— Je serai plus franc avec toi que tu ne l'as été avec moi. »

Il ouvrit sa veste de cuir et en sortit un petit objet brillant suspendu à un long cordon, qu'il tendit à Anciano. C'était une petite coupe artistement travaillée et de quelques pouces de diamètre.

« Une coupe à rosée! s'écria l'Indien stupéfait. C'est là dedans que la rosée du matin, recueillie dans les fleurs du temple, était offerte en sacrifice au soleil qui l'y aspirait.

— Je ne savais pas la destination de cette coupe, reprit le père Jaguar.

— Señor, c'est un vase sacré pour nous.

— Pour le savoir si bien, tu dois descendre des Péruviens.

— Oui, je l'avoue, dit le vieillard.

— Mes ancêtres étaient les maîtres du Pérou, ajouta Hauka, je suis leur seul héritier, et très peu d'hommes le savent.

— Je m'en doutais. Tu possèdes les trésors cachés de tes ancêtres?

— Pourquoi questionnez-vous ainsi?

— Cette coupe me le dit.

— D'où l'avez-vous? Comment est-elle devenue votre propriété?

— Je l'ai trouvée.

— Où?

— Entre la Salina et les gorges.

— Là-bas! quelle découverte! A quelle époque?

— Il y a cinq ans.

— Dans quelle lune? vous rappelez-vous?

— Assurément; à la pleine lune.

— C'est bien cela, c'était le seul moment où mon maître se rendait dans les gorges. »

Ces derniers mots avaient été adressés à l'Inca. Celui-ci considérait attentivement la coupe, il la baisa et répondit, les yeux pleins de larmes:

« Mon père portait donc cette coupe sur lui à sa dernière heure. Señor, ne me la reprenez pas, je vous donnerai tout ce que vous voudrez à la place.

— Garde-la, je ne demande rien, puisqu'elle retourne à son légitime propriétaire.

— Merci. N'avez-vous trouvé que cette coupe? Pas autre chose?

— Si, mais quelque chose d'épouvantable. Auras-tu la force de l'entendre?

— Parlez, señor, je suis courageux et habitué à penser à la mort de mon père.

— Eh bien, je vais te le dire, j'ai trouvé... un cadavre! »

L'Inca resta sur sa selle, les yeux fixes; aucun muscle de son visage ne tressaillit, mais il devint horriblement pâle.

Le vieil Anciano passa sa main sur ses yeux et se tut.

Tous les trois continuèrent à chevaucher les uns près des autres jusqu'à ce que le vieillard interrompît le silence pour demander au père Jaguar d'une voix tremblante :

« N'avait-il plus aucun souffle de vie?

— Non; il était mort.

— Et comment avait-il trouvé la mort? Avez-vous pu vous rendre compte s'il s'agissait d'un duel ou d'un assassinat?

— D'un assassinat déloyal. La victime avait reçu une balle dans le dos.

— Et sa chevelure, sa superbe chevelure beaucoup plus longue que la mienne?

— Elle avait disparu, la tête était scalpée. »

Les deux Indiens ne poussèrent pas un cri, ils continuaient à se maîtriser.

« Racontes-nous comment cela est arrivé, demanda Anciano au bout d'un moment, nous voulons tout savoir dans les moindres détails.

— Il n'y a pas grand'chose à raconter. Je m'étais arrêté un jour à la Salina del Condor pour me reposer ainsi que mon mulet, car j'avais voyagé pendant toute la pleine lune. Tandis que ma bête broutait, j'étais assis à terre, mangeant un peu de viande, quand j'entendis derrière moi le galop d'un cheval. Je me retournai et vis un cavalier descendre la colline et tourner au coin d'un rocher. A ma vue, il s'arrêta un moment, puis éperonna sa monture et passa devant moi à bride abattue.

— Et il ne vous dit rien, pas même une salutation?

— Pas une syllabe. Je remarquai qu'en passant, il détournait son visage comme pour me le cacher; mais je l'avais aperçu pendant quelques secondes. Il portait le costume ordinaire du pays et était armé d'un fusil. Derrière lui se trouvait une couverture roulée; mais le rouleau était si épais, qu'il devait contenir autre chose. Quoi? je ne pus le deviner.

— Passa-t-il tout près de vous?

— Non, à cinquante longueurs environ. Il me fit une impres-

sion si désagréable, que je fus content de le voir disparaître. Vers midi, quand mon mulet fut reposé, je repartis vers la Barranca del Homicido. J'étais à peine à mi-route, quand je trouvai le cadavre gisant dans une mare de sang. Je l'examinai et eus de suite la conviction que l'homme entrevu un peu avant devait être le meurtrier.

— Comment le mort était-il vêtu?

— De cuir, comme toi et moi.

— C'est bien cela : nous étions toujours ainsi pour ne pas nous déchirer dans les fourrés. Qu'avait-il encore sur lui?

— Rien, il avait été totalement dépouillé. Comme je retournais le corps pour l'examiner, je vis briller un objet qui avait trempé dans son sang : c'était cette coupe qui ne m'a jamais quitté depuis.

— Qu'as-tu fait du cadavre?

— Je ne pouvais pas l'abandonner aux oiseaux de proie. Je le mis dans la fente d'un rocher que je bouchai ensuite avec des pierres. Je recouvris le sang de sable et me lançai à la poursuite de l'assassin.

— As-tu pu le rattraper?

— Non, je le suivis à la trace tant qu'il fit jour; je recommençai le lendemain et vis qu'il me serait malheureusement impossible de le rejoindre, parce qu'il avait trop d'avance sur moi.

— Quel dommage, señor, que tu ne sois pas revenu vers la Saline! tu m'y aurais trouvé. Penses-tu pouvoir reconnaître la fente où tu as enfoui le cadavre?

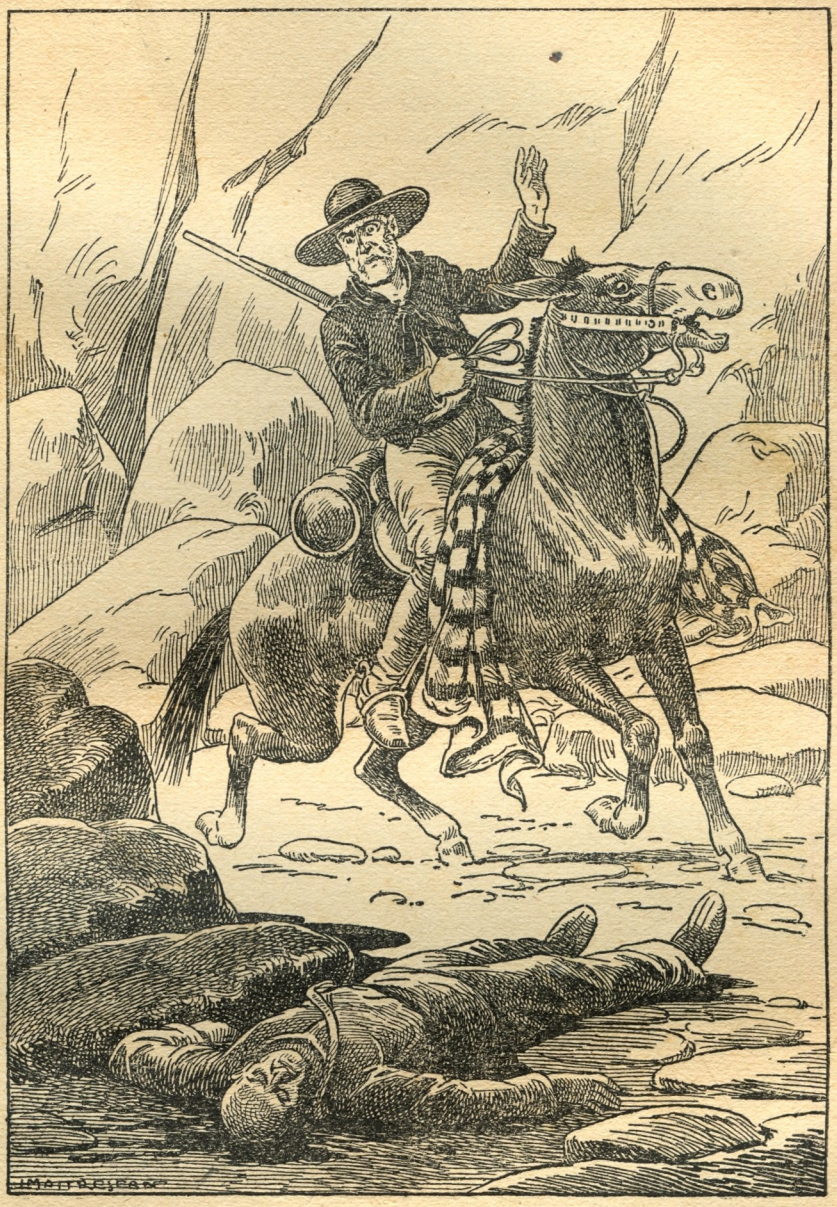
— Oui.

— Je t'ai entendu dire que vous vouliez aller de l'autre côté de la montagne. Quel chemin allez-vous prendre?

— Je voulais aller plus au nord; mais, dans une circonstance pareille, je ferai un détour pour vous mener à l'endroit en question.

— Merci de tout cœur, señor, car nous ne pouvons laisser notre mort sans lui donner la sépulture qui lui est due, selon nos mœurs et coutumes.

— Tu avoues alors que c'était un Inca, un descendant du grand chef?



« J'étais à peine à mi-route quand je trouvai le cadavre dans une mare de sang. »

— Oui, ce serait une ingratitude de te le cacher plus longtemps.

— Et il avait un trésor caché?

— Oui; lorsque son ancêtre s'enfuit avec le mien et quelques fidèles devant les Espagnols, ils réussirent à emporter beaucoup d'objets précieux qu'ils cachèrent dans la Barranca del Homicido. Les fugitifs et leurs descendants vécurent dès lors dans la montagne, et parfois l'Inca allait vers sa cachette pour rapporter un peu d'or qu'il revendait afin de vivre avec les siens. Il le faisait généralement pendant la pleine lune. Mon maître n'est pas revenu de son dernier voyage.

— Connais-tu sa cachette?

— Oui.

— Y es-tu retourné depuis?

— Oui, mais je ne l'ai pas ouverte parce que je n'en ai pas le droit.

— Hauka l'a-t-il?

— Pas encore. Il l'aura seulement quand la terre aura fini sa révolution autour du soleil, c'est-à-dire dans deux semaines. Il pourra alors entrer en possession de son héritage.

— Comment a-t-il déjà cette massue?

— Il l'a reçue de son père, qui l'avait laissée à son foyer avant de partir pour la dernière fois vers la Barranca. Nous avions également d'autres petits objets que nous avons vendus pour pouvoir faire le voyage dont nous revenons. Je ne pensais pas que nous retrouverions l'assassin dans l'intervalle. As-tu aussi un compte à régler avec Antonio Perillo?

— Non.

— Ni un de tes compagnons?

— Tout au plus le docteur Delétoile, à la vie de qui il a attenté.

— Ce petit homme se soucie peu de verser le sang : livre-moi donc le meurtrier s'il tombe entre vos mains.

— Je n'y vois pas d'inconvénients, puisque nous sommes sûrs de ce qui s'est passé.

— S'il a la chevelure de mon maître, c'est bien lui le coupable, et je ne pense pas que le lieutenant Verano nous ait menti.

— Je ne le crois pas non plus. Du reste, j'en étais convaincu avant d'avoir entendu parler du scalp, car j'ai reconnu Perillo il y a peu de temps, à Buenos-Ayres, pour l'homme entrevu à la Salina.

— Lui en as-tu parlé?

— J'ai fait allusion à la Salina del Condor, et il n'a pu s'empêcher de tressaillir.

— Nous aussi le lui rappellerons, » dit l'Inca.

## CHAPITRE XI

### CHEZ LES CAMBAS

On avait si bien galopé, que, deux heures avant la chute du jour, Crâne dur annonçait l'approche du lac des Palmiers.

« Nous n'irons pas jusque-là, décida le père Jaguar. Les Abipones pourraient déjà y être; il ne faut pas qu'ils nous voient et puissent se douter de la réception que nous leur préparons. A quelle distance est le village abipone le plus proche?

— Si nous continuons d'avancer à cette allure, nous y arriverons avant la nuit.

— Parfait, nous y passerons de nuit et camperons plus tard. »

Pendant une heure encore on foula le sable du désert, puis l'herbe apparut, devint de plus en plus touffue, et bientôt des forêts se dressèrent de chaque côté du chemin.

Les étoiles scintillaient au ciel et leur clarté permettait de maintenir les chevaux en ordre. Enfin, trois quarts d'heure après le coucher du soleil, le vent apporta des sons étranges. On eût dit des miaulements entrecoupés de coups sourds.

« Qu'est-ce que cela peut bien être? demanda Frédéric. Cela ne provient sûrement pas de voix humaines.

— Ce sont en tout cas des voix d'êtres vivants : reste à savoir desquels.

— Ce que vous entendez, intervint le père Jaguar, n'est autre que le chant de guerre des Abipones.

— Et les coups qui les accompagnent?

— Proviennent de sortes de tambourins.

— Je voudrais bien les voir.

— Ce sont les instruments les plus rudimentaires qu'on puisse imaginer : des courges creusées et recouvertes d'une peau tendue. Nous pouvons être sûrs maintenant qu'ils se préparent à une attaque et sont avertis de l'approche des Blancs. Voilà qui est précieux pour nous; il s'agit de savoir encore combien il y a de guerriers, à peu près, dans ce village. »

Géronimo et son ami furent envoyés aussitôt en reconnaissance. Ils revinrent une heure après, chacun d'eux ramenant un bœuf. Ils rapportèrent que le village n'était pas grand et comptait environ cent habitants, y compris femmes et enfants. Toutefois, comme ils avaient vu plus de cent guerriers, ceux des villages voisins étaient venus vraisemblablement se rassembler ici.

— Parfait, dit le père Jaguar, nous sommes sur la bonne voie. Vos bœufs sont les bienvenus; je ne me fais aucun scrupule de les prendre sans payer, les Abipones ont assez volé nos alliés. Hâtons-nous de continuer notre route. »

Au bout d'une demi-heure, on s'arrêta de nouveau pour camper. Les bœufs furent tués, et leur chair distribuée à chacun en quantité suffisante pour plusieurs jours. Le père Jaguar plaça des sentinelles auprès des chevaux, les feux furent éteints et chacun s'endormit.

On repartit au point du jour pour traverser tantôt des forêts épaisses, tantôt des plaines herbeuses bordées de villages.

Ces derniers se composaient de huttes de terre recouvertes de roseaux avec une seule pièce, et près desquelles s'étendaient de petits champs de maïs, de millet, de mandioca, de fèves, de tomates, patates, melons, etc.

On les évita soigneusement et on eut la chance de ne rencontrer aucun Abipone. Plusieurs de ces villages même semblaient déserts.

Le soir du deuxième jour, on atteignit le premier village camba, dont les habitants avaient été avertis du danger qui les menaçait. Crâne dur envoya les jeunes gens dans différentes directions pour convoquer en hâte tous les hommes capables de porter les armes, au grand village près du « Clair Ruisseau ».

Ils vinrent avec empressement, emportant tout leur avoir, fort minime du reste.

Le matin du troisième jour, la caravane arriva près d'un marécage recouvert en partie de roseaux gigantesques, entrecoupé d'arbres et de buissons.

Se tournant vers le docteur Delétoile :

« Voici le marais des ossements dont je vous ai parlé, lui dit le chef.

— Ah! c'est là, dit le petit homme en sursautant comme s'il avait reçu une décharge électrique. Peut-on les voir?

— Beaucoup sont pourris; mais on doit pouvoir en trouver quelques-uns en bon état.

— Alors je vais m'approcher pour les examiner. Arrêtez-vous, señores. Halte! halte!

— Non, dit le père Jaguar, nous ne pouvons pas perdre notre temps pour de vieux os.

— Ces os sont bien plus précieux que le temps dont vous parlez. Si vous ne voulez pas m'attendre, allez, je vous rattraperai; il faut que je voie ces os, et un éléphant même ne réussirait pas à m'entraîner d'ici. »

Le père Jaguar jugea qu'il valait mieux faire une petite concession :

« Je vous donne une demi-heure, répliqua-t-il, au bout de laquelle vous aurez soin de nous rattraper. Le chef va vous donner un guide. »

Un Camba fut désigné, et Frédéric naturellement n'eut garde de quitter son maître. Les autres s'éloignèrent.

Le Camba se dirigea vers l'eau en évitant les endroits dangereux et, une fois arrivé, il descendit de son cheval, qu'il attacha à un buisson. Il essaya de parler à ses compagnons; mais ceux-ci ne comprenaient pas un traître mot de sa langue.

« Voilà qui va bien marcher, dit Frédéric en mettant aussi pied à terre; nous allons nous comprendre comme Chinois et Turcs.

— Nous parlerons par pantomime, lui répondit le docteur pour le consoler. Avec des pantomimes, on peut faire le tour du monde. Ne t'occupe que de moi, ce brave homme n'aura

pas plus besoin de comprendre notre langue que nous la sienne. »

Le Peau-Rouge leur fit signe de le suivre et entra dans les roseaux, en un endroit où il était facile de voir que d'autres avaient déjà passé, et leur indiquant tour à tour la droite et la gauche :

« *Precaucion... Crocodilos,...* articula-t-il.

— Qu'est-ce qu'il dit? reprit Frédéric, des crocodiles ici? S'il y en avait, je les verrais bien; je n'ai pas peur. »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il fit un bond de côté en poussant un cri de terreur. Tout près de lui venait de surgir la tête d'un de ces sauriens qui le regardait de ses petits yeux méchants, en faisant claquer ses mâchoires avec un bruit de castagnettes.

« Il a vraiment raison, reprit le domestique quand il se crut en sûreté. Pourvu que nous aussi ne laissions pas nos propres os dans ce marais.

— N'aie donc pas peur, répliqua son maître, dont le courage n'avait plus de bornes dès qu'il s'agissait de son occupation favorite. Ces animaux sont bien trop paresseux pour nous gêner. Ils sentent mauvais, c'est tout ce qu'ils ont de désagréable.

— Oh! oh! leurs mâchoires et leurs dents ne sont pas agréables non plus, et j'aime encore mieux sentir la bête que d'être mangé par elle. »

Ils étaient arrivés, en marchant, à une sorte de presqu'île pointue sur les bords de laquelle croissaient des arbres et des buissons. La terre avait été déjà remuée, car c'est là que se trouvaient... les ossements si chers au savant. Il y en avait de toutes grandeurs et de toutes formes, les uns entiers, les autres brisés, les uns encore durs et en bon état, les autres déjà ramollis et pourris en partie.

« *Eurêka!* s'écria le petit homme en se précipitant à terre. Viens voir, Frédéric, les restes d'une époque où l'on ne pensait pas encore à toi.

— Et l'on avait bien raison, car si on y avait pensé déjà, vous pourriez aujourd'hui retrouver des parties de mon squelette mélangées avec celles d'une gigantochelonia ou autre.

— Tu es fou et dis des bêtises, répondit le docteur en ramassant des os qu'il examinait et tâtait tour à tour. Voici un aperçu grandiose des degrés du développement de la forme et de l'être. Regarde un peu ce morceau de crâne : je parie que c'est l'*os occipitis* d'un mégathérium. Il faut que nous emportions tout cela pour le trier et l'étiqueter quand nous serons au Clair Ruisseau... Mon ami, a-t-on trouvé tout cela ici même ou l'a-t-on amené d'ailleurs? »

Cette question était adressée à l'Indien, qu'on n'apercevait plus, mais dont on entendait les appels.

« Il veut que nous nous tenions près de lui. Venez, dit Frédéric.

— Non, pas encore, je n'ai pas tout vu.

— Alors je vais aller voir ce qu'il veut, puisqu'il est impossible de comprendre ce qu'il dit. »

Il partit, sans être aperçu par le docteur, qui n'avait d'yeux que pour son trésor et continuait à trier les ossements.

Tout à coup la voix de Frédéric retentit de nouveau près de lui :

« Laissez donc cela, disait-elle, il y en a là-bas de toute autre sorte : en voici un échantillon. »

Le savant, levant les yeux, poussa un cri de joie à la vue d'un fémur gigantesque que lui tendait son camarade.

« Frédéric, sais-tu ce que c'est que cela, le sais-tu?

— Oui, c'est un os, si je ne me trompe.

— Tu es un idiot, un véritable idiot. Tu ne sais que dire os et encore os; chacun a un nom différent. Ainsi celui-ci est l'*os femoris* d'un glyptodon. Quelle découverte! il vaut à lui seul tous ceux qui sont enterrés là.

— Alors mes compliments, car vous en trouverez là-bas autant que vous voudrez.

— Vraiment! où donc?

— Où j'étais à l'instant, répondit Frédéric en indiquant l'endroit d'où il revenait.

— J'y cours, » dit le petit homme.

Et avant que son domestique eût pu le retenir, il s'était élancé dans les roseaux.

Un bruissement se fit entendre, puis un appel au secours lancé par le docteur.

Frédéric, sans souci du danger, s'élança au secours de son maître sans voir les signes désespérés que lui faisait l'Indien pour lui dire de s'éloigner.

Au bout de cinq ou six pas, un spectacle terrifiant s'offrit à sa vue. Le savant était enlisé dans la boue, et d'un ruisseau voisin, heureusement très étroit, s'avançait vers lui un horrible crocodile. La gueule de l'animal n'était plus qu'à trois pieds de l'homme, qui essayait en vain de se dégager, quand Frédéric, d'un coup de fusil, creva l'œil du monstre.

« Enfin, s'écria-t-il, j'ai réussi! Maintenant, docteur, attrapez la crosse de mon fusil; je vais vous sortir de là. »

Le savant se cramponna au fusil; mais Frédéric eut beau tirer de toutes ses forces, la vase perfide ne voulait pas lâcher sa proie. L'Indien vint heureusement à leur aide, et leurs efforts réunis parvinrent à délivrer le savant. Dans quel état, par exemple! Couvert de boue, dégouttant d'eau sale et infecte.

A cette vue, le domestique n'hésita pas :

« Je ne puis pas, dit-il à son maître, vous laver, vous rincer, vous tordre, vous suspendre au soleil et vous arroser d'eau de Cologne; mais, puisque nous sommes de même taille et avons des vêtements semblables, vous allez prendre les miens et moi les vôtres.

— Ah! non, les miens sont trop mouillés et trop sales.

— Quand le maître est mouillé, pourquoi le domestique serait-il sec? Je saurai bien me débarrasser de la boue. Je vous ai obéi jusqu'ici : à votre tour. »

L'échange fut vite fait.

« Et maintenant, dit le docteur en lui tendant la main, je te dois la vie, mon brave; espérons que je pourrai te le rendre.

— Entendu! En attendant, qu'allons-nous faire des os pour lesquels vous avez failli vous enliser?

— Mais... mais... il faudra naturellement que je les revoie de plus près, même si je les laisse ici pour le moment. »

Cette restriction et le ton sur lequel elle fut faite laissait voir que son enthousiasme avait baissé d'un bon nombre de degrés.

Le voisinage immédiat de la gueule du crocodile avait produit son effet.

Aussi, quand Frédéric fut revenu avec lui à l'endroit funeste, le docteur lui dit seulement avec une placidité extraordinaire:

« Penses-tu qu'il y ait ici des gens qui puissent s'emparer de ces os aujourd'hui ou demain?

— Oh! non, il n'y a ici que des Indiens, ils ne sauraient qu'en faire.

— Alors, je renonce à les emporter aujourd'hui. Je reviendrai, non pas seul, mais en compagnie d'hommes pour faire les fouilles et veiller en même temps à ma propre sûreté. La demi-heure qu'on nous avait accordée est passée depuis longtemps. Partons. »

Ils remontèrent à cheval et firent si bien diligence, qu'ils eurent rattrapé leurs compagnons en deux heures. Delétoile ne parla pas de son accident, et Frédéric eut bien soin d'observer la même discrétion, pour ne pas mortifier son maître.

Vers midi le terrain changea d'aspect. De tous côtés s'élevaient de légères hauteurs assez semblables à des digues entre lesquelles avaient été jadis de petits lacs aujourd'hui desséchés. Les digues étaient couvertes de buissons, et l'herbe croissait dans l'ancien lit des eaux. On apercevait au delà une ligne infinie de forêts, percée d'une seule ouverture vers laquelle se dirigeait le chef. A droite et à gauche la forêt était dans la plaine, tandis que la partie vers laquelle on se dirigeait semblait gravir une montagne.

« Pourquoi ne restons-nous pas en bas? demanda le père Jaguar. Est-il donc possible de traverser la montagne?

— Oui, répondit le chef. La montagne est ronde et creuse et renferme une vallée appelée la vallée del Lago descado (la vallée du Lac desséché). Nous pourrions la traverser facilement en un quart d'heure, au lieu qu'il nous faudrait au moins une journée pour nous frayer un chemin à travers les lianes et les fourrés des autres parties.

— Ne pourrait-on pas les longer?

— Oui, mais elles sont si étendues, qu'il nous faudrait faire un détour d'une journée à cheval.

— Et à quelle distance d'ici se trouve ton village?

— Nous y serons avant la nuit.

— Si bien que tout individu qui veut éviter ce détour est forcé de passer par la vallée du Lac desséché.

— Oui.

— Ah! bon, tant mieux!

— Pourquoi?

— Je te le dirai quand j'aurai vu la vallée. Je pense que sa situation et sa forme nous serviront très utilement contre nos ennemis. »

De loin on aurait pu croire que l'ouverture était un tunnel, car les branches des arbres qui la bordaient se rejoignaient en formant une voûte; mais, de près, il s'agissait seulement d'une trouée qui commençait un long couloir à l'intérieur de la montagne.

Arrivé là, le père Jaguar arrêta son cheval pour regarder autour de lui. Il devait y avoir eu, en effet, un lac en cet endroit, car un petit ruisseau coulait encore et alimentait un petit étang au milieu de la vallée.

Le père Jaguar commanda de l'attendre pendant qu'il irait inspecter la vallée. A son retour il dit:

« Rien ne peut nous être plus favorable que cet endroit; nous y remporterons une victoire facile.

— Comment cela, señor? demanda le lieutenant. Voulez-vous dire que nous allons attendre l'ennemi ici?

— Oui.

— Ce serait la plus grande bêt... la plus grande faute, reprit-il, que nous puissions commettre. »

Le lieutenant, tout en reconnaissant la valeur du père Jaguar, ne pouvait prendre son parti d'être son subordonné; comme officier il croyait lui être bien supérieur.

« Je suis content que vous n'ayez pas achevé votre premier mot, répliqua le père Jaguar d'un ton sévère. Je n'ai pas l'habitude de me laisser critiquer en des termes pareils. J'ai donné mon avis, vous pouvez donner aussi le vôtre. En quoi mon projet est-il une faute?

— Parce que nous serons battus ici à plate couture.

— Expliquez-vous.

— Comment! vous ne vous rendez pas compte que nous sommes comme encavés dans cette vallée et que l'ennemi n'aura qu'à y pénétrer pour nous massacrer tous?

— Vraiment! êtes-vous sûr que l'ennemi pourra y pénétrer? L'accès de la vallée est si étroit, que six ou sept hommes au plus peuvent y passer de front. De plus, il y a de chaque côté des arbres derrière lesquels nous pourrons nous dissimuler et nous mettre à l'abri des balles ou des flèches ennemies. Il suffira de cinquante hommes décidés, postés là, pour que les ennemis ne puissent entrer, seraient-ils au nombre de mille. Me comprenez-vous? »

L'officier ne répondit pas. Le père Jaguar continua:

« Vous dites que nous sommes enfermés entre ces hauteurs : s'écarteront-elles pour l'ennemi? Il y sera enfermé comme nous. L'avantage sera pour celui qui s'y établira le premier. Il n'y a pas besoin d'avoir étudié la stratégie pour comprendre cela. »

Verano haussa les épaules d'un air embarrassé.

« Du reste, ajouta le père Jaguar, je n'ai nullement l'intention de disputer à l'ennemi l'entrée de la vallée, je veux au contraire l'y attirer.

— Mais pourquoi donc? reprit l'officier avec impatience, pour nous livrer entre ses mains?

— Non, mais l'avoir dans les nôtres. Vous doutez-vous du moment où les Abipones arriveront dans la contrée?

— Personne ne peut le savoir.

— Pourquoi pas? Nous avons mis trois jours pour venir, parce que nous avons de bons chevaux; les Abipones au contraire n'en ont pas : nous n'avons donc pas à les attendre ici avant quatre jours. Ce temps est suffisant pour faire nos préparatifs de manière à nous assurer la victoire après un combat facile.

— Il n'y aura ni combat facile ni victoire assurée si nous laissons l'ennemi entrer ici.

— Vous voyez pourtant bien que nous leur tendons un piège.

— Un piège où nous tomberons nous-mêmes. »

Le père Jaguar allait répondre, quand le docteur prit la parole :

« Excusez-moi, señor Verano. Vous, un officier, vous ne saisissez pas ce que veut dire le père Jaguar? La chose est pourtant facile à comprendre.

— Vraiment! Eh bien, si vous la comprenez, vous, ayez donc la bonté de me l'expliquer.

— Très volontiers. Supposez que nous nous cachions derrière les arbres tout autour de la forêt : nous laissons entrer l'ennemi et occupons aussitôt l'entrée et la sortie de la montagne. L'ennemi, enveloppé ainsi de tous côtés, est perdu, car il ne peut nous attaquer et reste exposé à nos balles. J'espère maintenant que c'est clair, *perspicum* en latin. »

Le lieutenant était furieux. Que ce petit homme osât lui donner une leçon, c'était plus fort que tout.

« Pourquoi me parlez-vous? hurla-t-il; vous ai-je demandé conseil?

— Assurément! vous m'en avez même prié.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Faites-moi grâce, à l'avenir, de votre personne et de vos explications. Je sais fort bien ce que j'ai à faire.

— Vous n'en avez pas l'air, dit à son tour le père Jaguar. Je n'ai pas envie de me disputer avec qui que ce soit et propose de continuer notre route. Il faut avant tout arriver ce soir au but de notre course, au Clair Ruisseau. »

On partit, le lieutenant vexé et maugréant à l'arrière. Il était furieux de l'affront qu'il venait de recevoir comme représentant du général Mitre.

La montagne, qui, vue de face, ressemblait à un cône, s'étendait en arrière en forme de virgule, dont la queue était traversée par le ruisseau déjà mentionné. Au delà, c'était de nouveau la plaine.

Quand la forêt devint moins touffue, l'herbe fit de nouveau son apparition et on put se remettre au galop.

Le docteur était maintenant très solide en selle et se tenait toujours aux côtés de son fidèle domestique.

« Ton vêtement est-il encore mouillé? lui demanda-t-il avec sollicitude. Je crains que tu n'attrapes froid.

— Il est très sec, au contraire, aussi sec que votre réponse au lieutenant.

— Il doit être en colère après moi.

— Il y a des chances pour cela; mais on s'en fiche. Les grands esprits absorbés par les animaux gigantesques ne s'occupent pas de personnalités aussi minimes.

— Frédéric, répliqua le docteur, j'ai eu tort tout de même.

— Envers le lieutenant?

— Non, envers le fossile que nous avions trouvé dans le marais : j'aurais dû l'emporter.

— Pourquoi?

— Parce qu'il va m'être pris par les gens que nous attendons.

— Ce n'est pas les Abipones qui le prendront. Quant aux soldats qui les accompagnent, en admettant qu'ils en aient l'intention, ils le feraient seulement au retour.

— C'est la même chose. Je pense que nous ferions bien d'aller tous deux immédiatement chercher ces os.

— Ah! mais non, pour tomber entre les mains des ennemis!

— Il n'y a pas de danger; le père Jaguar a dit qu'ils n'arriveraient pas avant quatre jours : nous avons bien le temps d'ici-là.

— Oui, mais le père Jaguar ne nous permettra pas de nous éloigner.

— Je me garderai bien de lui en demander la permission. Veux-tu m'accompagner?

— Voilà qui ne me dit guère.

— Frédéric, je te croyais fidèle, *fidelis* en latin.

— Je le suis.

— Alors tu dois venir, si je te le demande.

— Dites-moi au moins comment nous allons emporter ces os.

— Comment veux-tu que je le sache? Je compte sur ton ingéniosité.

— Si mon ingéniosité était un camion ou une charrette, nous pourrions les charger dessus; mais nous n'avons pas de voiture, il nous faudrait au moins une bête de somme, et nous n'en avons pas.

— Pas! alors que nous avons capturé plus de quatre-vingts chevaux?

— Ils ne nous appartiennent pas.

— Qui donc oserait le dire? C'est un bien commun dont quatre au moins nous reviennent de droit. Du reste, nous ne les volerons pas, puisque nous les ramènerons. Il y a aussi des bâts : en réalité, tout ce dont nous avons besoin... Mais sauras-tu trouver le bon chemin sans t'égarer?

— M'égarer! Il me suffit d'avoir parcouru un chemin une seule fois pour le reconnaître comme ma poche. Mais je pense à toute autre chose.

— A quoi donc?

— Aux crocodiles. Si vous vous précipitez encore si aveuglément sur les fossiles et que vous tombiez sur un crocodile, je n'arriverai peut-être plus assez tôt pour vous sauver.

— Oh! je ferai attention, je te le promets.

— Bon, alors c'est entendu. Quand partons-nous? »

On avait avancé bon train pendant cette conversation, et vers le soir on vit briller tout à coup la lagune près de laquelle étaient bâties des huttes rangées au bord d'un ruisseau : le Clair Ruisseau.

Des hommes pêchaient dans des barques sur la lagune; derrière les cabanes, s'étendaient des jardins et des champs où travaillaient d'autres hommes, des femmes et même des enfants.

D'autres encore se reposaient assis sur le seuil de leurs demeures.

Ce paisible tableau changea à vue d'œil à l'arrivée des voyageurs.

Le premier qui les vit poussa un cri perçant, répété aussitôt de bouche en bouche. Les pêcheurs s'empressèrent de regagner la rive, les travailleurs se précipitèrent vers le village, et tous reparurent peu après avec leurs armes.

Le chef de la caravane reprit alors le même cri. Les indigènes s'arrêtèrent un moment; mais, ayant reconnu le Camba, ils se mirent à pousser des exclamations de joie et accou-

rurent, en brandissant leurs armes et en dansant, saluer les nouveaux venus.

Et alors commença la fête d'usage par laquelle on accueille les amis.

Tout d'abord, un homme souffla dans un instrument de bambou pour appeler ceux qui étaient dans la forêt. On les vit bientôt accourir, et en peu de temps trois cents hommes furent réunis sur deux rangs devant les étrangers. Derrière eux se tenaient leurs femmes, plus en arrière leurs enfants comme spectateurs.

Puis ce fut une danse où seules les mains et la tête faisaient des mouvements, les pieds restant immobiles. Après, les femmes se joignirent aux hommes pour une marche en avant et en arrière; enfin les lances et les couteaux furent brandis en mesure aux cris stridents des femmes.

Le chef, désignant alors Martet aux Cambas :

« Le père Jaguar, » leur dit-il.

Il y eut, tant la surprise était grande, un moment de silence, auquel succéda une explosion de joie indescriptible, des cris, des bonds. Beaucoup même s'approchèrent pour lui donner la main ou simplement le toucher. Il n'était jamais venu au Clair Ruisseau; mais on le connaissait de réputation et on savait qu'il avait soutenu les autres tribus cambas contre les Abipones.

Quand l'enthousiasme fut calmé, les hommes se rangèrent trois par trois et, précédés du chef et suivis des enfants, ils se mirent en marche pour conduire leurs hôtes dans le village.

Le village se composait de quatre-vingts maisons environ en terre battue et recouvertes d'un toit de roseaux. Dans les jardins croissaient des fleurs, et dans les champs, des céréales, des légumes de toutes sortes, qui composaient la principale nourriture des habitants.

Derrière les champs, sur une étendue assez grande, paissaient cinquante têtes de bétail et trente chevaux, toute la richesse du village.

On avait mis pied à terre, et le chef, ayant pris la parole,

racontait à ses sujets tout ce qui lui était arrivé ainsi que les préparatifs de guerre des Abipones.

Le père Jaguar parla ensuite à son tour pour exprimer son intention de leur offrir une partie des fusils et les chevaux. Un cri de joie unanime lui répondit.

Le lieutenant Verano voulut faire remarquer que personne n'avait le droit de distribuer des chevaux et des fusils sur lesquels il avait des prétentions; mais personne ne fit attention à ses paroles.

La nuit venait. Après avoir soigné leurs bêtes, les Cambas tuèrent quelques bœufs en l'honneur des nouveaux venus et l'on festoya à la lueur des foyers. La viande, préparée à la manière des Gauchos, fut arrosée d'une boisson faite avec les fruits du chanar et accompagnée de petits gâteaux de maïs préparés par les femmes.

Il y eut ensuite délibération, et le père Jaguar exposa son plan. Dès le lendemain, les fusils devaient être distribués aux Cambas, à qui on en apprendrait le maniement; après quoi, on se rendrait, en temps voulu, à la « vallée du lac desséché ». Cent Cambas y pénétreraient et iraient se cacher derrière les arbres. Ils y attendraient les Abipones, et quand ceux-ci y seraient arrivés, leur fermeraient l'entrée de la vallée. Les autres Cambas se cacheraient plus loin dans la vallée même pour pouvoir commencer le combat en temps voulu. Enfin tous les hommes devraient se tenir assez près les uns des autres pour pouvoir se transmettre à voix basse les ordres du père Jaguar.

Tout le monde approuva ce plan, sauf l'officier.

« Votre plan, señor, serait très bien s'il pouvait réussir; mais j'en doute fort.

— Il faut savoir attendre, répondit le géant d'un ton indifférent.

— Pourquoi? La force d'un bon soldat consiste à décider, non à hésiter. Vous n'avez pas l'air de vous douter que l'avantage appartient à celui qui attaque.

— Je le sais aussi bien que vous, señor.

— Alors, pourquoi n'agissez-vous pas en conséquence?

— Je le ferai quand l'ennemi sera pris au piège.

— Voilà qui est faux; vous devez non pas le laisser s'approcher, mais aller au-devant de lui pour le battre, là où vous le rencontrerez. Si vous n'osez pas, vous n'avez qu'à me remettre le commandement : je me fais fort de remporter des victoires de ce genre.

— Au prix de beaucoup de sang naturellement, et c'est justement cela que je veux éviter.

— Encore faux, archifaux. Il faut abattre ces chiens du premier au dernier, il faut qu'il en réchappe le moins possible.

— Pourquoi, señor?

— Vous me le demandez! Ne sont-ils pas contre nous? Ne nous ont-ils pas volés?

— Et que faites-vous vous-mêmes? Y a-t-il ici un pied de terre qui soit à vous? Vous ou vos ancêtres, avez-vous honnêtement payé aux Indiens ce que vous leur avez pris? Mais ne discutons pas davantage. Si tout se passe comme je le désire, il ne coulera pas une goutte de sang. Un simple coup d'œil, une minute de réflexion montreront aux ennemis qu'ils sont perdus même en recourant à leurs armes. Je leur parlerai et leur ferai des conditions humanitaires qui les engageront à conclure avec nous une paix loyale.

— Une paix avec ces révoltés! Êtes-vous donc le diable? Pouvez-vous en prendre la responsabilité?

— Je voudrais bien savoir à qui j'ai des comptes à rendre.

— Au général, au président.

— Peuh! Nous ne sommes pas à Buenos-Ayres, mais dans le Gran Chaco. L'endroit où vous êtes assis appartient à la tribu des Cambas; le président n'y a rien à dire.

— Eh bien! sachez que je m'y opposerai.

— Voulez-vous dire que vous comptez agir, à l'occasion, contre ma volonté ou mes ordres?

— Oui; je ne connais personne ici à qui je doive obéir.

— Vous semblez oublier que vous avez été sauvé par nous d'une mort effroyable. Eh bien! moi, je vous dis : faites bien attention, si une seule goutte de sang est versée contre ma volonté à cause de vous, je vous loge une balle dans la tête.

— Vous parlez comme un insensé, repartit l'officier. Savez-vous qui je suis?

— Un simple lieutenant, pas davantage, et de plus un homme violent et sanguinaire. Tandis que moi, je suis le père Jaguar, pour qui un brave Indien compte plus qu'un Blanc sans scrupules, et je ferai ce que j'ai dit, je vous le jure. »

Il se leva sur ces mots et s'éloigna.

L'officier continua ses observations avec des mots emphatiques; mais Géronimo, levant son couteau, lui imposa silence.

« Taisez-vous, señor, lui dit-il, car si j'entends sortir encore de votre bouche un seul mot désobligeant pour notre ami, je vous plonge mon couteau dans le cœur. »

Le père Jaguar continuait à marcher pour tâcher de retrouver son calme. La pleine lune était finie, et les pâturages n'étaient éclairés que par la lueur incertaine d'un mince croissant. Il pouvait malgré cela apercevoir le bétail et fut frappé de son étrange attitude.

Les chevaux s'étaient groupés, les pattes de derrière en dehors, tandis que les bœufs se tenaient au contraire tête en avant. Ces animaux se préparaient donc à se défendre, les premiers par des ruades, les seconds par des coups de corne. Y avait-il donc un fauve dans le voisinage?

Comme il n'avait pas emporté son fusil, il se mit à crier vers le village :

« Señores, apportez vos fusils, voilà un jaguar. »

Et il tira son poignard, en cas d'attaque.

Sa voix puissante n'était pas seulement parvenue aux habitants du village, mais par delà aux oreilles d'Antoine et de l'Inca, qui, absorbés dans leur conversation, n'avaient pas remarqué l'attitude des animaux. Les derniers événements avaient encore accru l'amitié des deux adolescents, qui ne se quittaient plus. Antoine parlait de sa patrie, non pas du Pérou, mais de la France, d'où ses parents étaient originaires, et d'autres pays aussi, de leurs habitants et de leurs coutumes. Il avait reçu une bonne instruction et pouvait, grâce à cela, donner à son ami les renseignements qu'il lui demandait. Il

lui parlait aussi des religions des différents pays, de leurs formes de gouvernement, de leurs souverains et de leurs pouvoirs, de leur puissance militaire et des ravages que pouvaient causer les armes actuelles. Tout cela rendait le jeune Inca fort perplexe, et il comprenait que ce qu'il avait rêvé resterait toujours un rêve.

Les deux amis, vu leur âge, n'avaient pas assisté à la délibération. Ils étaient donc partis en promenade et, ne comptant pas s'éloigner beaucoup, ils avaient négligé de prendre leurs fusils. Antoine avait seulement son couteau et son revolver; l'Inca, son couteau et sa massue.



Il aperçut un jaguar prêt à bondir sur lui.

A la voix du père Jaguar, le premier s'arrêta de parler et tira instinctivement son revolver.

« Une once ou un tigre auraient-ils par hasard pénétré dans le village? s'écria-t-il.

— Non, répondit Hauka, la voix ne vient pas de là, mais de l'autre côté de la forêt. Nous nous sommes trop éloignés, retournons. »

En revenant vers le village, ils passèrent devant un groupe de bœufs.

« Pressons-nous, dit l'Inca en l'apercevant. Ces animaux se

tiennent sur la défensive, les cornes déjà baissées : le jaguar doit être tout près d'ici. »

A pas rapides, ils arrivèrent près de six ou sept chevaux qui frappaient le sol de leurs pieds en hennissant. Hauka se dirigea vers la gauche; Antoine, pour aller au plus court, vers la droite. Mais à peine ce dernier avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut dans l'herbe un objet sombre. La faible clarté de la lune ne lui permettait pas de distinguer ce que c'était. Il s'avança pour mieux voir et aperçut alors un jaguar prêt à bondir sur lui.

Fuir à ce moment aurait été le pire. Il s'arrêta donc, prit son revolver d'une main et son couteau ouvert de l'autre :

« Hauka, cria-t-il, le jaguar! »

La bête s'élança; mais Antoine avait tiré, et sa balle avait atteint l'animal, qui s'écroula sur lui. L'adolescent s'attendait à sentir les crocs et les griffes du monstre pénétrer dans sa chair; mais il n'en fut rien : il entendit seulement un coup semblable à celui de la hache sur le billot. L'animal se souleva et alla retomber un peu plus loin, sans un cri ni un râle.

Antoine osait à peine croire à sa délivrance et hésitait à se relever. L'Inca alors, se penchant sur lui, lui demanda d'un ton affectueux :

« Es-tu blessé?

— Je ne crois pas, je n'éprouve aucune souffrance. Qu'est devenu l'animal?

— Il est mort, je l'ai assommé avec mon *human tschovay*. Lève-toi, que nous voyions si tu n'as pas de blessure. »

Antoine se leva; sa personne comme ses vêtements étaient indemnes. Il serra son sauveur dans ses bras en lui disant :

« Sans toi, je serais mort. Comment te remercier?

— En m'aimant toujours autant : rien ne peut m'être plus cher. Retournons vers les nôtres maintenant.

— Et que faisons-nous du jaguar?

— Laissons-le là pour le moment; les Cambas viendront le chercher. »

Ils aperçurent alors le père Jaguar qui accourait, ayant entendu l'appel du jeune homme et le coup de revolver.

Arrivé près d'eux, il se pencha sur l'animal pour l'examiner.

« C'est une bête de cinq ans, dit-il, et d'une grosseur peu commune. Hauka, tu es un jeune héros. De quel coup terrible tu lui as fendu le crâne! Donne-moi ta main que je la serre : tu seras un jour un homme remarquable. »

Ils rentrèrent tous trois au village. Quand les Cambas apprirent l'événement, hommes, femmes et enfants coururent vers l'animal mort pour le ramener en triomphe chez eux. Ils le dépouillèrent et voulurent remettre à l'Inca la peau qui lui appartenait de droit; mais le jeune homme en fit cadeau à Antoine en souvenir de cette périlleuse aventure.

Les voyageurs allèrent se coucher dans les maisons que leur avaient cédées les habitants du village, tandis que les guerriers appelés par les messagers du chef arrivaient de tous côtés, ainsi que les familles dont les demeures se trouvaient sur le passage des Abipones.

Dès le matin suivant, on partagea les fusils entre les chefs des tribus ou caciques et il y eut bientôt six cents jeunes guerriers cambas armés. On réquisitionna bon nombre de provisions en assurant les réquisitionnés d'un large dédommagement.

## CHAPITRE XII

### LA PROIE DES CROCODILES

Le troisième jour après leur arrivée, le père Jaguar emmena Antoine et Hauka en éclaireurs au-devant de l'ennemi. Les guerriers cambas devaient se rendre le lendemain à la vallée du lac desséché pour y occuper la position qui leur avait été nettement indiquée. En son absence, les hommes devraient obéir à Géronimo. Cette décision provoqua une fois de plus le mécontentement du lieutenant Verano.

Une fois le chef parti, le docteur appela Frédéric :

« Maintenant, lui dit-il, nous pouvons exécuter notre projet; car si le père Jaguar, qui a l'œil partout, avait été ici pour s'apercevoir de notre disparition, il se serait empressé de nous y ramener.

— Et nous aurions eu une réprimande qui m'eût fort ennuyé, ajouta le domestique. Alors vous êtes bien décidé à retourner là-bas?

— Oui. Plus j'y réfléchis, plus je sens que je suis venu ici uniquement pour ces os. Tu ne vas pas m'abandonner?

— Je n'y pense guère, vous le savez bien.

— Quand partons-nous? Ce n'est guère possible tant qu'il fait jour.

— Assurément, ce Géronimo avec son grand nez de vautour ne nous laisserait pas faire. Ne devons-nous pas prendre des chevaux, des selles et des courroies pour empaqueter notre butin? Vous pouvez vous fier à moi, j'aurai soin de nous procurer tout ce qu'il nous faut. »

Le rusé garçon passa en effet la journée en préparatifs, et à minuit seulement il put avertir son maître que tout était prêt. Tous deux se glissèrent furtivement vers la forêt, où le serviteur avait déjà conduit deux chevaux de selle et trois chevaux de somme. Il n'y avait plus qu'à se mettre en route.

« Reste à savoir si nous allons retrouver le marais, dit le petit homme avec inquiétude.

— Soyez sans crainte, répondit Frédéric.

— La lune est aussi étroite que le dos d'un couteau; l'on voit à peine où l'on va.

— Je ne m'occupe pas de la lune, ma mémoire me suffit. Je connais le chemin aussi bien que si j'avais été facteur dans ce pays depuis vingt ans. »

Il le connaissait peut-être, mais quand ils arrivèrent à la forêt, ils ne virent plus devant eux qu'une masse noire où il leur fut impossible de distinguer l'endroit par lequel ils avaient pu passer trois jours plus tôt. Ils durent attendre le lever du soleil pour s'y reconnaître, et il leur fallut au moins deux heures pour retrouver, par hasard, les traces du père Jaguar, grâce auxquelles ils arrivèrent enfin dans la vallée du lac desséché.

Ils s'y arrêtèrent un instant pour abreuver leurs chevaux et reprirent leur route.

Au bout de quelque temps, Frédéric s'arrêta, soucieux :

« Si je ne m'abuse, dit-il, le père Jaguar s'est trompé de chemin.

— Comment cela? Que veux-tu dire?

— Il a trop appuyé à gauche : le bon chemin est bien plus à droite.

— C'est toi qui dois être dans l'erreur. Le père Jaguar n'est pas homme à se tromper de chemin, *via* en latin.

— Il est pourtant sûr que la vallée était juste devant nous quand nous sommes venus et que, maintenant, elle est à notre gauche. Que faire?

— Faisons comme lui et nous arriverons tout droit au marais. »

Ils continuèrent donc à marcher quelques heures dans la

même direction; mais, le sol étant devenu sablonneux, les traces qu'ils suivaient ne furent plus visibles et la contrée leur apparut totalement inconnue.

« Nous nous sommes certainement trompés de chemin, dit enfin Frédéric en arrêtant les chevaux, nous devrions être au marais depuis longtemps.

— C'est vrai, répliqua le savant. Pourtant le père Jaguar ne peut s'être trompé.

— Il avait sans doute une raison pour changer de route.

— Et nous avons perdu un temps précieux. Qu'allons-nous faire, mon cher Frédéric? faut-il retourner sur nos pas?

— A aucun prix. Il nous faut revenir en appuyant simplement à droite. »

Ils le firent, et au bout d'un certain temps ils aperçurent les arbres qui bordaient le marais. Le jour touchait malheureusement à sa fin.

Ils s'empressèrent de descendre de leurs montures, qu'ils conduisirent avec précaution près de l'endroit où ils avaient laissé les ossements.

« Et maintenant, dit Frédéric, il s'agit de faire vite. Dans une heure l'obscurité sera complète : il faut que d'ici là tous nos ossements soient aux bagages, et ensuite : en route.

— Pourquoi pas rester ici?

— Parce que les Abipones pourraient arriver. Quelle joie pour eux de nous rattraper tous deux! Allez, vite au travail et prenez garde aux crocodiles : il y en a des masses ici. »

Les deux hommes se mirent à mettre les os en tas; mais cela n'allait pas aussi vite que Frédéric l'aurait voulu. Son maître perdait en effet beaucoup de temps en explications et recommandations de toutes sortes.

Il fallait gratter ici, laver là, et les minutes s'écoulaient sans que les deux compagnons eussent le moindre pressentiment de ce qui se passait tout près d'eux.

Tout à coup ils entendirent une voix qui les fit tressaillir et, bien que cachés par les buissons, ce qu'ils aperçurent entre les branches les jeta dans un effroi bien compréhensible.

Une troupe de cavaliers et de piétons s'était avancée en

effet vers l'endroit où leurs chevaux étaient attachés, et tandis qu'une partie examinait leurs bêtes, l'autre semblait chercher une piste à travers les roseaux. Quand les nouveaux venus ne furent plus qu'à quarante pas, il fut facile de distinguer leurs visages.

« Aïe! aïe! quelle tuile! dit Frédéric à son maître. Pourquoi avez-vous perdu votre temps en bavardages et en bêtises? J'aurais dû me méfier. Reconnaissez-vous ces garnements?

— Hélas! oui, répondit le docteur, qui commençait déjà à trembler de peur. Le plus loin là-bas, c'est Antonio Perillo, qui a tiré sur moi, et plus près le capitaine Pellejo, qui nous a surpris près de la gigantochélonia.

— Et aussi le grand long qu'ils appellent Gambousino, et avec eux encore au moins huit cents hommes armés. Qui sont-ils? des Abipones?

— Ne serait-il pas possible de fuir, mon cher garçon?

— Où donc? dans les bras des bandits d'un côté, dans l'eau de l'autre. Là-bas nous serions pris par les Peaux-Rouges, et ici nous serions mangés par les crocodiles.

— Alors restons cachés dans les buissons. On ne nous trouvera peut-être pas, et dès qu'il fera nuit, nous nous sauverons.

— Ne vous faites pas d'illusions; avant que nous nous soyons rapprochés de cinq minutes vers l'éternité, nous serons la propriété de ces gens, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.

— Ce sera dangereux pour nous, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute.

— Que répondrons-nous quand ils nous demanderont ce que nous faisons ici?

— Ne répondez rien, je m'en charge. Il faut au moins leur faire savoir que le père Jaguar est ici et que les Cambas n'ignorent pas qu'ils seront attaqués. Pour nous, nous affirmerons être venus tout seuls ici. Nous le soutiendrons quand même ils nous empaleraient, nous pendraient, nous empoisonneraient et finalement nous poignarderaient. Faites attention, les voilà qui ont trouvé nos traces. Miséricorde! La comédie va commencer; comment finira-t-elle? »

Les coquins arrivaient droit vers le buisson. A la vue des deux Français, le Gambousino eut un geste de surprise :

« *Ay maravilla*, ah! par exemple! s'écria-t-il, voilà de vieilles connaissances! Soyez les bienvenus, señores. Que faites-vous donc ici? Auriez-vous par hasard trouvé une nouvelle tortue géante? Vous êtes sans doute venus pour les vieux os? Les vôtres auront bientôt le même aspect! »

Et il éclata d'un rire moqueur, que les autres imitèrent.

Puis, sur un geste de lui, les deux chercheurs furent saisis et amenés près de leurs chevaux. On fit cercle autour d'eux, on les fouilla, et le contenu de leurs poches leur fut confisqué pour la seconde fois.

Le Gambousino, s'adressant alors au docteur :

« Eh bien! cher ami, lui dit-il d'un ton moqueur, qu'est devenu le père Jaguar?

— Il est sur vos traces, intervint rapidement Frédéric.

— Qui te parle à toi, mon garçon? Il est vrai que tu seras peut-être plus sincère que ton maître. Tu peux sauver ta peau en disant la vérité. Dis-moi, le père Jaguar a-t-il vraiment trouvé nos traces l'autre matin?

— Oui.

— Jusqu'où?

— Je ne sais pas, je n'y étais pas.

— Que voulait-il faire dans le Gran Chaco?

— Chercher du thé.

— Dans quel endroit?

— Je ne sais pas, il était très circonspect à notre égard, et nous avons seulement appris qu'il voulait se mettre rapidement à votre poursuite pour savoir où vous alliez.

— Combien avait-il de gens avec lui?

— Peut-être vingt hommes.

— D'où avez-vous ces chevaux et ces armes? Nous vous avions pourtant tout pris.

— Il nous les a donnés dans l'espoir que le banquier Salido les lui paierait.

— Je m'en doutais. Et comment vous trouvez-vous dans cette contrée?

— Nous savions que l'on trouvait au Gran Chaco des restes d'animaux anciens et y sommes venus au petit bonheur. Or nous avons justement trouvé ici ce que nous cherchions.

— Où avez-vous trouvé des Cambas?

— Nulle part. Nous avons traversé hier quelques villages, mais ils étaient déserts.

— Pour quelle raison?

— Comment voulez-vous que je le sache? »

Le gigantesque Gambousino laissa tomber lourdement son poing sur le domestique et lui dit d'un ton courroucé :

« Tu es le plus grand imbécile ou le plus malin compère qui existe. En tout cas, il ne sera pas mauvais que tu partages le sort de ton maître. Nous savons, grâce à toi, que le père Jaguar est derrière nous et non devant comme nous le croyions, cela suffit. Qu'on attache ces hommes à des arbres; je vous dirai ensuite la bonne farce que nous allons leur faire. »

Après que ses ordres eurent été exécutés, il parla à voix basse à ses hommes réunis autour de lui, et tous éclatèrent aussitôt d'un rire de mauvais augure.

Puis, s'approchant des prisonniers, il leur dit :

« Pour vous ôter toute possibilité de vous échapper de nouveau, j'ai prononcé contre vous une double sentence de mort. Vous serez pendus et exposés pour être dévorés par les crocodiles. »

Le docteur voulut répondre pour se défendre; mais Frédéric l'en empêcha en lui disant en français :

« Taisez-vous, mon maître, toute parole serait inutile.

— Alors nous sommes perdus, mon cher Frédéric.

— Non pas. S'ils ne nous tuent pas immédiatement, nous serons sauvés.

— Par qui?

— Par le père Jaguar.

— Impossible! il n'est pas là.

— C'est ce qui vous trompe. Je viens de l'apercevoir par hasard, juste comme le Gambousino achevait de parler. J'ai vu un être humain surgir des roseaux et disparaître aussitôt,

non sans m'avoir fait un signe. J'ai eu le temps de reconnaître le père Jaguar.

— Tu t'es sans doute trompé. Le soleil, *sol* en latin, est déjà couché, et le crépuscule commence.

— Je ne me suis pas trompé : c'était bien sa haute taille et son costume de cuir. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, leurs ennemis s'étaient éloignés pour aller convoquer les autres Abipones au terrible spectacle dont ils allaient être les acteurs.

Quand le Gambousino revint, accompagné de tous ses hommes, il commanda :

« Écartez-vous, afin que nous puissions commencer. Qu'on allume un feu sous l'arbre là-bas : vous allez voir comment ces deux vauriens vont frétiller. »

On alluma le feu pour éloigner un instant les crocodiles dont cet endroit fourmillait littéralement.

« Consolez-vous, continua le Gambousino d'un ton moqueur, ces chères bêtes reviendront bientôt faire votre connaissance. Devinez-vous ce que nous allons faire de vous? »

Et comme les deux malheureux gardaient le silence, il ajouta :

« Nous allons vous pendre aux branches qui surplombent l'eau, mais en laissant les lanières qui vous soutiendront assez longues pour que les dents des crocodiles puissent vous atteindre. De cette manière, si vous échappez à la pendaison, vous êtes sûrs d'être dévorés. »

A ces mots, les deux condamnés ne purent retenir un frémissement de terreur.

Perillo, lui, ne trouvait pas cette mort encore assez cruelle et dit :

« Ce n'est pas assez pour ces coquins! En voici un qui a d'abord échappé à mes balles, puis à nous tous. Il nous a donc privés deux fois du plaisir de le voir mourir, et nous devons nous en dédommager doublement aujourd'hui. Si nous le pendons bel et bien, il sera mort en quelques instants, et alors à quoi bon le faire manger par les crocodiles? Il faut au contraire le faire mourir lentement.

— Qu'as-tu à nous proposer? demanda le Gambousino.

— De les suspendre, non point par le cou, mais par-dessous les bras et juste assez bas pour qu'ils soient à peine atteints par les crocodiles. Quel plaisir de les voir gesticuler quand les bêtes essaieront de les happer!

— Mais s'ils sont suspendus trop haut, ils ne seront jamais mangés.

— Si, si, reprit le toréador en riant; nous leur donnerons d'abord l'angoisse de la mort, et quand nous en aurons assez, nous abaisserons les cordes. »

Cette proposition ayant été acceptée à l'unanimité, les préparatifs de la fête furent commencés.

« Voilà qui est épouvantable, murmura le savant à son compagnon. Ces êtres ne sont pas des hommes; je préférerais qu'ils nous jettent de suite aux crocodiles.

— Ah! non! répondit Frédéric, il vaut mieux gagner du temps. Courage, docteur, courage! Je suis sûr que le père Jaguar ne nous laissera pas dans le pétrin, ce raffinement de cruauté sera notre salut. »

Pendant ce temps, la nuit était venue. Les foyers jetaient des lueurs sanglantes sur les eaux à la surface desquelles apparaissaient les gueules effroyables des crocodiles.

Les Indiens avaient été chercher quatre lassos qu'ils réunirent deux par deux et dont ils attachèrent une extrémité à de fortes branches fourchues. Les prisonniers furent détachés des arbres; on leur lia les mains derrière le dos à l'aide du lasso passé sous leurs bras et on les hissa dans l'arbre, autour duquel on attacha l'autre extrémité du lasso.

Les crocodiles, bientôt attirés par cet appât inattendu, faisaient de vains efforts pour l'atteindre, ce qui n'empêchait pas les malheureux pendus de relever nerveusement les jambes dès qu'ils voyaient se tendre au-dessous d'eux une gueule menaçante; et comme il en apparaissait sans cesse, leurs membres s'agitaient à la façon des marionnettes.

Ce spectacle provoquait chez les Indiens des cris de joie dont ils finirent par se lasser cependant. Au bout d'une heure, ils réclamèrent la fin du spectacle.

Mais le toréador s'écria :

« Pas encore; il faut prolonger leur supplice pendant plusieurs heures.

— Nous ne pouvons pas rester ici davantage, nous avons à préparer notre campement et notre repas.

— Qu'est-ce qui nous force à rester ici? Les deux vauriens sont solidement attachés. Allons à nos affaires; quand nous reviendrons, le spectacle recommencera. »

Chacun fut de cet avis, et les prisonniers restèrent bientôt seuls.

Frédéric ne s'était pas trompé en croyant voir le père Jaguar. Ce dernier, en effet, au retour de son exploration avec les deux Indiens, ayant fait un crochet pour éviter les Abipones, était tombé sur des traces qui lui avaient semblé inexplicables. Après avoir réfléchi, il lui vint un soupçon d'un retour possible du savant et de son serviteur vers le marais aux ossements.

Il n'avait pas hésité à partir aussitôt à leur secours, et, tandis que Hauka restait près des chevaux, il s'était glissé avec Anciano jusqu'à soixante pas environ de l'endroit où se trouvaient les montures du docteur et de Frédéric, juste au moment où ces derniers absorbaient complètement l'attention de leurs ennemis. Il en avait profité pour risquer un signe à l'adresse de Frédéric et s'était dissimulé précipitamment derrière un tas de roseaux disposés par Anciano sur la terre ferme.

Tous deux n'avaient pas perdu de vue le groupe dont ils ne pouvaient ni entendre les paroles ni voir les visages.

Seulement, quand les Indiens avaient allumé le feu sous l'arbre, la lueur des flammes avait tout à coup éclairé la scène et arraché au père Jaguar un cri couvert heureusement par ceux des Indiens.

« Qu'y a-t-il? » avait demandé Anciano.

Au lieu de répondre, le père Jaguar avait continué de dévisager d'un œil hagard les hommes réunis autour du foyer.

« Pourquoi avez-vous crié? reprit le vieillard. Si on vous avait entendu!... Qu'avez-vous donc vu? »



Les crocodiles, bientôt attirés par cet appât inattendu...

D'une voix rauque et oppressée, le père Jaguar répondit enfin :

« Vois-tu cet homme qui semble un géant au milieu des autres et qui parle justement avec les prisonniers?

— Oui, je le vois et je le connais bien même.

— Tu le connais? Vraiment? Qui... qui est-il?

— Benito Pajaro, surnommé le Gambousino.

— Ah! oh! Lui! lui!... C'est lui que je cherche depuis des années!

— Pas si haut! l'interrompit Anciano, pas si haut! Vous allez nous trahir. Qu'avez-vous donc, vous l'homme le plus prudent que je connaisse, pour nous exposer d'une manière si irréfléchie à un pareil danger? Auriez-vous un compte à régler avec le Gambousino?

— Si j'ai un compte à régler avec lui? » dit le père Jaguar en grinçant des dents.

Puis il se tut.

C'était le moment où les Indiens attachaient les lassos aux arbres.

« Que veulent-ils donc faire? avait demandé Anciano à voix basse. Pourquoi attachent-ils ces lanières aux arbres?

— Je m'en doute, avait repris le père Jaguar de sa voix habituelle.

— Pour les pendre?

— Oui.

— Alors nous ne pourrons pas les sauver.

— Peut-être que si. Regarde bien. »

Les prisonniers venaient d'être suspendus, et les crocodiles se rassemblaient au-dessous d'eux.

« Quelle cruauté, señor! voyez comme les monstres essaient de happer leur proie. Qu'allons-nous faire?

— Rien pour le moment, il faut attendre encore. La position de ces pauvres diables est certainement épouvantable, mais leur vie n'est pas actuellement en danger. Les lassos leur serrent bien un peu la poitrine, mais ce doit être supportable.

— Comme j'aimerais à sauter sur ces coquins!

— Cela ne servirait à rien et nous perdrait, nous qui voulons sauver les autres. Allons, patience! »

Les Abipones s'étaient alors éloignés de leurs prisonniers.

« Voici le moment d'agir, señor, dit l'Inca en s'apprêtant à se relever.

— Reste couché, lui dit impérieusement le père Jaguar. Veux-tu donc tout compromettre? Vois-tu où se trouvent nos ennemis?

— Non; il fait déjà nuit : ils doivent être partis.

— Peut-être et même sûrement. Ils sont allés sans doute préparer leurs campements et allumer les feux; ils sont, par conséquent, encore dans le voisinage. Quand les foyers flamberont, il nous sera facile de voir où ils se trouvent, et nous serons moins en danger qu'en ce moment.

— Ils laisseront des gardiens auprès de l'arbre.

— Ceux-là feront connaissance avec nos couteaux. La cruauté qui leur fait prolonger l'agonie de leurs victimes nous laisse supposer qu'ils se croient absolument en sûreté. Il est inutile de nous presser.

— Et je prétends le contraire. Les ennemis doivent se douter que nous ne sommes pas éloignés d'eux.

— Cela dépend de ce que Frédéric aura dit. Pour l'amour de son maître, il est capable des plus grosses sottises; à part cela, c'est un garçon très malin qui n'a pas dû nous trahir. »

Les feux s'allumaient maintenant les uns après les autres et permettaient de voir que le campement était assez loin du marais.

A son grand contentement, le père Jaguar remarqua que l'arbre auquel étaient suspendus les prisonniers se trouvait caché du côté du camp par un fourré qui favorisait d'une manière toute spéciale le sauvetage des condamnés.

Les Indiens couraient encore de côté et d'autre pour alimenter les feux de roseaux et de bois : il fallait donc attendre qu'ils eussent fini; mais cette attente était presque au-dessus des forces du vieil Anciano.

« Señor, déclara-t-il, si cela doit durer encore longtemps, je vais faire des sottises, j'ai trop envie d'étrangler ces chiens.

— Tiens-toi tranquille. Je suis au moins aussi impatient que toi, car tu ne te doutes pas de ce que j'éprouve depuis un

quart d'heure, ni des efforts qu'il me faut faire pour rester calme. Vois, maintenant on distribue la viande; voilà qui va forcer nos gens à s'éloigner jusqu'à ce que nous ayons fini. »

Les Abipones se rassemblaient, en effet, en un point de la montagne; même ceux qui avaient allumé les feux quittaient leurs postes. Il n'y avait plus personne au bord du marécage, et la lueur des foyers presque consumés ne permettait plus de distinguer les alentours.

Le père Jaguar et Anciano bondirent vers l'arbre. Le premier défit le lasso enroulé autour de sa ceinture et le tint prêt à être jeté, puis il dit aux deux pendus :

« Voici votre salut, tenez-vous raides et immobiles jusqu'à ce que nous vous ayons descendus à terre. »

En même temps, il lançait habilement le lasso, dont l'extrémité s'enroula autour du corps du docteur.

« Défais la partie attachée à l'arbre, commanda-t-il alors à Anciano et tiens solidement le corps du savant. »

Anciano obéit. Le père Jaguar put alors attirer le docteur à lui jusque sur la rive et trancha d'un seul coup les liens qui attachaient les bras du captif. Ce dernier voulait parler et se dégager complètement; mais son sauveur lui intima l'ordre de se taire et de ne pas bouger.

Frédéric fut, en un clin d'œil, délivré de la même manière.

« Il faut, dit le père Jaguar aux deux rescapés, qu'on puisse penser que vous avez été attirés et dévorés par les crocodiles; pour cette raison, au lieu de défaire les lassos qui vous retenaient, je vais les déchirer comme s'ils avaient reçu des coups de dents et les rattacher ensuite à l'arbre comme ils l'étaient primitivement. »

Tout en agissant ainsi, le père Jaguar ne perdait pas de vue le campement, où personne ne se souciait de lui, du reste, chacun étant occupé au repas. Aussi les prisonniers et leurs sauveurs étaient déjà loin quand le Gambousino, s'apercevant que le feu sous l'arbre était éteint, envoya un homme le rallumer.

Ce dernier revint aussitôt en hâte :

« Señores, s'écria-t-il de loin, savez-vous ce qui est arrivé? Les crocodiles ont dévoré les prisonniers. »

Personne ne voulut le croire et le Gambousino, accompagné de quelques autres, se rendit sur place pour s'en assurer.

« En vérité, dit Perillo après avoir examiné les lassos pendants, ils ont disparu. Qui l'aurait cru? Comment cela a-t-il pu se faire?

— Les crocodiles auront probablement sauté assez haut pour les atteindre, répondit Pellejo.

— Cela me paraît difficile, reprit le Gambousino. Quelqu'un serait-il, par hasard, venu les détacher?

— Les détacher? Qui donc aurait pu s'approcher si près d'eux?

— C'est vrai! défaites les lassos, que nous les regardions un peu. »

Après un minutieux examen, chacun s'accorda à reconnaître que le lasso avait été vraiment déchiré et non coupé.

« Il faut croire que ces animaux ont pu sauter assez haut, reprit le Gambousino. Ils doivent avoir très faim et ont dû trouver le repas excellent, car ils restent là comme s'ils en voulaient davantage. D'une manière ou d'une autre, nous sommes délivrés de nos ennemis : ils ont ce qu'ils méritaient.

— Je suis très vexé, repartit Perillo de mauvaise humeur, que cela se soit terminé si vite; j'aurais aimé assister à leur mort. Si le feu ne s'était pas éteint, les monstres n'auraient pas été si audacieux; j'aurais dû y penser. »

Pendant ce temps, le docteur, Frédéric et le père Jaguar avaient contourné le marais pour rejoindre l'Inca. Tous trois avaient observé jusque-là le silence le plus complet; mais à ce moment le savant s'écria avec un profond soupir :

« Je pense que nous pouvons parler maintenant et vous raconter par quelles angoisses nous avons passé. J'en tremble encore.

— Moi aussi, ajouta son domestique. J'étais plein de courage au début; mais quand, suspendu à l'arbre, j'ai vu au-dessous de moi les crocodiles sourire en montrant leurs dents, je me suis tenu pour perdu et j'ai alors adressé au ciel la prière la plus fervente de ma vie.

— M'aviez-vous vu? demanda le père Jaguar.

— Oui, et j'espérais bien qu'envoyé par Dieu pour nous secourir, vous n'alliez pas nous abandonner.

— Dites-moi, vous ont-ils demandé comment vous étiez venus au marais?

— Naturellement, on nous a fait passer un interrogatoire en règle; mais je ne vous ai pas trahis. »

Et il raconta ce qui s'était passé.

La voix du père Jaguar, assez en colère jusqu'alors, se radoucit à ce récit :

« Vous pouvez remercier Dieu, leur dit-il : vous êtes sains et saufs, vous n'avez pas dit de bêtises; mais pourquoi avez-vous eu la malencontreuse idée de revenir ici?

— C'est ma faute, répliqua le petit homme. Je ne pouvais pas oublier les ossements, je les avais dans la tête; il me les fallait à tout prix et je n'eus pas de cesse que Frédéric consentît à revenir avec moi au marécage, *palus* en latin.

— Quelle imprudence! Vous me raconterez tout cela en détail, plus tard. Il s'agit de fuir maintenant; vous n'avez plus de chevaux et vous devez être fatigués par toutes ces émotions. Prenez nos montures; Anciano et moi irons à pied.

— Moi j'irai aussi à pied, dit l'Inca, je suis jeune. Vous et Anciano...

— Il suffit, l'interrompit Martet, il en sera comme j'ai dit. »

Après réflexion, le père Jaguar se dit que l'ennemi allait se rendre probablement en ligne droite vers la vallée du lac desséché et jugea prudent de marcher parallèlement à eux, mais à quelque distance, afin que l'on ne pût voir sa trace.

Au bout de quelque temps, le croissant de la lune apparut et éclaira la campagne. Anciano remarqua alors que leur chef, habituellement si vigoureux et si résistant, marchait cette nuit-là péniblement et courbé. Le temps s'écoulait sans qu'il parlât, et seulement de temps en temps des sons étouffés et inintelligibles sortaient de ses lèvres.

Le vieillard lui demanda à mi-voix :

« Vous avez une pensée qui vous travaille; ne voulez-vous pas me la communiquer, señor?

— Tu la connaîtras bientôt. Voilà des années que je cherchais ce Gambousino sans pouvoir le rencontrer une seule fois.

— C'est étrange; si vous m'aviez fait part de votre désir, je l'aurais satisfait depuis longtemps.

— Oui, mais je ne savais pas avant ce jour qu'il était l'homme que je cherchais; maintenant j'en suis sûr.

— Est-il votre ennemi?

— S'il est mon ennemi!... J'ai à régler avec lui un compte terrible. C'est lui qui a assassiné mon frère là-bas dans le nord. Je n'aime pas à raconter comment c'est arrivé. C'était si épouvantable que mes cheveux en sont devenus tout blancs. Je me mis à sa poursuite et j'appris qu'il était parti pour le sud, l'Argentine étant sa patrie. Je suis venu ici pour le chercher, j'ai parcouru tout le pays, j'ai navigué sur tous les cours d'eau et gravi toutes les montagnes sans le trouver. Mais aujourd'hui je le tiens et ne le lâcherai pas que nous ne soyons quittes.

— Prenez-le, j'en prendrai un autre.

— Qui?

— Le toréador : j'ai à lui demander compte du scalp qu'il a montré au lieutenant Verano. »

## CHAPITRE XIII

### LE SECRET DU TORÉADOR

Les feux s'étaient éteints. Blancs et Indiens, tout le monde était déjà couché, car on devait partir le lendemain à la première heure. Un gardien veillait près des chevaux, mais il n'était pas le seul à ne pas dormir. Le Gambousino, le toréador et Pellejo n'avaient pu trouver le sommeil. Ce dernier surtout était furieux de se trouver, lui officier, sous les ordres pour ainsi dire de deux civils. Le Gambousino ne l'avait-il pas appelé quelques heures plus tôt pour lui donner ses instructions?

« Je n'ai d'instructions à recevoir que de mes officiers supérieurs, avait-il répliqué.

— Ne pensez-vous pas que je sois le vôtre? avait repris le Gambousino.

— Non.

— Je m'en doutais; je l'ai tu jusqu'ici, je dois en parler aujourd'hui que nous sommes à la veille d'un combat. »

Et, sortant de sa poche un étui en plomb, il en retira un papier qu'il déplia et tendit au capitaine.

Ce dernier pâlit en en prenant connaissance et le rendit en disant :

« Maintenant je sais que je vous dois obéissance.

— Pas seulement vous, mais tous vos subordonnés : dites-le-leur.

— Je vais le faire à l'instant, señor, » dit le capitaine en dissimulant à peine sa colère.

Et il s'éloigna. Il se mit à marcher à grands pas dans la nuit pour tâcher de calmer la révolte qui le gagnait, et quand il revint plus tard, il s'aperçut que le toréador et le Gambousino avaient aussi quitté la place. Il s'approcha de ses hommes et demanda au caporal :

« Où est donc le nouveau commandant en chef?

— Il est parti pour le marais, sans doute pour pouvoir dresser ses plans sans être dérangé. »

A ces mots, Pellejo conçut le plan de se venger de l'humiliation qui lui était infligée et résolut de surprendre les secrets de ses deux compagnons.

Il se glissa donc dans la nuit à leur recherche et ne tarda pas à les découvrir. Grâce aux roseaux, il put s'approcher d'eux assez près pour entendre distinctement leur conversation.

« J'ai du mal à croire que ce soit un crocodile qui ait pu déchirer un lasso composé de quinze lanières, disait le Gambousino.

— J'accepte la chose comme elle est, répondit Perillo, et ne m'en préoccupe pas. Qui donc aurait pu délivrer les prisonniers?

— Le père Jaguar.

— Il n'est pas ici, nous a affirmé le petit homme.

— Je ne crois pas plus aux paroles du petit homme qu'à sa mort. Il nous a assuré que le père Jaguar nous suivait; ne nous précéderait-il pas plutôt?

— Ce serait une histoire diabolique, si au lieu d'attaquer, c'est nous qui subissions l'attaque. Le père Jaguar a déjà soutenu les Cambas et les Abipones, et ses hommes n'ont peur de rien, même pas du démon.

— Soyons prudents, car, s'il est ici, il va nous tendre un piège.

— Nous aurions trouvé ses traces.

— Mais nous en avons trouvé, par exemple les villages désertés et les maisons abandonnées que nous avons rencontrés sur notre route.

— Tu appelles cela des traces?

— Naturellement; si les habitants ont fui, c'est qu'ils ont peur de nous : ils avaient donc été avertis de notre approche. Par qui? Je crains bien que ce soit par le père Jaguar.

— Le crois-tu vraiment?

— Oui. De plus, toutes nos cachettes d'armes ont été vidées et, j'en suis sûr maintenant, par les Indiens, non pas par hasard, mais sur l'ordre du père Jaguar.

— Alors il faut nous attendre à ce qu'il nous guette quelque part avec les Cambas qu'il a réunis pour nous surprendre.

— Je n'en suis pas absolument certain. Je ne crois pas qu'il en ait eu le temps; mais il faut nous hâter et être dès ce soir au Clair Ruisseau pour attaquer le village pendant la nuit.

— Et si les Cambas sont armés?

— Notre expédition sera inutile.

— Damnation! elle nous a pourtant coûté assez de peine et d'argent. Nous rentrerions pauvres comme Job et, au lieu de la fortune espérée, il nous resterait le bâton du mendiant.

— Nous jouons notre va-tout. Si nous perdons, nous n'aurons qu'à recommencer. Je retournerai dans la montagne à la recherche d'un filon d'or ou d'argent, et toi à tes taureaux.

— Ce sera la mort pour toi dans la montagne comme pour moi dans l'arène. Je me suis aperçu à Buenos-Ayres que je n'avais plus la même souplesse et ne puis reprendre mon ancien métier.

— Que veux-tu faire? Venir avec moi?

— Pour qu'on trouve un jour mon squelette dans les Cordillères? Non, je sais quelque chose de bien mieux.

— Quoi donc? »

Perillo hésita un moment, puis d'un ton mystérieux :

« Je n'en ai parlé à personne, continua-t-il, et je ne l'aurais jamais fait, si nous n'étions sur le point de nous battre avec les Cambas. Que je sois blessé ou tué, il serait dommage que mon secret périt avec moi, et puisque tu es mon meilleur camarade, je vais te le confier.

— Tu excites ma curiosité au plus haut degré. Le ton solennel avec lequel tu parles me fait soupçonner qu'il s'agit de quelque chose d'extraordinaire.

— En effet, je veux te parler de richesses qui me semblent incommensurables.

— Tu rêves!

— Je ne rêve pas : ce que je vais te dire n'est que la pure vérité, je puis te le prouver à l'aide d'un objet que tu connais bien.

— Lequel?

— La longue chevelure blanche que tu as vue chez moi.

— Ah! le scalp de l'Indien qui voulait te tuer et que tu as prévenu en le tuant.

— Lui-même. Toutefois, l'histoire n'est pas tout à fait ce que je t'ai raconté. Ce n'est pas moi qui fus attaqué par lui, mais lui par moi.

— Demonio! Je dois t'avouer que je ne t'avais pas cru, car tu n'avais rien sur toi qui pût exciter la convoitise d'un Indien. Cet Indien était-il par hasard possesseur d'un trésor?

— Oui.

— Quel démon! Explique-toi plus clairement. Pourquoi n'as-tu pas pris le trésor?

— Parce qu'il n'en avait sur lui que quelques bribes.

— T'a-t-il dit où était le reste?

— Non.

— Alors tu ne peux savoir où le trouver.

— Je le sais et ne le sais pas.

— Ne parle pas par énigmes.

— Je veux dire que je connais la contrée où il se trouve, mais non l'endroit précis.

— A quoi bon savoir qu'il existe un trésor, si l'on ne sait où le trouver? Peut-être même n'existe-t-il que dans ton imagination.

— Il existe réellement, je le jure.

— Où est-il?

— Là-haut, dans les montagnes, dans une gorge nommée la Barranca del Homicidio.

— Je la connais fort bien. La légende prétend que les derniers Incas y ont été assassinés.

— C'est ce qui a eu lieu, en effet, et je suppose qu'avant de mourir, ces Incas y ont caché leurs trésors.

— Hum! j'ai souvent entendu dire combien ces gens étaient riches. Tout ce que leurs souverains touchaient devait être en or pur, paraît-il. Les Espagnols auraient rapporté autrefois de chez eux, dit-on, des cargaisons entières d'or et d'argent. Mais à quoi bon toutes ces paroles? Continue ton récit.

— Je vais te dire tout. Je venais jadis du Chili, où j'avais



Arrivé en haut, il étendit les bras vers le soleil levant.

gagné plusieurs prix dans les combats contre les bêtes féroces; mais tu sais comment je suis. Je mangeais bien, je buvais de même et jouais encore davantage. Malheureusement, je n'avais pas de chance et perdais toujours, si bien que, pour pouvoir rentrer dans mon pays, je dus me mettre au service d'un riche marchand qui se rendait à Mendoza. Il n'y est du reste jamais arrivé, tu te doutes pourquoi. »

Il ricana d'un rire diabolique et reprit après une légère pause :

« J'étais donc tout seul quand j'arrivai un soir à la Bar-

ranca. Tu n'ignores pas combien l'endroit est inhospitalier; mais il était tard et je dus me contenter d'attacher mon mulet à une roche derrière laquelle je me couchai à l'abri du vent.

— As-tu vraiment pu dormir? demanda le Gambousino.

— Pourquoi pas?

— Eh!... à cause du marchand qui n'est jamais arrivé à Mendoza?

— Je ne suis ni une femme ni un enfant : les morts ne reviennent pas. Cependant le sommeil ne me visita pas ce soir-là, mais ce fut pour une autre cause.

— Ah! je devine, l'Indien?

— Oui. La pleine lune éclairait un ciel sans nuages; j'entendis des pas, je guettai. Un homme passa tout près de moi sans voir ni ma personne ni mon mulet. Il s'arrêta pour contempler la lune. Je pus alors distinguer son visage : c'était un vieillard, mais un vieillard très beau et encore très alerte. Il portait sur l'épaule un arc et un carquois et à sa ceinture un couteau. Sa longue et épaisse chevelure blanche était remarquable, car elle pendait jusqu'à ses pieds et était retenue seulement par une boucle. Il restait debout immobile, en murmurant des paroles à voix basse, comme s'il attendait que l'astre eût atteint son zénith, puis il repartit.

— Et tu le suivis en cachette? demanda le Gambousino.

— Je voulus le faire; mais l'homme, s'étant approché du bord de la Barranca, disparut soudainement. J'arrivai pour le voir glisser sur la paroi presque verticale avec autant d'assurance que s'il descendait un escalier. Je le suivis encore un moment des yeux, grâce à sa chevelure qui brillait au clair de lune, puis il fut trop loin de moi. Je pris alors le parti d'attendre son retour; j'attendis jusqu'au matin. Il remonta lentement, portant un paquet sur son épaule. Arrivé en haut, il étendit les bras vers le soleil levant comme pour le saluer et repartit. Je l'examinai à la dérobée; il remonta une autre hauteur, contourna le pied d'une autre colline et disparut de nouveau.

— Tu te mis à sa recherche?

— Il fallait bien que je sache qui il était et ce qu'il avait été

chercher dans la Barranca. J'enfourchai mon mulet et pris la direction de la Salina del Condor, où je me rendais et qu'il venait de prendre lui-même. J'arrivai bientôt à la deuxième colline. L'Indien l'avait déjà descendue et semblait se hâter. Je donnai de l'éperon à ma bête et suivis ainsi mon homme dans la vallée, puis dans une plaine, puis dans une autre vallée, où j'arrivai assez près de lui pour qu'il pût entendre le bruit des pas de ma monture. Il s'arrêta un instant, se retourna pour me regarder, puis repartit à une telle allure, que je dus mettre mon mulet au galop pour le rattraper. Il essaya de m'éviter, mais je ne lui en laissai pas le temps; je lui criai :

« — Arrête-toi ou je tire. »

« Et comme il ne m'obéissait pas, je fis feu. Le coup ne l'atteignit pas; toutefois le sifflement de la balle passant à ses oreilles lui donna à réfléchir, et il s'arrêta. Je m'avançai vers lui le fusil à la main.

« — Señor, me dit-il, que t'ai-je fait pour t'inciter à tirer sur moi?

« — Pourquoi te sauves-tu quand je te commande de t'arrêter? » répondis-je.

« Il se redressa et, secouant sa chevelure comme un lion secoue sa crinière :

« — Qui donc a le droit de commander ici? vous peut-être? »

« Et ses yeux lançaient mille feux tout comme le paquet qu'il portait sur son épaule. Ce paquet était un filet de fibres entre les mailles duquel étincelait de l'or pur. Comment le reste est-il arrivé? je n'en sais rien moi-même. Au tintement du métal précieux, je ne me possédai plus, je tirai un second coup de fusil, et l'homme tomba. En même temps, le filet glissa de son épaule et s'entr'ouvrit, laissant échapper quelques vases et autres objets en or dont je ne pus m'expliquer l'emploi. Tout ce que je compris, c'est que leur propriétaire était mort. Je les enveloppai dans ma couverture et bouclai le tout derrière ma selle.

— Et tu es naturellement revenu à la Barranca?

— Non. Je n'avais pas une goutte d'eau depuis deux jours

et mon mulet avait grand'soif : c'est pourquoi je partis aussitôt vers la saline près de laquelle se trouvaient quelques sources.

— Mais tu scalpas l'Indien auparavant?

— Oui. Comment cette idée me vint-elle? je ne sais. Je pensai seulement que cette chevelure ferait bien parmi mes souvenirs de voyage.

— A ta place, je ne l'aurais pas prise.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle peut te trahir.

— Je voudrais bien savoir comment.

— Justement par sa rareté. As-tu vu déjà beaucoup de personnes porter ainsi leurs cheveux, et en avoir à la fois d'aussi longs et d'aussi épais de cette couleur? Cet Indien avait certainement des parents et des amis; si l'un d'eux apprenait que tu possèdes ce scalp!... Si j'étais toi, je me garderais bien d'en parler et encore plus de le montrer.

— Peuh! cinq ans se sont écoulés depuis cet événement : je n'ai rien à craindre.

— Je t'engage cependant à la prudence. Je revois en mémoire un vieil Indien qui porte ses cheveux de la même façon et habite dans les montagnes. Il est peut-être un parent du mort, et s'il avait connaissance de ce scalp, c'en serait fait de toi.

— Comment s'appelle cet homme?

— C'est un vieillard plus que centenaire et nommé à cause de cela Anciano. Il est encore aussi vigoureux et aussi alerte qu'un homme de quarante ans et il est réputé pour son audace et son habileté.

— Peu m'importe, je ne le connais pas. Est-il pauvre ou riche?

— Pauvre.

— Alors il ignore l'existence du trésor, et ton avertissement n'a pas raison d'être.

— Cela se peut; c'est une idée qui m'est passée par la tête. Continue ton récit.

— La suite fut, hélas! tout autre que je n'avais espéré. Quand j'arrivai à la saline, j'y trouvai un homme qui me regardait fixement d'un air étonné. Il semblait se diriger vers la montagne. Je ne savais plus que faire. Revenir sur mes pas? il

m'aurait suivi et aurait découvert le mort; m'asseoir à ses côtés? il aurait eu le temps d'étudier mon visage pour me dénoncer ensuite. Je pris donc le parti de passer rapidement devant lui.

— Quelle bêtise! il fallait le tuer.

— J'y pensai; mais il avait aussi un fusil en main. Je m'éloignai donc au galop vers une autre source, où je ne m'arrêtai qu'un instant, et repartis en hâte avec le pressentiment que cet homme me poursuivait.

— Pourquoi ce pressentiment? Tu ne lui avais pas parlé?

— C'est justement ce qui devait lui paraître étrange, et, s'il trouvait le mort plus tard, il m'attribuerait certainement ce meurtre.

— Quel air avait-il? Tu l'avais sans doute examiné à fond?

— Non, puisque j'avais exprès détourné la tête. Tout ce que j'avais pu voir, c'est qu'il n'était plus jeune et que ses cheveux étaient gris.

— Et sa taille?

— Elle m'a paru plutôt grande.

— Tu as été bien imprudent. Cet homme peut apparaître à chaque instant et te demander des comptes. Tu aurais dû t'asseoir auprès de lui et le tuer au bon moment.

— C'est ce que je me suis dit depuis et je regrette bien maintenant de ne pas l'avoir fait, car je crois que l'individu m'a regardé plus attentivement que je ne pensais.

— Comment cela? L'as-tu donc rencontré de nouveau?

— Je le crois. Il m'a fait une menace qui semble se rapporter à cet événement.

— Par qui.

— Par le père Jaguar.

— Par celui-là! Cet homme a-t-il eu sa part dans cette affaire? »

Perillo raconta alors sa rencontre dans le restaurant à Buenos-Ayres et comment le père Jaguar lui avait parlé de la saline. A ces mots, le Gambousino se mit à crier :

« C'était lui, c'était lui sûrement. Prends garde à toi! Voilà une raison de plus pour le faire disparaître. »

Puis d'une voix plus calme :

« Continue ton récit, dit-il.

— J'ai alors voyagé tout un jour et toute une nuit sans arrêt pour tâcher de lui faire perdre mes traces. Je voulais retourner à la Barranca, mais dus y renoncer pour le moment. Je rentrai donc à Chiccana, où je vendis à un vieil antiquaire les objets que j'avais pris. Je perdis bientôt, hélas! au jeu presque toute la somme que j'avais obtenue; il m'en resta juste assez pour mon retour à la Barranca.

— Retour sans résultat, probablement?

— Malheureusement! Quand j'arrivai à l'endroit où j'avais tué l'Indien, je ne retrouvai plus son corps. Les condors avaient emporté jusqu'à ses os, et j'ai eu beau fouiller la Barranca dans tous les sens, mes recherches sont restées infructueuses. Je les ai recommencées plusieurs fois aussi inutilement. Je reste cependant convaincu que c'est là que sont cachés les trésors des anciens souverains du Pérou.

— C'est possible; en tout cas, tu n'as pas fait de recherches assez minutieuses. Il t'aurait fallu une perspicacité plus exercée par la pratique que ne l'est la tienne.

— C'est ce que je me suis déjà dit. Aussi je pense avoir trouvé en toi l'homme de la situation. Serais-tu disposé à venir avec moi dans la gorge?

— Oui, et le plus tôt sera le mieux. Il ne faut pas hésiter quand il s'agit d'objets précieux : le hasard pourrait amener en cet endroit un autre individu qui découvrirait ce que tu t'es efforcé en vain de trouver. Dans le cas où notre expédition contre les Cambas prendrait, par suite des circonstances, une tournure différente de celle que nous espérons, nous n'aurions qu'à nous rendre rapidement dans la montagne pour nous approprier les trésors de l'Indien disparu.

— Penses-tu que nous arrivions à les trouver?

— Je l'espère. Et maintenant je vais faire une ronde pour m'assurer que nous sommes en sûreté ici. Je ne puis m'ôter de l'esprit que ce père Jaguar se trouve dans le voisinage et nous guette. »

Pellejo, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, jugea alors prudent de se retirer en rampant et rentra au campement.

## CHAPITRE XIV

### UN COMBAT DANS LA FORÊT VIERGE

Au point du jour, les préparatifs de départ furent commencés.

Comme cinquante seulement des huit cents guerriers étaient à cheval, on ne put atteindre avant midi la forêt impénétrable qui limitait la vallée du lac desséché de chaque côté.

Le Gambousino fit alors signe au chef des Abipones de venir lui parler et lui demanda si c'était bien en cet endroit qu'on trouverait de l'eau. Sur sa réponse affirmative, il ordonna de se disposer à camper.

A ces mots, Pellejo ne put s'empêcher de faire une observation.

« Señor, dit-il, il nous faut beaucoup de prudence. Si par hasard l'ennemi était caché dans cette vallée, nous ne pourrions nous sauver ni à gauche ni à droite.

— Je n'aurais qu'à me réjouir de son imprévoyance, répondit le Gambousino d'un ton tranchant. Nous pouvons toujours pénétrer dans la vallée, tandis que lui, s'il y était déjà, ne pourrait en sortir et serait infailliblement anéanti par nous.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, et je vous conseillerais dans ce...

— Je n'ai de conseil à demander à personne, pas même à vous, lui fut-il répondu brusquement. Gardez donc votre avis pour vous-même, jusqu'à ce que je vous le demande. »

Le capitaine s'éloigna, furieux, sans un mot, et la troupe se remit en marche.

Au bout d'un moment, on aperçut des traces qui venaient de la gauche et se dirigeaient vers la vallée; c'étaient celles du père Jaguar. Le Gambousino, après les avoir examinées, déclara :

« Quelques chevaux et deux piétons sont passés par ici; mais il n'y a pas lieu de nous en inquiéter : ces gens étant venus du sud ignorent totalement notre présence, puisque nous venons de l'ouest. »

On continua donc la route sans même envoyer d'éclaireurs. Pellejo pensait que c'était une grosse faute et n'osait cependant rien dire. C'est seulement à l'entrée de la vallée qu'il ne put s'empêcher de remarquer :

« Si j'étais que de vous, j'enverrais quelques hommes examiner les lieux pour voir si nous ne courons aucun danger.

— Je vous ai déjà dit que je souhaite y trouver les Cambas, répondit le Gambousino. Si vous avez peur, arrêtez-vous.

— Oui, répondit Antonio Perillo, que celui qui a peur s'en aille; nous ne voulons pas de lâches parmi nous.

— Señor, est-ce de moi que vous parlez?

— Prenez-le comme vous voudrez.

— Eh bien! je pense qu'un lâche, c'est celui qui tue un homme sans méfiance pour le voler et prend ensuite la fuite à la vue du premier individu tranquillement assis à la Salina del Condor. »

A peine ces mots lui étaient-ils échappés, qu'il se repentit de les avoir prononcés. Le Gambousino et Perillo le regardaient, stupéfaits. Le premier se ressaisit rapidement et répondit en riant :

« Rêvez-vous? que signifient ces paroles incompréhensibles?

— Vous le saurez plus tard, répliqua le capitaine en éloignant d'eux son cheval. Pour le moment, je ne vous donnerai plus de conseil. »

Les deux hommes échangèrent un regard significatif, et le Gambousino murmura tout bas à Perillo :

« Le coquin nous a espionnés hier. Qu'allons-nous faire?

— Le rendre muet aussitôt que possible et avant qu'il ait eu l'occasion de bavarder.

— Parfait! son dernier jour est arrivé. Ce n'est pas qu'au

fond il ait tort de nous engager à la prudence; mais il ne me plaît pas d'écouter des conseils aussi impérieux. Je n'ai nullement l'intention d'exposer ma personne au danger. Nous resterons à l'entrée de la vallée, tandis que nos hommes y pénétreront. Nous verrons alors si elle est ou non occupée par les Cambas. »

Après s'être mis à la tête de leurs hommes, ils s'arrêtèrent pour les voir défiler. Le Bras Vaillant devança la troupe au galop et revint en assurant :

« Il n'y a pas un homme dans la vallée : nous pouvons avancer sans crainte.

— Alors, en avant! » commanda le Gambousino.

Le chef des Abipones partit, suivi de ses guerriers, puis des hommes blancs.

Le Bras Vaillant s'était trompé et allait être forcé bientôt de reconnaître son erreur.

En effet, le matin du même jour, quatre-vingts Cambas et les hommes du père Jaguar avaient été se cacher dans les bois au fond de la vallée, en ayant soin de marcher l'un derrière l'autre le long de la lisière de la forêt afin de ne pas laisser de traces. Les autres Indiens, environ cinq cents hommes, s'étaient dissimulés à droite et à gauche. Le père Jaguar s'était joint à ceux de droite, le docteur et Frédéric à ceux de gauche. Quant au lieutenant Verano, il avait dû, à son corps défendant, rester auprès du père Jaguar, selon l'ordre de ce dernier. Il affectait un visage indifférent pour dissimuler les sentiments de révolte qui bouillonnaient en lui et sa décision bien arrêtée de n'en faire qu'à sa tête.

Frédéric, pris subitement d'une ardeur guerrière, venait de tailler pour lui et son maître deux superbes gourdins.

« M'est avis, disait-il en riant, que celui qui en recevra un coup sur la tête, en souvenir de moi, n'aura sûrement pas le temps de m'en remercier. »

Le docteur, qui ne pouvait pardonner aux ennemis les émotions par lesquelles il avait passé grâce à eux, grillait d'impatience de les attaquer :

« Comme ils sont longs à venir! disait-il. Cette attente est des plus désagréables.

— Si nous montions sur les hauteurs, nous pourrions les voir venir.

— C'est vrai; mais les buissons ont l'air impénétrables.

— Nous pouvons toujours essayer; nous sommes loin heureusement d'avoir les dimensions de notre gigantochelonia.

— De grâce, ne me parle plus de cet animal! »

En s'aidant des pieds et des mains, ils parvinrent à gravir les rochers qui formaient une des parois de la vallée. Ils s'installèrent parmi les fourrés pour mieux faire le guet et ne tardèrent pas à apercevoir l'ennemi, qui venait de l'est.

« Les voilà, Dieu soit loué! cria Frédéric en battant des mains comme un enfant. La danse va bientôt commencer. »

De leur observatoire, ils pouvaient découvrir toute la vallée à l'entrée de laquelle s'avançaient maintenant les cinquante cavaliers suivis des Abipones.

« Distinguez-vous qui est à leur tête? reconnaissez-vous cette canaille? criait le domestique.

— Oui, je les reconnais tous; mais parlons plus bas, ils pourraient nous entendre. »

Les cavaliers défilaient maintenant devant leur chef.

« Le Gambousino veut passer le dernier, reprit le domestique. Quel dommage que nous soyons en haut, je lui aurais volontiers donné une chiquenaude sur le nez avec mon bâton. »

Et il s'approcha du bord en brandissant son gourdin. Son maître le suivit, sans s'apercevoir que le sol était tout crevassé par suite des pluies, et comme il se penchait pour regarder le Gambousino, la terre céda sous lui et il glissa dans une dégringolade effrénée.

Frédéric avait eu le temps de saisir les jambes de son maître, qu'il essayait de retenir en criant :

« Pour l'amour de Dieu, arrêtez-vous! »

Mais le sol céda également sous lui, et il fut entraîné à la suite du savant, sans le lâcher. Tous deux arrivèrent au bas de la pente pour tomber juste devant le cheval de leur ennemi fort surpris.

« Qu'est-ce que cela? s'écria le Gambousino. J'ai déjà vu ces deux oiseaux.

— Quelle surprise! ajouta Perillo. Je veux être pendu si ce n'est pas là nos deux prisonniers d'hier. Eh là, coquins, êtes-vous morts ou vivants? »

Et il leur donnait en même temps un tel coup de la crosse de son fusil, qu'il les réveillait de l'étourdissement que leur avait causé cette chute précipitée.

Frédéric se releva le premier et releva ensuite son maître.

« Que s'est-il donc passé? lui demanda-t-il. Êtes-vous en entier ou en morceaux? »

Le docteur se tâta.

« Je ne crois pas avoir quelque chose de cassé, mais la tête me bourdonne.

— Ça se passera. Comment avez-vous fait pour rouler ainsi?

— Exactement comme tu as fait toi-même.

— Taisez-vous! cria le Gambousino d'une voix de tonnerre, j'ai à vous parler. Où avez-vous été hier au soir?

— Ici.

— Qui vous a détachés?

— Personne. Nous avons coupé nos liens avec nos dents.

— Si tu espères pouvoir te moquer de moi, je te prouverai bientôt le contraire. Qui vous a délivrés?

— Mais je l'ai déjà dit, nous-mêmes.

— De quelle façon?

— Je me garderais bien de le dire, car si vous nous pendiez de nouveau, nous ne pourrions plus nous sauver.

— Cette plaisanterie a assez duré : je veux savoir qui vous a détachés. Ne serait-ce pas le père Jaguar, par hasard?

— Ne soyez donc pas si curieux, je vous conterai cela plus tard.»

Et, prenant le docteur par la main, il l'emmena à toutes jambes à l'entrée de la vallée.

Perillo saisit ses pistolets pour tirer sur eux; mais le Gambousino le retint :

« Laissez-les donc, lui dit-il, ils ne nous échapperont pas; ils ne se doutent pas que nos guerriers sont déjà dans la vallée et auront une fière peur en les apercevant. »

Ils les suivirent toutefois des yeux pour les voir bientôt disparaître à droite dans le premier buisson venu.

Quel ne fut pas leur étonnement quand, se retournant de l'autre côté, ils aperçurent tout à coup le père Jaguar venant à cheval vers eux.

« *Todos los diablos!* hurla le Gambousino, voilà le père Jaguar.»

Et au même moment une détonation éclata dans un léger nuage de fumée.

Le père Jaguar se retourna : c'était le lieutenant Verano qui venait de tirer sur le chef des Abipones.

« Traître, assassin, lui cria le père Jaguar, est-ce donc là l'obéissance que je t'ai demandée?

— Je n'ai à obéir à personne.

— Même pas à Dieu, qui défend le meurtre? Vois ce dont tu es la cause. Les Cambas, croyant à un signal, tirent de tous côtés; les Abipones fuient et vont m'échapper alors que j'allais sûrement m'emparer d'eux sans avoir besoin de verser une goutte de sang. »

C'était en effet une panique générale. Le Gambousino et Perillo passèrent devant eux comme des trombes. Perillo toutefois, se dressant sur ses étriers, s'était approché de Pellejo et l'avait poignardé en criant :

« Tu ne pourras plus parler, traître! »

Puis il avait disparu en un clin d'œil.

Le père Jaguar n'hésita pas une minute sur la décision à prendre, il appela Géronimo :

« As-tu vu les deux fuyards? lui demanda-t-il.

— Oui; nous n'avons pu les arrêter, n'ayant pas de chevaux.

— De quel côté sont-ils partis?

— Vers la gauche.

— Arrête le combat jusqu'à ce que je revienne. »

Et, faisant signe à Anciano de le suivre, il disparut avec lui sur les traces des fugitifs. Deux minutes s'étaient à peine écoulées depuis le moment où le Gambousino avait quitté la vallée, qu'il disparaissait déjà à l'horizon.

« Nous ne les rattraperons pas, dit le vieil Anciano, car nos chevaux ne valent rien.

— Nous les rattraperons, car il nous les faut, » répliqua le père Jaguar.

Et une poursuite acharnée commença. La distance qui les séparait des fuyards diminuait peu à peu.

« Si seulement nous pouvions tuer leurs chevaux sous eux, dit le père Jaguar.

— Ce serait facile.

— Facile! je le tiens pour impossible.

— Je le pourrais; mais ce serait le plus sûr moyen qu'ils nous échappent. Ils se sauveraient en effet dans la forêt si épaisse, qu'il nous serait difficile d'y retrouver leurs traces. Je me demande pourquoi ils ne l'ont pas fait déjà. Tâchons de les diriger vers le Campo. »

Mais le Gambousino avait compris le danger et, sur son ordre, Perillo sautait comme lui à terre et tous deux disparaissaient dans l'épaisseur des fourrés. Ils s'y arrêtèrent bientôt, le fusil à la main, pour épier les mouvements de leurs poursuivants.

Anciano, impatient de venger la mort de son père, avait voulu se précipiter à leur suite; mais son compagnon l'en avait empêché.

« Je suis persuadé que les deux bandits nous attendent au passage; en nous approchant d'eux, nous nous exposons à leurs balles.

— C'est vrai, je n'y pensais pas; mais faut-il donc les laisser s'enfuir? »

Le père Jaguar resta un moment silencieux, puis il reprit en grinçant des dents.

« Il ne nous reste qu'à retourner sur nos pas.

— Mais il me faut cet Antonio Perillo, cet assassin!

— Et moi, il me faut le Gambousino; mais si nous avançons imprudemment, c'est eux qui nous auront.

— N'y a-t-il donc pas un autre moyen, señor? Vous avez habituellement autant d'audace que d'habileté et n'êtes jamais embarrassé. Faut-il que votre perspicacité vous abandonne au moment d'atteindre le but?

— Ne crains rien; si nous les laissons courir, c'est pour un

moment. Je connais le lieu où ils se trouvent, et il nous sera facile d'y suivre leurs traces.

— Oui, mais plus tard.

— Assurément; il nous faut retourner maintenant dans la vallée, où ma présence sera plus utile qu'ici.

— Ne croyez-vous pas que les deux coquins vont sortir de la forêt et repartir au galop de leurs chevaux?

— Je saurai les forcer à aller à pied. »

Et, joignant le geste à la parole, il abattit d'un double coup de carabine les deux chevaux qui erraient en liberté.

Il revint avec le vieillard vers la vallée du lac desséché, où ils furent reçus par les Cambas qui avaient eu à en surveiller l'entrée, et qui étaient commandés par Crâne dur. Ce dernier, sur l'ordre du père Jaguar, fit un récit de la bataille, qui s'était terminée à leur avantage.

« Cela ne m'étonne pas. Avez-vous encore tiré après mon départ?

— Quelques coups seulement, señor.

— Pourquoi? J'avais pourtant commandé d'arrêter le feu. Viens, Anciano, nous allons voir ce qui se passe là-bas. »

Ils pénétrèrent dans la vallée, où gisaient les cadavres de la moitié environ des Abipones.

Arrivés près de Géronimo, qu'assistaient le savant et le domestique :

« Comment se fait-il, lui demanda-t-il, qu'il y ait ici tant de cadavres, sans parler des blessés? N'était-ce pas assez que le lieutenant Verano tuât le chef abipone, mort qu'il a du reste payée de sa vie?

— Ce n'est pas ma faute, répondit Géronimo. On ne m'a pas obéi et il m'a fallu employer la menace pour obtenir qu'on dépose les armes.

— Il faut négocier avec les survivants. Envoyez un messager aux autres chefs pour leur dire de venir me trouver. Je leur promets la vie sauve, s'ils viennent sans armes. »

Comme le messager s'éloignait, un homme vint dire que le capitaine Pellejo demandait à parler au père Jaguar.

Celui-ci s'empressa d'aller vers le blessé, que l'on avait

pansé à tout hasard et couché sur un lit de feuillage. Le malheureux était touché à mort et avait la main crispée sur sa blessure comme pour y retenir la vie.

Le père Jaguar s'agenouilla près de lui pour l'examiner.

« Ne vous en donnez pas la peine, dit le mourant, je sens que je suis perdu.

— Hélas! je crains en effet qu'il ne vous reste que bien peu de temps à vivre. Voulez-vous soulager votre conscience ou avez-vous un désir à exprimer? .

— Hélas! il n'est point ici de prêtre dont je puisse obtenir l'absolution pour mes fautes passées; mais peut-être Dieu me les pardonnera-t-il si j'emploie les derniers moments qui me restent à vivre à essayer de réparer ces fautes en vous dévoilant les projets des deux bandits. Perillo voulait par cette expédition et le pronunciamiento qui doit suivre devenir riche. Ils comptaient sur un fort butin. Forcés d'y renoncer par la force des choses, ils vont aller chercher d'autres richesses dans les montagnes.

— Ah! savez-vous en quel endroit?

— Oui, tout près de la Salina del Condor.

— Le nom?

— Je le sais, mais suis déjà si faible qu'il me faut faire un effort de mémoire.

— Ne serait-ce pas Barranca del Homicidio?

— Justement.

— De quelles richesses s'agit-il?

— De trésors du temps des Incas.

— Comment le Gambousino le sait-il?

— Perillo le lui a appris. Ce dernier n'avait-il pas épié un Indien qu'il avait vu une nuit de pleine lune descendre dans la Barranca et en remonter le lendemain chargé d'objets précieux. Il avait suivi l'Indien et l'avait assassiné pour le voler, il l'avait même scalpé. »

A ces mots, le vieil Anciano laissa échapper un grognement sourd, tandis que le père Jaguar reprenait :

« Perillo est-il revenu plus tard dans la Barranca?

— Oui, il a cherché les trésors sans les trouver; c'est pour-

quoi il veut y emmener le Gambousino, qui a plus d'expérience et de perspicacité que lui.

— Vous en êtes sûr?

— Je l'ai entendu de leur propre bouche : je les observais sans qu'ils s'en doutent et... »

Le blessé avait parlé en phrases entrecoupées, sa voix s'était affaiblie de plus en plus, sa main glissa épuisée de sa blessure; il se dressa dans un râle et tomba sur sa couche. Ses yeux se fermèrent, ses membres se détendirent dans un soubresaut : il était mort.

« C'est fini; que Dieu ait son âme! dit le père Jaguar en se relevant. C'était un traître et un rebelle; il a trouvé ici sa punition. Ses dernières paroles sont de la plus haute importance pour nous.

— Oui, répondit Anciano d'un air sombre. Antonio Perillo nous a échappé aujourd'hui; mais je m'attacherai comme un chien à sa piste jusqu'à ce que je m'en sois emparé.

— Nous n'avons pas besoin de sa piste : ne savons-nous pas que la Barranca est son but? Nous n'avons qu'à nous y rendre pour le rencontrer. »

## CHAPITRE XV

### LE DOCTEUR DELÉTOILE AU BUT

Les chefs des Abipones venaient d'arriver, et le Crâne dur ainsi que les autres Blancs commencèrent les négociations. Le père Jaguar fit un petit discours pacifique qui avait pour but de limiter les exigences des Cambas et de prouver aux Abipones que, leur amitié avec le Gambousino et ses partisans ne leur ayant apporté que des malheurs, ils feraient mieux de vivre en paix et en union avec leurs frères. Ses paroles eurent l'effet désiré sur les deux partis, et l'on put enfin s'entendre sur les dommages de guerre que les Abipones auraient à payer aux Cambas.

Ces derniers, n'ayant eu personne de tué, n'avaient pas de raisons de se montrer trop exigeants, alors que les Abipones étaient déjà largement punis par leur grande quantité de morts et de blessés. Tous durent déposer leurs armes et s'engager à la paix par serment.

Les Cambas étaient dans la jubilation et ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Les Abipones, au contraire, étaient dans la tristesse; ils gémissaient auprès des cadavres de leurs morts et pansaient leurs blessés.

Vainqueurs et vaincus devaient rester encore ensemble ce jour-là dans la vallée; mais, dès le lendemain, les Abipones devaient se retirer sans armes, emmenant avec eux les moins blessés et laissant aux Cambas le soin de leurs grands blessés, jusqu'à ce que ces derniers fussent en état de regagner leurs foyers.

Un seul homme se réjouissait de tout le sang versé, c'était don Parmesan, sûr qu'il était de pouvoir enfin donner une preuve de son habileté et de ses connaissances chirurgicales. Il offrit ses services aux chefs des Abipones, qui les refusèrent sèchement et sans le moindre remerciement.

Furieux, il se retourna vers le docteur :

« Ces gens ne mériteraient-ils pas d'être fouettés, señor? Ils refusent mon assistance : vous savez pourtant bien que j'aurais sauvé beaucoup des leurs.

— J'en suis convaincu, répondit tranquillement le docteur.

— Ils ont des membres brisés et blessés, où se mettra la gangrène si on n'a pas soin de les couper. N'est-ce pas votre avis?

— Je n'en doute pas le moins du monde.

— Quel malheur que vous n'ayez pas reçu une balle dans la poitrine! Vous auriez vu avec quelle maîtrise je vous l'aurais extirpée. C'est vraiment dommage que les hommes sensés ne reçoivent jamais de coups de fusil. »

La nuit vint, et avec elle arrivèrent les femmes et les enfants des Cambas anxieux de savoir l'issue du combat.

Ils apportaient de nombreux mets et des boissons rafraîchissantes, que l'on partagea et dont les vaincus eurent aussi leur part, en raison de la paix conclue. Puis amis et ennemis de la veille se réunirent autour des feux.

Bien qu'il n'y eût plus rien à craindre, le père Jaguar avait posté double sentinelle à l'entrée de la vallée : affaire d'habitude. C'est ce que pensèrent aussi les Indiens, à qui avait été confiée la garde, car, au bout de quelque temps, ils revinrent à la dérobée s'asseoir auprès des feux. Cette désobéissance, légère en apparence, devait avoir des conséquences graves.

En effet, le Gambousino et Perillo, après être restés une heure dans leur cachette, s'étaient hasardés à en sortir.

« Nous ne pouvons tout de même pas rester ici jusqu'au jugement dernier, avait déclaré Perillo.

— Pas nécessairement; mais, pour le moment, je ne tiens pas à m'approcher des campements pour recevoir une balle. Quand il fera nuit, nous pourrons retourner même vers la vallée du lac desséché, avait répondu le Gambousino.

— Es-tu fou? As-tu envie de te faire prendre?

— Pas le moins du monde; mais il m'est venu une idée que je crois très bonne.

— Laquelle?

— Nous n'avons pas de chevaux et nous aurons à marcher de longues journées avant de pouvoir nous en procurer. Par contre, il y en a dans la vallée.

— Et tu comptes aller les y chercher? Ce serait de la folie.

— Peuh! Nous savons que les Cambas sont vainqueurs, et j'ai bien peur que nos alliés aient été anéantis jusqu'au dernier. Quand ils sont victorieux, les Indiens sont comme des enfants ivres; ils vont crier, danser, manger et boire sans penser à rien d'autre. On oubliera peut-être même de surveiller l'entrée de la vallée. Et quand même y aurait-il une sentinelle, il est facile de la rendre inoffensive et de s'emparer ensuite de deux chevaux.

— Et s'ils n'ont pas de selles?

— Imbécile, regarde donc là-bas. Ne vois-tu pas que si le père Jaguar a tué nos chevaux, il n'a pris ni leurs selles ni leurs brides, et nous pourrons nous en servir pour les chevaux que nous prendrons dans la vallée. »

Perillo avait bien fait encore quelques objections; mais le Gambousino eut vite fait de les anéantir, et, la nuit venue, les deux compagnons s'étaient glissés à travers le camp jusqu'à l'entrée de la vallée.

« Écoute, dit le Gambousino en s'arrêtant, on fête la victoire. Reste ici, je vais aller voir ce qui se passe. »

Dix minutes plus tard, il revenait tout joyeux :

« C'est bien ce que je pensais, il n'y a pas de sentinelles; nous pouvons entrer sans être vus, viens. »

Ils se mirent en marche en se dissimulant derrière les rochers, car la lueur des feux éclairait tous les alentours.

« Regarde à gauche, reprit le Gambousino : reconnais-tu cet individu?

— Le père Jaguar.

— Oui; si je pouvais envoyer une balle à ce chien! Pour le

moment, il s'agit de s'emparer des chevaux. Mets-toi à plat ventre comme moi et rampe à ma suite. »

Ils se dirigèrent vers les deux animaux les plus proches et parvinrent à les entraîner lentement derrière eux.

Quand ils se sentirent hors d'atteinte :

« Tu vois, dit le Gambousino, ce n'était pas plus difficile que cela. Allons vite chercher les selles maintenant, et en route pour Tucuman, où nous pourrons prendre la diligence jusqu'à Salta.

— Et à Salta?

— Nous prendrons des mulets, qui sont bien préférables aux chevaux pour gravir les montagnes.

— Mais avec quel argent en achèterons-nous?

— Ne t'inquiète pas, quoique mes poches soient aussi vides que les tiennes; mais j'ai à Salta un ami qui me fournira le nécessaire.

— Qui donc? Je le connais peut-être.

— Il s'appelle Rodrigo Sereno.

— Je le connais. S'il est ton ami, nous n'avons plus rien à craindre. »

Ils montèrent à cheval et partirent au galop.

Personne au campement, pas plus le père Jaguar que les deux gardiens, ne s'était aperçu de la disparition des chevaux. Les guerriers continuèrent à festoyer fort tard dans la nuit. Le docteur et Frédéric se tenaient à l'écart, ils étaient de fort méchante humeur et commençaient à comprendre qu'ils ne faisaient que des sottises.

« Il faut absolument que nous accomplissions quelque action d'éclat pour relever notre honneur, dit le docteur. Indique-moi une action téméraire, Frédéric, et je la ferai aussitôt.

— Je vous y aiderai. Les occasions ne nous manqueront pas ici : saisissons la première qui se présentera, afin de gagner le respect de chacun.

— Entendu, ouvrons l'œil.

— Et agissons, dussions-nous y perdre une gigantochelonia.

— Ah! non, ma vaillance ne va pas jusque-là. Un animal antédiluvien passe pour moi avant tout. Je compte, du reste, en avoir un bientôt, comme l'a promis le chef.




Ils montèrent à cheval et partirent au galop.

— Savoir s'il tiendra sa promesse.

— Il le faudra bien, ou je me battrai à mort avec lui.

— Si j'étais que de vous, j'interrogerais à ce sujet le chef qui vient justement à nous. »

Crâne dur s'avançait en effet. Ils allèrent au-devant de lui, et le savant lui demanda s'il se souvenait de sa promesse.

« Oui, répondit-il, je n'ai jamais menti à un ami.

— Cet animal gigantesque existe réellement?

— Il est à une journée à cheval d'ici, derrière le village du Clair Ruisseau, je vous le jure.

— Et vous consentez à me le vendre?

— Non pas, mais à vous en faire cadeau, señor. Vos camarades nous ont rendu un service qui a sauvé notre vie et nos biens. Comment oserais-je après cela vous demander de payer des os? Le transport vous coûtera assez d'argent et de peines.

— Et quand me le montrerez-vous?

— Pas demain encore, mais je suis tout prêt à vous accompagner après-demain à l'endroit où il se trouve.

— Quelle bête est-ce? un glyptodon? un mégathérium ou un mastodon?

— Je ne sais pas, car je n'ai jamais entendu ces noms. Quand vous le verrez, vous saurez comment le nommer. »

Et le Camba s'éloigna pour rejoindre le père Jaguar. Celui-ci lui demanda le sujet de sa conversation avec le docteur et, quand il l'eut appris, il remarqua en souriant :

« Ce savant ne vit que pour ses fossiles. C'est un brave homme et, bien qu'il m'ait joué plus d'un vilain tour, j'aimerais assez lui faire une bonne surprise. Qu'avez-vous déjà mis à découvert de cet animal?

— De quoi voir la tête et la colonne vertébrale; mais nous l'avons recouvert.

— Combien faudrait-il de temps pour déterrer tout le squelette?

— Quelques heures, à raison de huit à dix hommes.

— Avez-vous les outils nécessaires?

— Oui, des outils à notre manière sans doute, mais qui sont aussi bons que les vôtres.

— Et vous devez y aller après demain?

— Oui.

— Bon, demain tu me donneras dix hommes et les outils nécessaires pour déterrer l'animal sans que le docteur en sache rien. Je veux lui en faire la surprise un de ces jours.

— Vous ferez bien d'emmener avec vous un guide qui connaisse l'endroit et des courroies pour tout attacher. »

La promesse du chef avait rempli le docteur d'une telle joie, qu'il ne put dormir la nuit suivante, et sa patience fut mise le lendemain à une rude épreuve, quand il se vit forcé de rester au camp jusqu'à ce qu'on eût brûlé tous les cadavres.

Ce fut seulement vers le soir qu'on partit pour le village des Cambas, où la fête recommença en l'honneur de la victoire.

Le matin suivant enfin, le chef vint se mettre à la disposition du docteur pour le conduire à l'endroit promis.

On voyagea tout le jour pour arriver près d'un lac salé dans une plaine argileuse entourée de bois et de buissons.

« Est-ce ici? demanda le savant surexcité.

— Oui, dans les environs, répondit le chef.

— Conduisez-m'y vite, vite.

— Patience! Aujourd'hui, il est trop tard, car il fera nuit dans quelques minutes et nous n'y verrions pas pour creuser. Il nous faut attendre à demain.

— Je meurs d'impatience. Savez-vous bien que j'ai en réalité le droit de me rendre à cette place, même si je n'ai pas le temps d'y faire des fouilles?

— Pourquoi?

— Parce que c'est aujourd'hui mon anniversaire.

— Votre anniversaire? Si on avait su! Puisqu'il en est ainsi, señor, je suis prêt à vous y conduire aujourd'hui même. Nous allons d'abord ramasser ce qu'il nous faut de bois pour les feux pendant qu'il est encore jour; mais nous nous rendrons ensuite au lieu dit à la lueur des flambeaux. »

On se mit donc à ramasser du bois, mais très lentement, car tout le monde, à l'exception du docteur et de Frédéric, savait qu'il s'agissait de leur faire attendre une surprise.

Dans son ardeur à ramasser du bois mort, le savant ne

s'aperçut pas de la disparition du chef et de Géronimo, qui s'étaient empressés d'aller annoncer au père Jaguar que l'anniversaire du savant tombait ce jour même.

Les feux allumés, Delétoile chercha le chef :

« On dirait que tout le monde est contre moi, s'écria-t-il. Maintenant que tout est prêt, je ne vois plus le chef, et il sait pourtant que je ne peux pas attendre plus longtemps.

— Un peu de patience, lui répondit son domestique en manière de consolation; ce qu'on attend longtemps est le meilleur, dit le proverbe. Du reste, voilà nos deux hommes qui reviennent. »

Le dépit du docteur s'augmenta quand Géronimo déclara à son tour qu'il fallait d'abord manger. Et, malgré ses efforts pour imiter ses compagnons, il ne put avaler la moindre bouchée.

Tout à coup une détonation au loin le fit tressauter :

« Qu'est-ce que cela? demanda-t-il; y aurait-il de nouveau des Abipones dans le voisinage?

— Non, señor, répondit Géronimo; c'est le signal annonçant que vous pouvez vous avancer vers l'endroit convenu. Donnez-moi le bras, je vais vous conduire. »

Tout le monde s'ébranla à leur suite en une marche presque solennelle, jusqu'à ce que, arrivé en un endroit assez sombre, Géronimo s'arrêta et dit à haute voix :

« Señor, aujourd'hui, jour de votre anniversaire, vous arrivez à l'endroit où votre animal favori, décédé il y a des milliers d'années, va revenir dans vos bras. *La enhora buena, la enhora buena!*

— *La enhora buena!* nos meilleurs vœux! » répétèrent les assistants d'une seule voix.

Et l'on vit en même temps apparaître de-ci de-là de petites flammes à la lueur desquelles on apercevait un échafaudage de bambous d'une hauteur de quatre aunes, sur lequel se dessinaient en lettres de feu ces mots : « Pour votre anniversaire. »

« Quelle surprise, Frédéric! s'écria le savant; on me fête mon anniversaire au Gran Chaco par un feu d'artifice! J'avoue que je préférerais voir l'animal promis.

— Hum! grommela le domestique méfiant, pourvu que ce ne soit pas pour se moquer de vous. Mais, tiens, qu'est-ce que cela? »

Les lettres s'étaient éteintes, et de nouvelles flammes se réunissaient bientôt pour former deux grands foyers entre lesquels apparaissait le squelette complet d'un animal gigantesque soutenu par des perches de bambou, auprès duquel se tenaient le père Jaguar et les dix Cambas qui l'avaient aidé à préparer cette surprise.

Le savant ne les aperçut même pas, tant son regard était fasciné par le squelette. Il suffoquait de joie, il essayait en vain de parler, les sons ne pouvaient pas sortir de sa gorge. Ramassant toutes ses forces, il parvint enfin à s'écrier d'une voix aiguë :

« Un mé-ga-thé-rium!... un mé-ga-thé-rium! »

Puis il bondit vers le fossile, en embrassa les os, lui caressa le crâne comme on caresse la tête d'un enfant chéri, se baissa jusqu'à terre pour contempler les griffes des pattes, tout en disant pêle-mêle tout ce qui lui passait par la tête, au risque de se faire prendre pour un fou :

« Regarde, Frédéric, appela-t-il, ce beau crâne rond, ces superbes molaires cylindriques, ces jolis pieds larges et courts, ces longues et ravissantes griffes! Et cette taille gigantesque de quatre mètres et demi, et cette hauteur de près de deux mètres!... Et pense, ajouta-t-il, qu'il ne manque pas le moindre osselet, alors que pas un seul musée ne possède un mégathérium complet.

— Tout cela ne m'emballe pas, répliqua Frédéric. Il y a bien d'autres créatures auxquelles il ne manque rien, moi par exemple; j'ai bien tous mes os, et en plus de la chair et une jolie peau par-dessus.

— Frédéric, tu es un idiot, tu n'as pas de goût pour les jolies choses, tu es un homme perdu pour la science.

— Si elle ne s'occupe que de fossiles, tant mieux. Qu'allez-vous faire de ce monstre?

— Quelle question! L'emmener chez moi.

— Ah! bon; vous voulez le montrer pour de l'argent?

— Non, je veux en faire cadeau à une université, à un musée célèbre, où mon nom se lira près du sien.

— De grâce, qu'on se garde bien d'y ajouter le mien : je ne me soucie pas de le voir suspendu au cou de cet animal jusqu'à la fin du monde. Il va vous falloir un bateau pour emporter ce bétail, et comment l'y amener? Si encore il pouvait courir!

— On va le démonter et empaqueter soigneusement chaque os : tu nous aideras naturellement.

— Volontiers. Quand se met-on au travail?

— J'aurais préféré de suite; mais il y a trop de préparatifs à faire auparavant, et il nous faut aller chercher beaucoup de choses à la ville la plus proche.

— A Tucuman? dit le père Jaguar en s'avançant. Je me mets à votre service, docteur. Nous y allons après-demain, et je pourrai vous faire rapporter tout ce dont vous avez besoin.

— Vous entendez-vous donc à des emplettes de ce genre?

— Je pense bien, dit le père Jaguar en riant. Regardez cet animal : chaque partie n'est-elle pas à sa vraie place?

— Oh! si, on dirait que le déluge est d'hier.

— Eh bien, quand nous avons sorti ce squelette de la terre, tous les os en étaient mélangés.

— Comment! c'est vous qui l'avez déterré?

— Déterré et reconstitué. Vous pensez bien qu'il n'était pas resté debout dans les buissons depuis le déluge.

— Mais alors, vous êtes un géologue et un paléontologue distingué!

— Je n'ai pas cette prétention. Je pense seulement que si je suis capable de reconstituer un mégathérium sans faire d'erreurs, je puis à plus forte raison savoir acheter tout ce qu'il faut pour préserver et envelopper ces os.

— J'en suis convaincu maintenant. Alors vous partez d'ici après-demain déjà?

— Oui.

— Pour quel endroit?

— Pour la Barranca del Homicidio!

— Comme j'aimerais aller avec vous! Vous voyez toutefois

que cela m'est absolument impossible. Ma présence ici est indispensable, et je ne puis me passer de mon domestique.

— Je le comprends et vais vous recommander aux Cambas, sur l'amitié desquels vous pouvez compter. »

Il s'éloigna sur ces mots en faisant signe de laisser seuls le savant et son domestique.

Le savant, dans sa joie, avait totalement oublié de remercier le père Jaguar et même de lui demander pourquoi il avait eu l'idée de déterrer le mégathérium. Son esprit était entièrement absorbé par le fossile, qu'il tâtait dans tous les sens pour la centième fois, en donnant à Frédéric les explications les plus variées.

Pendant ce temps, le père Jaguar, revenu au campement, disait à Géronimo :

« J'ai atteint mon but : nos deux étourdis ne se mettront plus en travers de notre chemin. Ils ne vont pas bouger d'ici, et nous pourrons nous rendre tranquillement dans la campagne sans avoir à craindre quelque nouvelle sottise de leur part.

— Pourquoi ne veux-tu pas te rendre directement à Salta, mais à Tucuman?

— Parce qu'une trop longue étape fatiguerait nos chevaux. Nous les vendrons à Tucuman et continuerons notre voyage par la diligence. A Salta, nous trouverons les mulets indispensables pour gravir la montagne.

— Chez qui?

— Chez Rodrigo Sereno : c'est lui qui a les meilleures bêtes. Nous arriverons ainsi avec une telle avance sur le Gambousino, que nous aurons assez de temps pour prendre toutes les précautions en vue d'empêcher que les deux bandits nous échappent.

— Emmènes-tu aussi des Cambas?

— Non, seulement le vieil Anciano et Hauka.

— La moitié de nos gens ne devaient-ils pas rester ici pour recueillir du thé?

— Ils viendront le chercher plus tard; ils me sont actuellement indispensables pour attraper les deux meurtriers.

— Et don Parmesan, le chirurgien?

— Il ne peut nous servir à rien. Je m'arrangerai pour qu'il reste avec le docteur. »

Tous les rôles étant ainsi distribués, chacun s'abandonna au sommeil, même le savant, qui, n'ayant pas dormi la nuit précédente, ne trouva pas mauvais de prendre un peu de repos.

Il fut désolé quand on lui déclara au réveil qu'il fallait retourner au village du Clair Ruisseau. Il ne consentit à partir qu'après avoir placé un toit de bambous et de roseaux au-dessus du squelette pour le préserver du vent et de la pluie.

Arrivé au village et n'ayant plus son cher mégathérium devant les yeux, il retrouva sa faculté de penser et s'empressa de remercier le père Jaguar et les Cambas, en s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Ces derniers mirent le comble à sa joie, en lui promettant de transporter l'animal jusqu'à un port.

On parla enfin de départ. Don Parmesan de lui-même déclara préférer rester avec le savant pour aller avec lui dans des contrées où sa science ne serait pas méconnue.

Le lendemain, une escorte d'honneur accompagna le père Jaguar jusqu'à une certaine distance du village. Les Cambas qui la composaient allèrent ensuite avec leur chef visiter les blessés abipones et ceux qui les soignaient. Le docteur et Frédéric obtinrent la permission de les accompagner.

Ils furent tous accueillis avec joie. Toutefois, une remarque que l'on fit au chef ne laissa pas de rendre ce dernier soucieux. Deux chevaux, lui expliqua-t-on, avaient été volés dans la nuit, et l'on avait trouvé les traces des hommes qui les avaient emmenés. Le chef, après les avoir examinées, les reconnut pour être celles du Gambousino et de Perillo.

« Ces hommes, dit-il, ont pris une grande avance sur le père Jaguar, dans le dessein de lui nuire. Il faut que j'avertisse notre ami du danger qui le guette. »

Et il rentra en hâte au village.

« Frédéric, dit alors le docteur, combien de temps penses-tu que le mégathérium puisse rester exposé à l'air sans en souffrir?

— Des mois, peut-être même des années.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Pourquoi cette question?

— Parce que j'ai une idée qui m'obsède.

— Laquelle?

— Celle d'une action d'éclat à accomplir : tu sais bien, nous en avons déjà parlé ensemble.

— Ah! oui, l'action que nous devions faire à la première occasion pour rétablir notre honneur.

— Eh bien, l'occasion est là. Le père Jaguar se trouve exposé à un grand danger, *periculum* en latin.

— Je l'ai bien entendu dire, mais qu'y faire?

— C'est toi qui me le demandes? Ne te rappelles-tu donc pas que nous lui devons beaucoup, notre vie même?

— Il faut aller le trouver.

— Assurément.

— Mais puisque le chef va envoyer un messager, nous serons inutiles.

— Non pas, parce que si le messager ne le trouve pas à Tucuman, il se croira autorisé à revenir ici sans plus.

— Tandis que nous continuerons à le chercher?

— Cela va de soi, et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé et retiré des griffes du Gambousino. N'est-ce pas ton désir?

— Je le voudrais bien, s'il n'y avait pas...

— Quoi donc?

— Le mégathérium.

— Cela ne te regarde pas, c'est mon affaire. Il n'y a pas à craindre qu'il se sauve pendant ce temps-là.

— Faites donc comme vous voudrez, et je ferai comme vous.

— Le chef nous laissera-t-il partir?

— Nous prétexterons que nous avons oublié de donner au père Jaguar une commission importante à propos du fossile et que nous sommes obligés d'accompagner le messager.

— Parfait, tu es un homme d'esprit. Alors c'est bien décidé, nous partons pour Tucuman?

— Oui, si le père Jaguar est vraiment en danger. »

La nouvelle leur en fut confirmée, et dès minuit ils quittèrent le village à cheval.

Don Parmesan, lui, restait à son poste en attendant leur retour, qu'il croyait prochain.

## CHAPITRE XVI

### LES CLIENTS DU SEÑOR SERENO

La maison de Rodrigo Sereno était située en face la porte nord de Salta. Une partie des bâtiments qui la formaient servait d'habitation à la famille, tandis que l'autre partie servait à la réception des voyageurs et autres visiteurs.

Il était déjà tard dans la nuit, les citadins étaient rentrés chez eux et les étrangers et les domestiques étaient couchés. Rodrigo, resté seul dans la salle, faisait le bilan de sa journée.

Tout à coup il entendit des pas à sa porte. Il se hâta de jeter un mouchoir sur son argent et de quitter la table où il était assis, afin qu'on ne pût voir à quoi il était occupé.

Dans ce pays-là, on ne saurait être trop prévoyant. Toutefois son visage méfiant devint joyeux quand la porte s'ouvrit pour laisser passage à deux hommes.

« Bonsoir, » dirent les nouveaux arrivants, en lui tendant la main, qu'il secoua vigoureusement.

C'étaient le Gambousino et Antonio Perillo. Le premier, après avoir inspecté la chambre d'un coup d'œil, se dirigea vers la table, souleva le mouchoir et dit en riant :

« Ah! ah! on comptait son argent et on nous le cache. Señor Rodrigo, depuis quand n'as-tu plus confiance en moi?

— Lorsque j'ai entendu des pas, je ne pouvais deviner que c'étaient les vôtres; mais vous savez bien que j'ai toujours confiance en vous. Soyez les bienvenus, asseyez-vous et dites-moi ce que vous désirez que je vous apporte.

— A manger, ce que vous avez; à boire, deux bouteilles de

vin. Préparez-nous aussi assez de provisions pour deux hommes qui veulent passer plus d'une semaine dans la montagne sans savoir si leur chasse suffira à les nourrir. »

L'aubergiste disparut et revint peu après avec la nourriture demandée. Il s'assit auprès de ses convives, qui commencèrent à manger en silence. Mais lui n'aimait pas le silence et se hâta de le rompre :

« D'où venez-vous, señores?

— De Tucuman, répondit le Gambousino.

— Avec la diligence?

— Oui; nous venons d'arriver.

— Vous allez passer la journée chez moi?

— Non, seulement la moitié de la nuit; puis nous repartirons à mulet, car nous pensons que vous aurez deux bons mulets pour nous.

— Assurément; pour deux señores comme vous, j'ai toujours le nécessaire.

— Combien chaque bête?

— Pas plus de deux bolivianes (environ cent francs).

— Et si nous n'avons pas d'argent?

— Peu importe, vous m'avez toujours payé vos dettes.

— Bon, nous vous paierons au retour. Donnez-nous d'abord un bon lit, car la diligence nous a fort secoués, et dites-nous avant tout où il nous sera possible de rencontrer des Indiens Mojos.

— Vous avez affaire avec eux? Je ne m'y fierais guère.

— Parce que vous ne les connaissez pas; mais ce sont des amis pour moi.

— Vous les trouverez en ce moment dans les environs du Guanacotal.

— C'est ennuyeux, cela va nous retarder, car il nous faut changer de direction.

— Quelle était la vôtre?

— La montagne. Mais qu'est-ce que cela peut bien vous faire? l'essentiel est que vous retrouviez votre argent.

— Je le sais. Pardon, señor, je n'avais pas l'intention d'être indiscret. »

La conversation s'arrêta là.

Après souper, les voyageurs se couchèrent sur un lit préparé dans un coin par leur hôte, à l'aide de peaux et de couvertures moelleuses. Sereno acheva de compter ses recettes, les enfouit dans sa poche et se coucha à son tour.

Une heure après minuit, il se releva pour venir réveiller les dormeurs.

« Levez-vous, señores, appela-t-il, il est temps de partir. »

Les voyageurs le suivirent dans la cour, où les attendaient deux mulets bien harnachés dont la selle contenait les provisions demandées.

Après un minutieux examen, ils enfourchèrent les bêtes.

« Nous serons de retour dans une semaine au plus tard, dirent-ils en guise d'adieu.

— Bon voyage! » leur cria Sereno, tout joyeux à l'idée du bénéfice qu'il allait faire.

Le lendemain soir à la même heure, comme Sereno venait de terminer ses comptes, il entendit de nouveau des pas, plus nombreux cette fois, devant sa maison, et tout aussitôt la porte s'ouvrit pour laisser passage à vingt-six hommes bien armés, vêtus de cuir des pieds à la tête et coiffés de chapeaux à larges bords. Deux seulement avaient la tête nue et de longues chevelures pendantes : c'étaient des Indiens, l'un jeune, l'autre très vieux.

L'hôte reconnut certains de ces hommes et particulièrement le père Jaguar, qu'il accueillit chaleureusement.

Celui-ci commanda du vin et demanda si lui et ses compagnons pourraient goûter dans une heure à *l'asado con cuere* bien rôti.

« Quelle quantité vous en faut-il? répondit Sereno.

— Autant que peuvent en manger vingt-six hommes affamés. Amenez-nous ensuite vos mulets dans la cour : il nous en faut vingt et un. »

Vingt et un mulets, et payés comptant, plus vingt-six rôtis et treize bouteilles de vin, quelle aubaine!

Rodrigo prodigua les courbettes, puis courut à la cuisine réveiller tout son personnel pour faire cuire les fameux rôtis

et préparer les montures. Après quoi il revint s'asseoir près de ses clients.

Tous mangeaient sans dire mot, l'esprit absorbé, semblait-il, par quelque préoccupation. Ce silence ne faisait pas l'affaire de notre hôtelier, il s'agitait sur sa chaise et demanda enfin du ton le plus poli :

« Puis-je savoir, señor Jaguar, d'où vous venez?

— De Tucuman.

— Pas par la diligence?

— Non.

— Je m'en doutais, car la diligence a passé hier par ici m'amenant deux hommes aussi connus que célèbres. Vous seriez bien surpris si je vous disais leurs noms.

— Non pas d'apprendre leurs noms, mais de vous les entendre dire, car on sait que vous êtes très discret.

— Une trop grande discrétion vis-à-vis de señores comme vous serait une grossièreté. Sachez donc que l'un d'eux était le fameux toréador Antonio Perillo. »

Sereno, dans son insouciance, ne s'aperçut pas de l'impression que produisit ce nom sur les convives. Tous se regardèrent en silence, tandis que le père Jaguar demandait d'un ton indifférent en apparence :

« Et l'autre?

— Le célèbre Gambousino.

— Ah! vraiment? D'où venaient-ils donc?

— De Tucuman par la diligence. Ils m'ont acheté deux mulets et des provisions pour une semaine et sont repartis la nuit dernière à une heure.

— Par où?

— Pour le Guanacotal, où ils espéraient trouver les Indiens Mojos. »

L'hôtelier ayant été appelé à ce moment à la cuisine :

« Que dis-tu de cela, Géronimo? s'écria le père Jaguar.

— Il faut que les deux coquins aient trouvé quelque part de bons chevaux pour pouvoir venir jusqu'ici : je ne vois pas d'autre solution à la question.

— C'est aussi mon avis. Quelle chance que nous soyons

venus aussi ici et que nous n'ayons pas attendu la diligence!

— Le Gambousino a un jour d'avance sur nous; mais nous arriverons quand même avant lui à l'endroit voulu, parce qu'il est obligé de faire un détour pour aller trouver les Mojos. C'est de plus un grand avantage pour nous que de savoir de quel côté nous devons les attendre.

— Que peut-il bien vouloir aux Mojos?

— C'est facile à deviner : il veut chercher un trésor dans la gorge, et il lui faudra beaucoup de temps pendant lequel les provisions pourraient leur manquer. En s'assurant les Mojos, il s'assure à la fois du gibier et de l'aide. Il aura soin d'établir des postes de Mojos qui veilleront à ce que les chercheurs ne soient dérangés par rien ni par personne.

— Mais ces postes pourraient facilement trahir leurs intentions?

— Qu'est-ce que cela fait au Gambousino s'il atteint son but? Il tuera simplement ses protecteurs avant de disparaître avec son trésor.

— Ce serait une bassesse sans précédent. Je veux bien croire que cet homme n'ait pas de conscience, mais il ne ferait tout de même pas cela.

— Il ne le ferait pas? reprit le père Jaguar. Eh bien, je vais vous dire ce que je vous ai caché jusqu'ici. Mon frère était chercheur d'or et avait fait une trouvaille magnifique. Le Gambousino arriva et le tua d'une manière aussi épouvantable qu'inhumaine, après quoi il prit son or et disparut. Mes cheveux en sont devenus tout blancs. Depuis j'avais suivi la piste de l'assassin jusqu'en Argentine, sans pouvoir le retrouver. Mais maintenant qu'il est tombé entre nos mains, je le tiens. Lui, de son côté, m'a reconnu; aussi nos heures sont mutuellement comptées, ou les miennes ou les siennes.

— Les siennes, les siennes! s'écrièrent tous les hommes en frappant du poing sur la table.

— Chut! dit le père Jaguar, pas de bruit, personne n'a besoin de savoir de quoi nous causons. »

L'aubergiste entrait, suivi de ses domestiques portant les

fameux rôtis. Chacun se mit à manger et à boire en silence et d'un air si sérieux, que leur hôte n'eut pas le courage de reprendre la conversation.

Après le repas, on alla dans la cour choisir les mulets, et une demi-heure plus tard, la note ayant été réglée, le père Jaguar et ses compagnons s'éloignaient dans la nuit, tandis que Sereno allait se coucher le cœur content d'avoir fait une bonne affaire.

Il était à peine levé le lendemain, que deux nouveaux étrangers entrèrent dans sa maison. C'étaient cette fois deux petits hommes habillés de rouge et armés jusqu'aux dents.

« Êtes-vous le señor Sereno? demanda l'un d'eux.

— Oui, señores.

— Alors nous sommes bien dans la maison cherchée, *domus* ou *ædificium* en latin. Avez-vous des mulets à vendre?

— Tant que vous voudrez.

— Et peut-on avoir à manger et à boire?

— Tout ce que vous désirerez. Asseyez-vous et commandez. »

Mais, tout en leur avançant des sièges, Sereno était loin d'avoir pour eux les mêmes égards que pour ses précédents clients. Ces costumes rouges ne lui disaient rien qui vaille, et il leur demanda d'un ton assez familier :

« Peut-on savoir si les señores vont faire un séjour à Salta?

— Si nous voulons des mulets, c'est plutôt pour en partir, répliqua Frédéric.

— D'où venez-vous?

— De Tucuman.

— Vous aussi, de Tucuman! Et naturellement aussi par la diligence?

— Non. Nous avions des chevaux de poste. Je vois, d'après votre question, que d'autres personnes sont venues chez vous du même endroit et par la diligence.

— Oui, hier soir toute une bande et avant-hier deux hommes.

« Où voulez-vous aller, señores?

— Tout d'abord à la Salina del Condor; mais nous ne con-

naissons pas le chemin. Ne pourriez-vous pas nous procurer un bon guide?

— Très facilement, si vous payez bien. Un de mes domestiques a été plusieurs fois là-bas et pourra vous servir de guide : vous le trouverez avec les mulets dès que vous les désirerez. »

Le péon fut aussitôt appelé. Il se montra peu exigeant pour le prix. L'hôtelier, par contre, demanda pour les mulets le double de ce qu'il avait demandé le jour précédent.

Pendant qu'on sanglait les montures :

« Señor, lui demanda le docteur, vous parliez de gens venant de Tucuman : sont-ce de vos connaissances?

— Sans doute, et des hommes célèbres.

— Puis-je savoir leurs noms?

— Pourquoi pas? j'en suis fier. Avant-hier c'était le Gambousino Benito Pajaro...

— Et Antonio Perillo probablement? ajouta le docteur.

— Juste. Vous les connaissez?

— Mieux que vous ne pensez. Et quel est le nom de ceux qui sont venus hier? »

Sereno regarda de nouveau les deux hommes, cette fois d'un air plus bienveillant. Qui connaissait le Gambousino ne pouvait être, à son avis, un homme quelconque.

« Avez-vous affaire à eux? demanda-t-il.

— Oui.

— Et vous savez où ils se rendent?

— Naturellement.

— Alors hâtez-vous, car ils avaient l'air très pressés, pas tant toutefois que les vingt hommes qui sont passés ici hier en compagnie du père Jaguar. En voilà un que vous ne connaissez sûrement pas?

— C'est ce qui vous trompe : nous faisons partie de sa bande et voulons le rattraper.

— Vous faites partie de sa bande et vous voulez aussi rattraper le Gambousino? Ces deux hommes ont donc l'intention de se rencontrer?

— Vous l'avez deviné : il s'agit d'une importante affaire. Naturellement... »

Le savant allait faire probablement une révélation importante quand Frédéric, plus avisé, lui coupa la parole :

« Il s'agit, dit-il, d'un filon d'argent à trouver dans la montagne, et nous nous y rendons tous pour le chercher.

— Tous mes compliments, répliqua l'hôtelier sur un ton de profonde considération. Pour que le père Jaguar et le Gambousino s'en mêlent, il faut que ce soit de bon rapport. Faites-moi le plaisir d'entrer ici quand vous repasserez. Mes compliments au père Jaguar, je vous prie; je l'estime et je l'admire, et puisque vous faites partie de sa bande, je vous laisse les mulets au prix où il les a payés lui-même. »

Et là-dessus chacun s'en alla à ses affaires.

## CHAPITRE XVII

### UNE RENCONTRE INATTENDUE

Le Guanacotal, où les Indiens Mojos étaient en train de chasser, se trouve à la limite de l'Argentine et de la Bolivie, à une hauteur de trois mille neuf cents mètres environ, au-dessus d'une épaisse forêt d'arbres à quinquina, dans les clairières de laquelle étaient bâties leurs cabanes. Plus haut encore, la Salina del Condor étend ses eaux salées sur un large plateau, au-dessus duquel se trouve la Barranco del Homicidia, les gorges du meurtre. Ces gorges sont reliées à la Salina par un sentier qui traverse un défilé du Chili et franchit la frontière argentine pour aboutir à Salta. Un autre sentier venant du Pérou rejoint le premier; les deux sont toutefois à peine tracés et si embarrassés de rochers et d'éboulis de pierres, que le voyageur inexpérimenté s'en tire difficilement et erre quelquefois des jours et des semaines sans parvenir à trouver le défilé qui doit l'amener au but de son voyage.

Mais même celui qui a déjà parcouru le chemin peut s'y égarer s'il n'y fait pas suffisamment attention. C'est justement ce qui arriva au guide du docteur. Ce dernier n'avait pas remarqué l'attitude troublée et indécise du péon, qui n'échappa pas heureusement à l'œil de Frédéric.

Au croisement des deux vallées, le garçon s'arrêtait embarrassé :

« Pourquoi vous arrêtez-vous? lui demanda le domestique On dirait que vous ne savez plus par où aller.

— Qu'est-ce qui peut vous faire supposer une chose pareille?

répondit le guide d'un ton offensé. Pensez-vous que j'ignore où je suis?

— Vous savez naturellement que vous êtes dans les Andes; dans quelle partie des Andes, par exemple, voilà ce que vous m'avez l'air d'ignorer totalement.

— Si votre intention est de m'offenser, je vous laisse ici et m'en retourne.

— Vous en retourner? Vous en seriez bien incapable.

— Pourquoi?

— Parce que le mulet qui vous porte nous appartient et que vous seriez obligé de vous en aller à pied.

— Et si je ne consentais pas à vous le rendre?

— Ne dites donc pas de bêtises. Vous voyez bien que nous sommes armés, et dans ce pays on a l'habitude de tirer sur les voleurs sans leur demander si cela leur est agréable. Faites seulement un pas pour vous en aller, et je vous envoie une balle. Maintenant, en avant, puisque vous prétendez connaître le chemin. »

Le péon n'avait pas l'air timide; la fermeté de Frédéric lui en imposa toutefois et il prit par une vallée à gauche.

Cette vallée était très sinueuse et se rétrécissait de plus en plus jusqu'à une gorge assez semblable au canon de l'Amérique du Nord.

Le guide avançait de plus en plus lentement, il se rendait compte qu'il n'était jamais venu en cet endroit; il s'arrêta enfin :

« Vous m'avez fait tromper, dit-il : ce n'est pas à gauche qu'il fallait aller, mais tout droit. Retournons sur nos pas.

— Je m'en doutais, grommela Frédéric, il faut refaire tout le chemin. Êtes-vous sûr seulement que l'autre soit le bon?

— Oui, vous pouvez être sans inquiétude.

— Si c'est vrai, nous... »

Il n'acheva pas sa phrase et s'arrêta l'oreille tendue.

« Qu'y a-t-il? demanda le savant. As-tu entendu quelque chose?

— Oui. Tenez, écoutez vous-même : on dirait le pas d'un cheval.

— Serais-je donc vraiment dans le bon chemin? » dit le péon, dont la figure s'éclaira.

A cet endroit, la gorge formait une courbe au tournant de laquelle ne tardèrent pas à apparaître trois hommes. Le premier était un conducteur de mulets, un « arriero »; derrière lui venait une bête chargée de toutes sortes de bagages, et suivie par un cavalier qui semblait en être le propriétaire. C'était un homme grand, vêtu à la mode du pays et fort bien armé. Il avait les cheveux blonds et les yeux bleus des gens du Nord. Un autre arriero fermait la marche.

Les deux troupes s'arrêtèrent pour s'examiner, quand le troisième cavalier s'écria :

« Est-ce possible? ne me trompé-je point? ne voilà-t-il pas Malzeso, le péon de Rodrigo Sereno de Salta?

— Lui-même, répondit le guide. Comment me connaissez-vous?

— Je vous ai vu à Salta, chez votre maître. Êtes-vous, par hasard, le guide de ces señores?

— Oui.

— Ciel! comment avez-vous pu avoir une idée pareille? Il faut joliment connaître la montagne pour s'y hasarder!

— Je la connais mieux que vous ne croyez, répondit le péon vexé. Du reste, nous n'avons pas l'intention de la traverser.

— Ah! si vous restez sur ce versant, c'est autre chose. Toutefois vous prenez une route sans issue. Où avez-vous donc l'intention d'aller?

— A l'endroit d'où vous venez, à la Salina.

— Et vous croyez que nous venons de la Salina?

— Assurément.

— Eh bien! vous vous trompez grossièrement. Nous venons du Pérou pour nous rendre à Salta. Pour atteindre Salina del Condor, vous auriez dû prendre un chemin à gauche de celui-ci.

— C'est bien ce que je pensais, reprit Frédéric. A cause de vous, ajouta-t-il en s'adressant au péon, nous avons perdu les trois quarts d'une journée.

— Pas tout à fait autant, intervint poliment l'arriero : vous pouvez retrouver votre route en trois heures.

— Hum! répliqua Frédéric, quel bonheur de vous avoir rencontrés! Que nous serait-il arrivé sans cela? Comment allons-nous nous y reconnaître maintenant au milieu de toutes ces montagnes, de toutes ces vallées et gorges?

— Vous n'avez qu'à nous accompagner jusqu'à la bifurcation des deux sentiers où vous vous êtes trompés. Là, je vous dirais exactement ce qu'il faut faire.

— C'est parfait, mais nous allons perdre encore plus de temps.

— Êtes-vous si pressés?

— Eh oui, nous devons retrouver à la Salina des gens dont vous connaissez peut-être les noms, car leur chef est le père Jaguar.

— Le père Jaguar! Je crois bien que je le connais, je l'ai rencontré déjà plusieurs fois. Je regrette d'autant plus de ne pouvoir vous rendre service, puisque j'ai promis à ce señor de le conduire à Salta. Le mieux pour vous est de revenir avec nous. »

L'étranger avait écouté attentivement cette conversation et examiné en même temps le docteur et Frédéric. Il tira sa montre et demanda à l'arriero qui venait de parler :

« Connaissez-vous suffisamment la contrée pour mener ces señores d'ici jusqu'au droit chemin?

— Oui.

— Et vous pourriez le faire avant la nuit?

— Oui.

— Eh bien, allons avec eux, nous camperons ensemble cette nuit, et nous repartirons demain chacun de notre côté. Pressons-nous. »

Il fit faire volte-face à son cheval, et l'on se mit en marche.

Chemin faisant, on fit les présentations mutuelles.

Delétoile parla le premier :

« Señor, dit-il, vous nous rendez là un service que nous n'aurions pas osé vous demander. Vous voudrez bien me permettre de me présenter à vous. Je m'appelle Delétoile, docteur Delétoile, et suis venu de France en Argentine pour y faire des études paléontologiques. Voici mon domestique Frédéric.

— Vous êtes Français? s'écria joyeusement l'étranger en bon français. Que je suis heureux de pouvoir rendre service à des compatriotes!

— Vous êtes Français?

— Je m'en fais honneur et gloire. Je m'appelle Angelet et suis actuellement sans position. J'habitais jusqu'ici Lima. Je viens de vendre mon commerce pour retourner en France; mais je me rends d'abord par Salta à Buenos-Ayres, où j'ai des parents.

— Nous venons justement de Buenos-Ayres. J'y ai séjourné chez le banquier Salido. Peut-être le connaissez-vous?

— Salido! N'avez-vous jamais entendu prononcer mon nom chez lui?

— Il me semble bien, en effet, l'avoir entendu quelque part; mais où?

— Monsieur le docteur, intervint Frédéric, ne vous rappelez-vous pas que ce nom était celui de la famille paternelle de notre Antoine? »

Le savant secoua lentement la tête :

« Tu te trompes, mon garçon. Son père irait-il du Pérou en Argentine par les Andes, quand il sait que son fils, *puer* ou *filius* en latin, retourne en ce moment au Pérou?

— Docteur, reprit Angelet, je suis bien le père de cet Antoine dont vous avez fait la connaissance chez le banquier Salido et qui n'est pas, comme vous le croyez, en route pour Lima. Je lui ai télégraphié que je venais moi-même le chercher.

— Votre dépêche a dû arriver trop tard, car votre fils est bien sur le chemin de Lima. Nous avons même fait route avec lui pendant plusieurs jours. Ce qui m'étonne, c'est que le banquier Salido ne lui ait pas fait parvenir votre télégramme.

— Cela n'a rien d'étonnant. Ne savez-vous pas que la guerre a éclaté entre le Pérou et le Chili?

— Je l'ignorais totalement.

— Le Chili a coupé toutes les communications du Pérou avec l'Argentine. Mon télégramme a été problablement un des derniers envoyés et, n'ayant pas eu de réponse de Salido, j'étais convaincu qu'Antoine était encore chez lui.

— Vous avez vendu votre commerce, disiez-vous?

— Oui; je suis banquier, et la guerre aurait pu me ruiner. J'ai donc profité de l'occasion qui se présentait à moi de céder ma banque et de vendre en même temps tout ce que je possédais. Ma femme et mon second fils ont préféré partir par mer sur le bateau d'un capitaine de mes amis, tandis que j'ai voulu passer par les villes où j'avais encore quelques affaires à régler. Nous devions nous retrouver à Buenos-Ayres auprès d'Antoine. Quel malheur qu'il soit parti! On va le forcer à se battre, car il porte plus que son âge.

— Ne vous faites pas de bile, répliqua Frédéric, il ne passera pas la frontière; les gens qui l'accompagnent auront bien soin de l'en empêcher dans les circonstances présentes.

— Qu'en savez-vous?

— Je les connais.

— Qui sont-ils? où puis-je les trouver?

— A la Salina del Condor. Votre fils Antoine fait partie des vingt hommes qui accompagnent le père Jaguar : vous pouvez être tranquille.

— Ah! tant mieux! s'écria-t-il joyeusement. Quel hasard, ou plutôt quelle intervention du Ciel!

— Vous avez raison : ce n'est pas un hasard, mais la récompense de votre charité. Si vous ne vous étiez pas arrêté pour nous rendre service, vous auriez attendu longtemps votre fils à Buenos-Ayres. »

Le docteur allait continuer ce petit discours, mais le prudent Frédéric s'écria :

« Plus tard, plus tard. Voyez comme nous sommes en arrière des autres. Pressons-nous de les rattraper, nous aurons le temps de nous raconter des histoires au campement. »

Ils eurent bientôt rattrapé les guides.

« Hâtons-nous, leur dirent ceux-ci, de trouver l'endroit où nous pourrons camper; dans une demi-heure il fera nuit. »

On fit comme ils voulaient et on arriva assez rapidement au pied d'une montagne dans laquelle se dessinait l'ouverture d'une grotte.

« Voici, dit l'arriero, l'endroit où nous passerons la nuit,

señores. C'est une caverne à deux ouvertures. Avec un bon feu nous y dormirons aussi confortablement que dans l'intérieur d'un rancho. »

On mit pied à terre pour inspecter la grotte. Elle avait la forme d'un hémicycle dont les extrémités s'ouvraient à l'extérieur. On dételа les mulets et on les entrava pour les laisser paître sans qu'ils pussent trop s'éloigner.

On prépara les couchettes et les feux, on mangea, et Angelet offrit des cigarettes à la ronde.

Les arrieros se mirent à fumer en causant avec le péon, tandis que les Français se groupaient de leur côté pour converser ensemble dans leur langue maternelle. On avait malheureusement oublié de poster une sentinelle.

Pendant ce temps, le Gambousino et Antonio Perillo avaient été s'assurer l'aide des Mojos pour leur nourriture et leur sécurité. Ils avaient eu soin de leur cacher le but réel de leur voyage et leur avaient fait croire qu'ils venaient dans la gorge accomplir un vœu, à la gloire de Dieu, en remerciement de sa protection dans un danger couru par eux.

Ils savaient les Indiens très superstitieux et espéraient par ce subterfuge les empêcher de soupçonner la vérité.

Ils étaient revenus accompagnés de sept Mojos, dont un chef, et ayant été surpris par la nuit avant d'avoir pu atteindre le but de leur soi-disant pèlerinage, ils avaient cherché un abri pour dormir.

« Je connais, leur avait dit le chef, non loin d'ici, une grotte à deux ouvertures où nous serions garantis du vent du nord.

— Conduisez-nous-y. »

Ils étaient arrivés près de la grotte, quand le chef s'était soudainement arrêté.

« Qu'as-tu? Vois-tu quelque chose de suspect? lui demanda Perillo à voix basse.

— Je vois la lueur d'un feu qui brûle dans la caverne.

— C'est qu'il y a des hommes dedans. Qui cela peut-il bien être?

— Je vais voir. Restez ici et gardez ma bête. »

Il revint au bout d'un quart d'heure.

« Il y a des mulets qui paissent devant l'entrée et six hommes autour du feu.

— Des Indiens? demanda le Gambousino.

— Non, des Blancs.

— Armés?

— Oui, et très bien.

— Que font-ils?

— Ils parlent ensemble, trois en espagnol, les autres dans une langue qui m'est inconnue.

— C'est singulier, très singulier. Il faut que j'aille voir cela. »

Il fit signe à Perillo, et tous deux, guidés par la lueur du foyer, arrivaient en rampant jusqu'à l'entrée de la grotte. Ils reconnurent d'abord le péon.

« Quels sont les deux autres? demanda Perillo.

— Des arrieros comme l'indiquent leurs vêtements. Je les ai déjà vus quelque part, mais je ne sais pas leurs noms. Quant à la langue que parlent les quatre autres, ce n'est ni de l'allemand, ni de l'anglais, ni du portugais.

— On dirait du français.

— Demonio! du français! Est-ce que par hasard?...

— Quoi donc?

— Chut! Il faut voir à tout prix le visage de ces gens-là. Il y a une autre ouverture qui nous le permettra. »

Ils s'y rendirent et là en effet aperçurent les visages du savant et de son domestique.

« Maudits soient ces coquins! dit le Gambousino en grinçant des dents. Comment sont-ils venus ici?

— Le diable les y a amenés exprès pour les mettre encore sur notre route. Le petit n'est certainement pas le Glotino que nous croyions, mais il n'en est pas moins dangereux pour nous, puisqu'il se met chaque fois en travers de nos entreprises.

— Le plus dangereux, c'est que partout où ils se trouvent, se trouve aussi le père Jaguar.

— C'est vrai. Toutefois, comme il n'y a que six selles, il est probable qu'il n'y a que six hommes et que nous n'avons pas à redouter le père Jaguar, du moins pour le moment.

— Que faire? repartir? J'aimerais pourtant laisser un souvenir de moi à ces deux Français. »

Le Gambousino réfléchit un instant.

« J'ai une idée, dit-il.

— Parle.

— Ils ne sont pas dangereux actuellement pour nous. Si nous pouvions plutôt nous en emparer, ils nous serviraient d'otages au cas où le père Jaguar arriverait.

— Serais-tu décidé à les emmener?

— C'est indispensable, car ils sont riches.

— Crois-tu?

— On ne fait pas un pareil voyage sans l'être. De plus as-tu remarqué l'autre Français, le blond qui est assis près d'eux?

— Non.

— As-tu jamais été à Lima?

— Est-il de là-bas?

— Oui, je l'y ai vu souvent sans qu'il me connaisse : il s'appelle Angelet.

— Le fameux banquier millionnaire?

— Oui; pense un peu, quelle rançon!

— Quelle bonne idée! Au cas où le trésor nous échapperait, nous aurions un fameux dédommagement. Nous exigerions la moitié de sa fortune pour sa liberté.

— La liberté? pour qu'il nous trahisse! Quelle bêtise! On le fera payer d'abord et disparaître ensuite.

— Tu as raison, toujours raison. Il s'agit donc de s'en emparer ainsi que des deux petits hommes.

— Oui.

— Et que ferons-nous des autres?

— Des cadavres avec trois balles ou trois coups de poignard.

— Diabbillo! tu vas vite en besogne. Et les Indiens marcheront-ils?

— Nous leur promettrons une part du butin que nous leur paierons ensuite en coups de fusil. Attends-moi ici jusqu'à ce que je revienne. »

Le Gambousino s'éloigna pour revenir peu après avec six des Indiens : il avait laissé le septième à la garde des chevaux.

« Nous sommes d'accord, dit-il à voix basse à Perillo; seulement ils ne veulent tuer personne. Il nous faut donc nous charger du péon et des arrieros. Voici ton fusil.

— Quand commençons-nous?

— De suite. Nous allons nous glisser du côté où sont les arrieros, tandis que les Indiens viendront par cette ouverture. Au bruit des détonations, ils se précipiteront sur les Français, les désarmeront et les garrotteront. Tout est convenu. Viens. »

Ils changèrent de côté.

« Je me charge des arrieros, occupe-toi du péon. Visons à la tête, c'est le plus sûr. Quand j'aurai compté trois, tu tireras. Es-tu prêt?

— Oui, répondit Perillo en épaulant son arme.

— Vise bien. Un... deux... trois! »

Les trois coups partirent, foudroyant les trois hommes. En même temps, les Indiens se précipitèrent en hurlant dans la caverne, et les trois Français furent garrottés avant d'avoir pu penser à se défendre. Les Indiens traînèrent ensuite les cadavres des Espagnols en dehors de la grotte et leur prirent tout ce qu'ils purent trouver sur eux.

Le Gambousino attisa alors le feu, et se plaçant avec Perillo devant les prisonniers qui n'étaient pas encore revenus de leur surprise :

« Soyez les bienvenus dans la montagne, señores, leur dit-il d'un ton sarcastique. Je suis ravi de vous retrouver ici. Je me vois appelé au plaisir de vous voir assez souvent. Comment allez-vous?

— Mais très bien, señor, répondit Frédéric. Je vous souhaite d'avoir un cœur aussi joyeux que le mien.

— Votre cœur nous intéresse beaucoup moins que votre bourse. Comment se porte cette dernière? Êtes-vous riche?

— Très.

— Alors vous pourrez payer une rançon?

— Oui.

— Avez-vous de l'argent sur vous?

— Non, je l'ai laissé chez mon banquier.

— Cela ne fait rien, vous me signerez un chèque. Et votre compagnon?

— Le docteur est un pauvre diable. Les quelques bolivianos qu'il a dans sa poche constituent tout son avoir.

— Alors il mourra, car je ne donne la liberté que pour de l'argent.



Les trois Français furent garrottés avant d'avoir pu penser à se défendre.

— Il n'a point envie de mourir, il sait bien que je peux payer pour lui. Quelle somme voulez-vous?

— Dix mille bolivianos pour les deux. C'est le moins que je puisse demander.

— Bon, vous les aurez. Passez-moi de l'encre, une plume et du bon papier blanc : je vais vous faire un billet.

— Pas si vite. Nous avons d'abord à parler à cet autre señor. »

Il alla se planter devant Angelet.

« Me connaissez-vous, señor? demanda-t-il.

— Non, répondit l'autre, rassuré de voir qu'on en voulait surtout à leur argent.

— Cela n'a pas d'importance; vous apprendrez à me connaître, et même d'une manière très agréable, si vous êtes aussi bien disposé en ma faveur que vos deux compagnons.

— Combien vous faut-il pour me rendre la liberté?

— Je veux savoir d'abord le montant de votre fortune : je calcule à tant pour cent. »

Cette conversation fut brusquement interrompue par l'arrivée du chef indien. Il venait en hâte faire savoir qu'on avait aperçu une forme humaine se glisser à terre comme pour épier.

« Pourquoi ne l'avez-vous pas poursuivie?

— Elle a disparu dans l'obscurité.

— Alors il faut partir de suite. Qui peut traîner par ici?

— Sûrement le père Jaguar, répondit Perillo.

— Non, lui ne nous épierait pas, il n'hésiterait pas à nous attaquer. Qui que ce soit, en tout cas, il ne pourra suivre nos traces, car nous allons le mettre en défaut. »

Il éteignit le feu et donna quelques ordres à voix basse.

Les captifs furent portés sur les mulets. Il y eut un moment d'agitation et de trouble, puis la bande s'éloigna dans la direction opposée à celle de la Saline.

Immédiatement après leur départ, deux silhouettes se détachèrent du rocher avec lequel elles s'étaient confondues jusque-là.

« Ils sont partis parce qu'ils t'ont vu, maître, dit la voix du vieil Anciano. Ils auraient pu s'emparer de toi.

— De moi, jamais, cher Anciano. Ils ont pris une fausse direction pour nous tromper; ils n'y parviendront pas, nos pieds sont plus rapides que les sabots de leurs chevaux. Ils se rendent certainement à la Saline; il faut que nous y soyons avant eux pour annoncer leur arrivée au père Jaguar. »

## CHAPITRE XVIII

### LE TESTAMENT DE L'INCA

Le nom lugubre de Barranca del Homicidio (gorges du meurtre) s'accordait on ne peut mieux avec la tristesse du lieu désigné sous ce nom. Pas le plus petit être, pas la moindre végétation, des montagnes dénudées d'un côté, de l'autre des roches arides.

Quant à la gorge elle-même, les parois en étaient si escarpées, qu'il était impossible d'y descendre autrement qu'en s'aidant des pieds et des mains. Le fond était jonché de débris de toutes sortes : pierres détachées peu à peu par les intempéries, éboulis de terre, racines arrachées des bords par les eaux.

Non loin du campement du père Jaguar, à cinquante pas environ de la gorge, un énorme bloc de rocher était comme suspendu au-dessus de la pente formant une sorte de petite caverne, où il était facile de se glisser pour se mettre à l'abri du vent et de la tempête.

Le père Jaguar l'indiqua à Anciano en disant :

« C'était sûrement sous cette pierre que s'était dissimulé Perillo pour épier l'Inca, et c'est certainement au fond du précipice que se trouve le trésor secret.

— Oui, répondit l'Inca, c'est bien là que le Gambousino et Perillo voulaient faire des fouilles.

— Tu le connais naturellement?

— Oui.

— Hauka aussi?

— Non, c'était un secret pour lui jusqu'ici; il vient seulement d'atteindre l'âge où, selon le vœu de son père, il doit lui être révélé.

— C'est toi qui le lui diras?

— Oui.

— Tu es donc tout à fait initié?

— Seulement autant qu'il est nécessaire pour montrer le chemin à Hauka.

— Le trésor a-t-il été enterré ou mis dans un trou recouvert ensuite de terre?

— Non, il est dans une caverne, dans une galerie que nos ancêtres avaient creusée pour chercher de l'or ou de l'argent. Ils n'en trouvèrent pas et, ayant atteint une crevasse si profonde qu'on entendait à peine une pierre tomber au fond, ils abandonnèrent leurs recherches et fermèrent la galerie. Mais un ancêtre d'Hauka la connaissait et, quand il dut fuir accompagné de ses fidèles, il y cacha tout ce qu'il avait pu sauver de ses trésors. Les ennemis se lancèrent à leur poursuite et les attaquèrent. Tous furent tués, sauf deux : l'Inca et un de mes ancêtres, qui nous transmirent le testament. Je sais où est la caverne, bien que je n'y sois jamais allé, car, seul, le père d'Hauka avait le droit d'en fouler le sol. Je vais en montrer l'entrée à Hauka aujourd'hui et, s'il me le permet, je lui découvrirai pour la première fois les objets qu'elle contient.

— Je te le permets, naturellement, mon cher et bon Anciano, dit Hauka : tu es mon second père, et ce qui m'appartient est aussi à toi.

— Merci, répondit joyeusement le vieillard. Je ne souhaite rien autre que ton affection. J'ai pourtant un grand désir que je te demande d'exaucer.

— Dis-le.

— Tu dois pénétrer dans la caverne seulement depuis que tu as atteint l'âge où un homme cesse d'être étourdi; la galerie était, paraît-il, dangereuse. Pourquoi? je l'ignore : ton père a été assassiné avant d'avoir pu me le dire.

— Tu n'as aucun soupçon?

— Si, mais aucune certitude. Tes ancêtres savaient prépa-

rer un feu qui peut dormir des siècles tant qu'il n'est pas touché, mais qui consume tout dès qu'il est rendu liquide. Peut-être est-il comme la poudre à canon de nos jours, que notre race ne connaissait pas avant de l'avoir vue entre les mains des Espagnols. D'après les indications de ton père, je suppose qu'il y a dans la caverne un feu de ce genre qui anéantirait quiconque oserait fouler la galerie sans y être autorisé.

— Alors il est dangereux de s'approcher du trésor?

— Oui, et c'est pourquoi je voudrais que le père Jaguar vienne avec nous. Ses yeux sont les plus pénétrants et les mieux exercés : il découvrira ce feu plus facilement que nous.

— Qu'il vienne! Je comptais du reste l'en prier, et aussi mon ami Antonio, à moins qu'il n'ait peur du feu.

— Je n'en ai pas peur. Je pense que, comme notre poudre, il est dangereux seulement quand on l'allume, et nous aurons soin de ne pas le faire.

— Avec de la prudence nous n'aurons rien à craindre, assura le père Jaguar. Vous voulez visiter la caverne dès aujourd'hui?

— Oui, dit Anciano.

— Avant même l'arrivée de nos ennemis?

— Oui.

— Je vous conseille d'attendre : nous pourrions laisser des traces qui trahiraient notre présence.

— N'aurions-nous pas le temps de les effacer? Le Gambousino ne peut être ici avant demain : c'est donc seulement demain que le combat aura lieu. Si je suis tué, comment montrer à mon jeune maître l'endroit en question et comment pourra-t-il avoir son héritage?

— Tu n'as pas besoin de prendre part au combat.

— Señor, à quoi pensez-vous? Je laisserais mes armes au repos quand il s'agit de s'emparer du meurtrier de mon maître! Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas cela.

— Je comprends ton sentiment et ton désir : qu'il soit donc fait selon ta volonté. Avant de penser à la galerie, il faut penser à quelque chose de plus utile. Nous serons peut-être

obligés de rester ici quelque temps; nous avons assez de provisions pour nous, mais non pour nos mulets. Nous aurions trouvé de l'herbe et de l'eau en abondance à la Saline; nous ne pouvons malheureusement pas y aller, puisque nos ennemis viendront par là. Il nous faut donc chercher un autre endroit non loin d'ici où nos bêtes puissent paître et s'abreuver.

— Si ce n'est que cela, vous pouvez être tranquille, señor. Je connais, à une heure d'ici, un trou profond rempli d'eau entouré d'un pâturage; je vais vous y mener.

— Entendu. J'attendrai ton retour ici avec Hauka et Antoine. »

Quand ils eurent disparu, le père Jaguar se tourna vers l'Inca, qui était assis avec Angelet au bord du gouffre et en regardait le fond d'un air soucieux.

« Penses-tu donc pouvoir trouver la galerie sans qu'Anciano t'en indique la place? lui demanda-t-il.

— Non, mon père en a si bien masqué l'entrée, que personne ne peut la découvrir.

— Je vais descendre m'en assurer. Restez ici et ouvrez vos yeux tout grands pour surveiller d'ici toute la contrée. Si un homme s'approchait, appelez-moi : j'entendrai votre voix. »

Il descendit, suivi par les regards des deux jeunes gens.

« Il ne trouvera pas l'endroit, dit Hauka en hochant la tête. C'est certainement l'homme le plus extraordinaire que je connaisse, mais il ne trouvera quand même pas plus que les autres.

— N'as-tu pas vu son sourire quand tu lui as dit cela? répliqua Antoine. Il est persuadé qu'il va découvrir la caverne, et je crois qu'il a raison. Tu vas devenir, aujourd'hui même, riche, très riche, bien plus encore que mon père et moi. Tes ancêtres avaient-ils vraiment autant d'or et d'argent qu'on le raconte et le lit dans les livres?

— Oui. Quand les Incas furent attaqués et dépouillés jadis par les Espagnols, beaucoup de ceux qui étaient riches avaient réussi auparavant à cacher ce qu'ils avaient de précieux et ils moururent sans avoir révélé la place de leur cachette. Il y a des millions et des millions ainsi enfouis en terre qui ne feront plus le malheur des hommes.

— Leur malheur! pourquoi?

— Parce que ce sont les richesses de mon pays qui ont causé sa ruine. S'il avait été pauvre, les Espagnols seraient repartis du Pérou comme ils y étaient venus. Tu ne peux pas t'imaginer la richesse de nos temples, où tout était d'or et d'argent purs : les revêtements des murailles, les statues, les vases sacrés.

— Il y a de grands artistes parmi vous?

— Oui, bien que notre art soit différent du vôtre.

— A-t-on aussi cultivé les sciences?

— Je ne suis qu'un enfant, j'ai grandi dans la solitude de nos montagnes et ignore ce que sont les sciences; mais nous avons eu des savants, nous aussi. Pense aux kippou-kanayoks. Tu en as certainement entendu parler.

— Oui, on appelle ainsi vos écrivains. Leur écriture n'était pas faite de lettres et de mots, mais de cordelettes à nœuds. Comment peut-on déchiffrer cela?

— Ce n'était pas facile; seules quelques familles par village en étaient capables. Mon vieil Anciano descend d'une de ces familles et lit facilement le kippou.

— Le peux-tu, toi aussi?

— Oui, parce que je suis le descendant des souverains et que je dois avant tout connaître cet art. Mon père m'a du reste appris tout ce qu'un Inca doit savoir, car il croyait que notre royaume renaîtrait et que je serais... »

Il s'arrêta, poussa un long soupir et reprit :

« Il le croyait d'abord, mais ne l'a plus cru dans la suite, comme me l'a assuré dernièrement Anciano. Moi aussi, j'espérais que ce qui était mort revivrait; j'ai renoncé à cet espoir depuis que je te connais.

— Pourquoi depuis que tu me connais?

— Parce que, auparavant, je ne connaissais rien autre que nos montagnes, nos forêts sauvages et nos peuplades. Je sais aujourd'hui, par tes récits, combien la terre est grande et combien je suis petit auprès d'elle. J'ai fait un rêve dont je suis réveillé et ne retomberai plus dans mon erreur. L'histoire de ma nation touche à sa fin; peu importe le passé, je

dois regarder en face maintenant. Je voudrais apprendre ce que tu as appris et devenir un homme semblable à ceux dont tu m'as parlé, et je veux à cause de cela quitter mes montagnes et aller là où il me sera possible de réaliser mon désir. Je demanderai conseil au père Jaguar à ce sujet et ferai ce qu'il m'engagera à faire. La pauvreté me serait un obstacle; je me réjouis donc de devenir riche. Dans tout autre cas, je mépriserais l'or et l'argent, car ils pourraient m'apporter, comme à mes ancêtres, la décadence, la mort et la ruine. »

Après avoir ainsi parlé lentement et en phrases hachées, il s'éloigna comme pour méditer. Antoine ne le suivit pas; il sentait malgré son jeune âge que son ami se trouvait à un tournant décisif de sa vie et qu'il avait besoin de se recueillir avant de prendre une résolution.

Quand l'Inca revint peu après, il tendit la main à Antoine en lui disant :

« Tu vas partir pour Lima, puis pour le pays de ton père. Je sais par toi-même ce que sont et ta patrie et le peuple qui l'habite. Ne voudrais-tu pas m'emmener avec toi?

— Très volontiers; parles-tu sérieusement?

— Oui, j'en reparlerai encore avec le père Jaguar et Anciano. Je ne partirai pas d'ici sans mon vieil ami.

— Oh! il ira avec toi : il te considère comme son souverain et fera ce que tu voudras.

— Il est si vieux et comprend si mal la langue de ton pays!

— Il est aussi alerte qu'un jeune homme, et, pendant notre traversée, vous apprendrez avec moi assez de français pour vous débrouiller au début. »

Le père Jaguar venait de remonter du précipice, quand on entendit le pas du mulet d'Anciano.

Le vieillard descendit de sa monture et leur dit :

« Tout va bien; nous pouvons maintenant aller ouvrir la grotte.

— Le père Jaguar revient justement de voir s'il pourrait la trouver sans toi, répondit Hauka.

— Vraiment? reprit Anciano, en s'adressant au père Jaguar, vous l'avez essayé? Sans résultat, naturellement?

— En es-tu si sûr que cela?

— Oui, señor.

— Eh bien! nous allons voir si je me trompe. Je crois même avoir trouvé l'entrée de la galerie.

— Où donc?

— En arrière de la gorge.

— C'est facile à dire, puisqu'on vous a appris que la cachette s'y trouve.

— Peuh! descendons; je vous montrerai l'endroit. »

Le père Jaguar devant eux, ils descendirent en enjambant pierres et rochers presque jusqu'à la paroi arrière de la gorge. La roche y formait un avancement qui faisait deux angles obtus avec la paroi. Il se dirigea vers le plus éloigné et, indiquant le sol, il dit d'une voix ferme :

« Voici l'endroit. Ai-je raison ou non, Anciano?

— Oui, répondit ce dernier très surpris. Mais comment avez-vous pu deviner? vous savez donc tout?

— Non, c'est par hasard. Je l'ignorerais encore si tu ne m'avais pas dit qu'il y avait une galerie dans la gorge.

— Comment avez-vous pu la trouver?

— La caverne ne pouvait naturellement s'ouvrir que sur une paroi et n'être bouchée que d'une manière artificielle. J'inspectai donc la paroi et, quand j'y vis une certaine régularité dans les pierres qui la formaient, j'en conclus que c'était là l'ancienne ouverture. Regardez : est-ce que ces pierres ne forment pas les coins d'un carré parfait?

— C'est vrai.

— Ne sont-elles pas de grosseur et de poids égaux, ni trop lourdes pour un homme robuste, ni trop légères pour qu'on puisse les déplacer facilement?

— C'est encore vrai.

— Pourquoi dans le carré qu'elles forment ne sont-elles pas plus grosses que le poing? Parce que plus grosses, elles auraient comprimé la couverture de l'entrée, qui est soutenue aux coins par quatre gros blocs. Cette couverture doit être faite d'une peau sur laquelle on avait placé les pierres pour donner à l'ensemble un aspect naturel.

— Très juste, très juste, señor. C'est bien ce que fit mon maître quand il eut trouvé pourris les morceaux de bois qui recouvraient primitivement le trou. Vous devinez tout. Essayons-nous d'entrer maintenant?

— Oui, rien ne nous en empêche. »

Les quatre hommes se mirent à détacher les petites pierres qui formaient le carré, et, la peau une fois soulevée, ils aperçurent un trou assez grand pour qu'un homme pût y descendre.

« Ce n'est pas une galerie, mais un puits, dit le père Jaguar.

— L'entrée seule en est verticale et à peu près aussi haute qu'un homme; mais elle forme ensuite un coude horizontal. Je vais y descendre.

— Comment pourrons-nous y voir pour nous guider?

— Mon maître avait eu soin d'apporter des chandelles de suif. »

Ils descendirent tous l'un après l'autre. Au bout de quelques pas, la galerie s'élargissait pour former une sorte de pièce qui pouvait contenir quatre personnes. Ils l'inspectèrent dans tous les coins et finirent par y trouver un morceau de bois d'où pendait une cordelette de trente centimètres environ; elle était de trois couleurs et nouée en plusieurs endroits. D'autres cordes plus petites et plus minces y étaient rattachées et présentaient aussi des nœuds de distance en distance.

« Un kippou! » s'écria Anciano en apportant le paquet de cordes à la lumière pour l'examiner.

Les couleurs étaient passées, mais encore visibles.

« Peux-tu le déchiffrer? demanda le père Jaguar.

— Oui, señor. Ce kippou nous dit de ne pas allumer d'autres lumières avant d'avoir lu le deuxième kippou, qui doit être quelque part par ici. Cherchons-le. »

Les hommes continuèrent à avancer en se courbant. Au bout de cinquante pas, ils purent se redresser et entrèrent dans une salle plus large et plus haute, en arrière de laquelle on apercevait une énorme crevasse béante qui s'enfonçait verticalement dans l'inconnu.

L'attention des explorateurs fut toutefois attirée d'abord par

les objets disséminés autour d'eux et qui étaient tous d'or et d'argent purs : statues, vases, armes, bijoux.

Antoine restait immobile, ébloui par tant d'éclat. Anciano et Hauka étaient partagés entre l'admiration de ces richesses accumulées et un religieux respect pour les souverains qui les avaient possédées.

Le père Jaguar, lui, s'était dirigé vers la crevasse et y jetait des pierres, qu'on entendait rebondir de rocher en rocher, sans pouvoir se rendre compte de la profondeur à laquelle elles s'arrêtaient.

Il se mit alors à chercher le feu caché et dangereux. Il ne tarda pas à découvrir tout près du sol des gouttières d'argile contenant une masse cireuse et jaunâtre d'où s'élevaient de distance en distance des sortes de mèches recouvertes du même enduit.

« Voilà sans doute le feu terrible qu'on ne doit pas allumer avant d'avoir lu le deuxième kippou, dit le père Jaguar. Mais où peut bien être ce kippou? »

A force de chercher, ils finirent par le trouver suspendu à une des parois. Il était formé d'un bien plus grand nombre de cordelettes que le premier, également de couleurs différentes et nouées en plusieurs centaines de nœuds.

Le vieillard le saisit pour l'étudier.

« Ce kippou, dit-il, est une longue lettre très détaillée qu'il m'est impossible de lire ici. La lumière est en effet trop faible pour me permettre de distinguer les couleurs très effacées.

— Alors remontons à la lumière.

— Il nous faut déjà quitter ces trésors?

— Oui, vous ne devez toucher à rien avant de connaître le sens du kippou. Tout faux mouvement pourrait vous coûter la vie, je vous en avertis. Si vous voulez rester, faites-le; mais moi je remonte et ne redescendrai pas avant d'avoir pris connaissance de ce document. »

Mais comme le vieillard, ébloui par l'or et l'argent, ne se décidait pas à bouger, Hauka lui tira le kippou des mains, le parcourut autant que la lumière le lui permettait et déclara :

« Ceci est le testament de mon père, l'Inca qui fut assassiné.

Il m'est plus cher que tous les trésors qui se trouvent ici et auxquels je ne toucherai pas avant de l'avoir lu. Je remonte. »

A ces mots, les trois hommes le suivirent à l'entrée de la grotte. Il y avait là plusieurs chandelles. Anciano éteignit celle qu'il tenait et qui était à moitié consumée.

Arrivés au jour, tous s'assirent à terre, et Anciano et Hauka commencèrent à étudier les cordelettes. Un quart d'heure, une demi-heure, deux heures même s'écoulèrent sans qu'ils fussent arrivés au bout de leur tâche.

« Il est dangereux de rester ici plus longtemps, dit le père Jaguar. Si quelqu'un s'approchait par hasard du bord de la gorge et nous voyait assis près de ce puits, notre secret serait vite deviné. Refermons ce trou et allons plus loin, où vous puissiez continuer votre déchiffrage sans être surpris. »

On le fit, et quand tout eut été remis soigneusement en ordre, on rejoignit les mulets.

Là, au calme, la lecture fut achevée en une demi-heure.

« Puis-je savoir ce que dit le kippou? demanda le père Jaguar.

— Oui, señor, répondit Hauka. C'est, comme je vous l'ai déjà dit, le testament de mon père; mais ses paroles ont un tout autre sens que vous et moi l'avions pensé. Traduisez-le, Anciano. »

Le vieillard s'agenouilla pour répéter les paroles de son maître et, à mesure que les cordelettes glissaient entre ses doigts, il en exprimait le sens en phrases entrecoupées.

« A Hauka, mon fils, le dernier des Incas... Quand tu verras ce kippou, je serai mort. — Tous les peuples meurent aussi. — Le nôtre est mort comme je suis mort. — N'espère pas qu'il revive. — Tu ne seras jamais souverain. — Il est mort à cause de son or et de son argent. Veux-tu que le tien te fasse mourir? — S'il avait été pauvre, il vivrait et agirait encore. — Sois pauvre; tu vivras et agiras. — Ne sois pas riche en métaux, mais sois riche d'esprit et de cœur : tu seras plus heureux que tous tes ancêtres. — Je te demande, je ne te commande pas. L'or t'appartient, prends-le ou ne le prends pas. — Prends-le, tu seras son esclave; laisse-le, tu seras libre.



Anciano et Hauka étaient partagés entre l'admiration de ces richesses et un religieux respect.

— Tu as la massue d'or des Incas. En la vendant, tu seras assez fortuné pour apprendre et devenir un homme qui honore le travail; la jouissance dans l'oisiveté est une honte. — Si tu veux l'or, prends-le; mais méfie-toi du feu dans les gouttières. — Veux-tu connaître le vrai bonheur? Rends à la terre l'argent qui lui a été dérobé : tu acquerras ainsi les vraies richesses. — Brûle alors la première chandelle du feu assoupi et fuis hors de la grotte. — Choisis, mais choisis bien; tu as en toi le sang des Maîtres, sache te maîtriser toi-même. — Je suis avec toi et reste avec toi; tâche que mon âme se réjouisse à cause de toi. — Alors mon esprit te regardera avec complaisance jusqu'à ce que tu me suives là où ne comptent plus ni l'or ni l'argent, mais seulement les trésors du cœur. — ...Agis comme fils, car je suis ton père. »

La lecture terminée, le vieillard restait toujours à genoux, interrogeant du regard le jeune Inca. Antoine n'était pas moins anxieux. Seul, le père Jaguar, avec son sens pratique, jugeait inutile le sacrifice demandé par le père à son fils. Hauka s'était dressé vers le soleil, que ses ancêtres avaient toujours adoré et qui était alors sur le point de disparaître derrière la montagne, comme avait aussi disparu l'éclat du royaume inca. Les dernières lueurs de leurs trésors brillaient encore, il est vrai, dans la chambre souterraine, à la clarté d'une misérable chandelle. Fallait-il aussi les éteindre?

Le visage de l'adolescent restait impassible, il continuait à fixer le soleil. Quand ce dernier ne fut plus visible à l'horizon, Hauka prit le kippou des mains d'Anciano et le cacha dans sa poitrine en disant :

« Relève-toi, Anciano, il n'y a plus d'Inca. Mon père a eu raison de croire que je serais assez fort pour obéir à son désir. Je rends l'or à la terre, car il n'apporte de bénédictions que s'il est le salaire d'un travail, et mon travail va seulement commencer. »

Le vieillard se releva, lui saisit les deux mains et répondit d'une voix aussi tendre qu'émue :

« Tu n'as pas besoin de trésors brillants; le plus beau et le plus grand repose dans ta poitrine.

— Comment! intervint le père Jaguar, tu renonces à toutes ces richesses?

— Oui.

— Réfléchis bien à ce que sera ta vie si tu peux jouir de l'héritage de tes pères.

— Son héritage n'est pas dans une caverne, il est sur mon cœur.

— Tu veux vraiment allumer le feu qui doit anéantir toutes ces richesses?

— Oui.

— C'est de la pure folie! Si tu n'en veux pas pour toi-même, pense à tout le bien que tu pourrais faire autour de toi. Tu as le droit de te dépouiller, mais non de dépouiller les autres.

— Cet héritage ne leur appartient pas, il est à moi. J'ai le droit d'en faire ce que je veux. J'y renonce, parce que j'ai l'espoir de donner plus et mieux à mon prochain.

— Paroles superflues! Je saurai m'opposer à une pareille sottise. »

« A ces mots, Hauka saisit sa massue et se dressant fièrement :

« Señor, reprit-il, je vous estime et je vous aime; mais dans cette affaire une seule volonté décidera : la mienne. Je vais, selon le désir de mon père, vendre cette massue pour pouvoir vivre et m'instruire. Ne me forcez pas à m'en servir auparavant pour vous empêcher de vous opposer à mes volontés. »

Le père Jaguar toisa à son tour l'adolescent :

« Ne le prenez pas ainsi, répliqua-t-il avec calme. Votre décision serait admirable et même héroïque si vous connaissiez la valeur de l'argent; mais j'en doute. Du reste, rien n'est encore fait.

— Je vais le faire immédiatement, je descends dans la galerie pour allumer le feu.

— Pour nous trahir et faire prendre la fuite au meurtrier de ton père? Quoique je ne connaisse pas votre feu, j'ai tout lieu de craindre qu'il ne provoque une explosion et fasse voler les pierres en éclats. Si le Gambousino et Perillo viennent à s'en apercevoir, ils se sauveront aussitôt.

— Vous avez raison, señor, j'attendrai. Cette gorge constitue le meilleur piège où nous puissions prendre ces hommes : je veux donc me conformer à votre plan.

— C'est bon; mais il nous faut savoir au plus tôt l'heure de l'arrivée de nos ennemis. Veux-tu nous servir d'éclaireur?

— Volontiers, » répondit Hauka, flatté de ce choix.

Il ne voyait pas que le père Jaguar voulait par là le forcer de retarder l'exécution de son dessein.

« Pars de suite, ajouta le père Jaguar, car il te faut aller à pied, et le chemin est long.

— Je suis prêt, señor; dites-moi seulement où je dois aller.

— D'abord à la Salina del Condor, où le Gambousino arrivera peut-être dès ce soir.

— Et s'il ne vient pas?

— Il sera probablement dans une caverne double qui est sur le chemin de la Saline dans la direction de Guanacotal.

— Je connais cette caverne et voudrais bien y aller, demanda Anciano. Le permettez-vous?

— Volontiers, quatre yeux valent mieux que deux.

— Et où vous retrouverons-nous au retour?

— Je vous attendrai ici demain matin. Selon les nouvelles que vous m'apporterez, nous verrons ce que nous aurons à faire. L'essentiel est que tu essaies de gagner à notre cause tes amis les Indiens Mojos. »

Là-dessus, le père Jaguar et Antoine retournèrent à leur abri pour la nuit, tandis que les Indiens prenaient la direction de la Saline.

Quand ces derniers arrivèrent à la nuit dans la caverne, ce fut, comme nous l'avons déjà vu, pour assister au meurtre du péon et des arrieros. Ils s'étaient empressés de revenir à la Salina pour y attendre le Gambousino, qui selon leurs prévisions ne tarda pas à y arriver avec les Mojos. Seulement, comme personne n'alluma de feu, il fut impossible à Anciano et à Hauka de voir quoi que ce soit, et comme ils ne purent davantage entendre, ils partirent dès le point du jour retrouver le père Jaguar.

Ils ne purent que lui raconter l'assassinat dont ils avaient

été témoins et aussi la présence des deux petits hommes et d'un Blanc inconnu, ce qui eut le don de mettre le père Jaguar dans une violente colère.

Puis les Indiens se cachèrent dans les rochers, tandis que le père Jaguar courait dire à ses compagnons que le fameux docteur et son domestique étaient de nouveau aux mains du Gambousino.

Les ennemis arrivèrent dans la matinée et s'arrêtèrent à l'entrée de la gorge pour décharger leurs mulets. Le Gambousino, que la convoitise rendait impatient, ne voulut pas retarder ses recherches et descendit aussitôt, emmenant seulement les prisonniers, dont les jambes avaient été déliées pour leur permettre de marcher. Quand ils furent arrivés en bas, les prisonniers eurent de nouveau les pieds attachés à de grosses pierres, et le Gambousino s'éloigna suivi de Perillo.

« Nous voici au but, dit Frédéric à ses compagnons, mais prisonniers malheureusement. Si le père Jaguar était seulement par ici, nous serions bientôt délivrés.

— Dieu le veuille! dit Angelet en soupirant; sinon je suis convaincu que ces coquins nous tueront aussitôt qu'ils auront touché notre argent.

— Je ne crois pas, répondit le docteur, car ils nous ont déjà pris plusieurs fois sans commettre sur nous de meurtre, *homicidium* en latin.

— Parce que le père Jaguar est toujours arrivé à temps, repartit Frédéric; mais s'il ne vient pas cette fois, nous sommes perdus.

— Être prisonnier alors que mon fils est tout près d'ici! être attaché à une pierre comme une bête malfaisante! » soupira Angelet.

Et, en disant cela, il tirait de toutes ses forces sur la pierre. Or c'était justement une de celles qui retenaient la peau tendue sur l'ouverture du trou et sur laquelle le savant était couché par hasard.

La peau distendue commença à plier sous le poids du docteur.

« C'est curieux, dit celui-ci, mon lit de pierres s'enfonce comme un lit de plumes.

— Je voudrais bien, moi, pouvoir m'enfoncer jusque sous terre, s'écria Angelet. Si j'avais seulement une main de libre, je me débarrasserais vite de mes liens, et alors malheur aux coquins! »

Et, tout en disant cela, il continuait à tirer sur la pierre.

« Ne vous leurrez pas, lui dit Frédéric, ce que le Gambousino attache n'est pas facile à défaire, je le sais par expérience. N'est-ce pas vrai, docteur?

— Hélas! oui, répondit l'interpellé. Nous avons été en posture plus fâcheuse encore que celle-ci. Nous avons été pendus à un arbre... Oh! Seigneur! Ciel!... Oh! là! là! »

En poussant ces cris d'appel, le petit homme disparut dans le trou.

« Qu'est-ce qu'il y a? Où allez-vous? s'écria le domestique. Partez-vous dans l'autre monde?

— Trêve de plaisanteries! gémit la voix du docteur; je suis dans un trou horrible, je plane au-dessus de l'abîme, et si la corde casse, je suis perdu! »

La pierre, heureusement plus lourde que le savant, le maintenait suspendu. Il poussait toutefois de tels cris de terreur, que le Gambousino et Perillo accoururent. Ils le retirèrent de sa position dangereuse et remarquèrent en même temps la peau.

« Qu'est-ce que c'est que ça? un morceau de cuir pour recouvrir un trou? demanda Perillo. Peut-être avons-nous enfin...

— Tais-toi, dit le Gambousino, nous sommes au but, le hasard nous a servis; ils ne faut pas que les prisonniers voient ce que nous allons faire, portons-les ailleurs. »

Ils traînèrent les trois hommes assez loin pour n'être pas vus par eux et revinrent examiner le trou. Ils y jetèrent des pierres et s'aperçurent ainsi de son peu de profondeur. Le Gambousino y descendit le premier, il appela son compagnon quelques instants après :

« C'est bien l'endroit, affirma-t-il, il y a des chandelles. Descends vite pendant que je vais en allumer une. »

Ils avancèrent avec précaution, mais dans une agitation

fébrile, qui se changea en délire à la vue des trésors renfermés dans la dernière salle.

« Tu vois ici des millions que tu as trouvés grâce à moi, s'écria le Gambousino.

— Non, grâce à moi, reprit Perillo. Allumons vite les autres lumières pour pouvoir les contempler. »

Perillo arracha la chandelle des mains du Gambousino et l'approcha d'une des mèches déjà décrites. Il y eut d'abord une petite flamme qui grandit rapidement en jetant de tous les côtés des étincelles au contact desquelles les autres mèches s'allumèrent, et ce fut bientôt un immense foyer dégageant une odeur insupportable.

« Qu'est-ce que cela? je n'ai jamais rien vu de semblable.

— J'ai bien peur que ce ne soit notre perte; il faut... »

Une détonation effroyable l'interrompit, et comme des serpents de flamme se mirent à sillonner la grotte en tous sens et communiquèrent le feu à leurs vêtements.

« Partons, partons! » s'écria-t-il.

Et il se précipita dans la galerie, suivi de Perillo, qui hurlait :

« Je brûle, je brûle!

— Moi aussi, gémissait le Gambousino.

— Sauve-moi, éteins le feu qui me dévore.

— Pas le temps, vite, les rochers vont éclater! »

Quand ils arrivèrent à l'entrée de la galerie, l'air du dehors attisa le feu qui couvait sous leurs vêtements et les transforma en brasiers vivants.

Une deuxième détonation, puis une troisième, puis d'autres encore toujours de plus en plus fortes ébranlèrent les rochers; une épaisse fumée noire, accompagnée d'un sifflement lugubre, s'échappait du trou, recouvrant la vallée d'un nuage qui l'obscurcissait tout entière sans atténuer toutefois les cris de douleur des deux hommes, qui se roulaient à terre pour essayer d'éteindre les flammes qui les dévoraient.

Pendant ce temps, le père Jaguar avait appris des deux Indiens que les Mojos lui étaient tout acquis, que le troisième prisonnier du Gambousino était un riche banquier de Lima.

Au portrait qui en fut fait, Antoine n'eut pas de peine à reconnaître son père et demanda d'aller aussitôt à son secours.

Tous partirent avec lui et arrivèrent à la gorge pour entendre les détonations et voir les deux corps enflammés se rouler auprès de l'entrée de la galerie.



Il se précipita dans la galerie, suivi de Perillo qui hurlait : « Je brûle. »

« Ces chiens ont découvert la galerie et allumé le feu; le trésor est perdu! » s'écria le père Jaguar furieux.

Les deux garçons, eux, avaient aperçu les prisonniers et s'empressaient de les délier.

« Mon père, mon père! » ne cessait de répéter Antoine en embrassant le banquier.

Mais tous les yeux se tournèrent bientôt vers les deux misérables êtres qui se traînaient sur les rochers pour essayer de remonter.

« Laissez-les faire, dit le père Jaguar, ils auront ici la réception qu'ils méritent. »

Et, se tournant vers le savant et Frédéric :

« Que veniez-vous encore faire ici? Vous avez donc le diable au corps? Pourquoi n'êtes-vous pas resté près de votre fossile?

— Pour en prendre un plus grand, répondit avec à propos le domestique. C'est nous qui l'avons attiré ici, où il est en train de brûler. Demandez à mon maître si ce n'est pas lui qui a été le premier dans le trou.

— Vous êtes incorrigibles, répliqua le père Jaguar; mais cette fois ma patience est à bout. Que je n'entende plus parler de vous! »

Le Gambousino et Perillo venaient d'atteindre le haut de la paroi. Les Indiens les y ramassèrent et les amenèrent devant le père Jaguar. Il était facile de voir que leur vie n'était plus qu'une question d'heures, leurs brûlures étaient mortelles.

« Benito Pajaro, me reconnais-tu? demanda le père Jaguar au Gambousino.

— Oui, répondit l'autre, c'est moi qui ai assassiné ton frère; venge-toi et tue-moi le plus vite possible.

— Tu aurais trop de chance. Rappelle-toi le nombre de meurtres que tu as sur la conscience. Dieu t'a puni; je suis vengé et t'abandonne à lui.

— Tue-moi, tue-moi, de grâce!

— Non.

— Alors, sois maudit! »

Et avant qu'on eût pu l'empêcher, il arracha le fusil des mains d'Antoine et visa le père Jaguar; mais au même moment une détonation retentit, et le misérable s'affaissa. Anciano, qui avait vu son geste, venait de tirer sur lui pour sauver le père Jaguar. Ce dernier se retourna vers Hauka et lui dit simplement en lui montrant Perillo :

« Voici le meurtrier de ton père.

— Et le mien aussi, reprit le docteur. N'a-t-il pas essayé de me tuer à Buenos-Ayres? »

Sa réplique passa inaperçue. L'Inca avait pris son fusil.

« Je serai miséricordieux et abrégerai les souffrances de cet homme, » dit-il en visant Perillo.

Mais celui-ci était tombé à genoux en hurlant :

« Je ne veux pas mourir, laisse-moi vivre!

— Eh bien! vis. Tu mourras dans deux ou trois jours comme un chien. »

Et tous se détournèrent du lâche assassin.

On examina alors les dégâts causés par le feu. Toute la galerie avait été démolie, et les trésors qu'elle contenait avaient disparu dans le gouffre.

« Vous voyez, señor, dit l'Inca au père Jaguar, les circonstances me donnent raison. L'héritage a disparu, mais je garderai le testament de mon père sur mon cœur jusqu'à ce que j'aie accompli ses dernières volontés. »

L'ouverture fut de nouveau comblée, et chacun retourna au campement pour parler de tout ce qui était arrivé. Antoine et son père surtout avaient beaucoup de choses à se raconter. Quand le banquier apprit les projets de Hauka, il lui acheta sa massue pour lui permettre de les réaliser.

Avec la nuit, les gémissements de Perillo s'affaiblirent; ils avaient cessé au matin, le misérable était mort. On l'enterra ainsi que son compagnon sous un amas de pierres, puis tous retournèrent chez les Cambas, qui les accueillirent avec joie.

Le docteur Parmesan, au récit de toutes ces aventures, fut une fois de plus désolé d'avoir manqué l'occasion d'exercer son art sur les deux bandits.

Le séjour chez les Cambas fut employé à empaqueter le mégathérium; ensuite la moitié de la troupe se dirigea vers les forêts, tandis que le père Jaguar, Angelet, son fils, le savant et son domestique partaient pour Buenos-Ayres, en compagnie de Hauka, qui avait réussi à persuader à Anciano de traverser la mer avec lui pour se rendre en France.

Des années se sont écoulées depuis. Le docteur, devenu

célèbre, est sur le point de repartir avec son inséparable à la recherche de l'homme antédiluvien.

L'Inca n'apprit pas seulement en France tout ce qui était nécessaire au développement de sa remarquable intelligence, mais son âme, naturellement si grande et si noble, fut profondément touchée des beautés de la foi chrétienne, et ce fut comme catholique et ingénieur qu'il retourna plus tard dans son cher pays.

Angelet vit de ses rentes au bord du Rhin, où Antoine et son frère ont une importante maison de vins.

Le père Jaguar erre de nouveau à travers les pampas et le Gran Chaco, qu'il considère comme une deuxième patrie, sans oublier la première.

Tous s'écrivent souvent et parlent dans leurs lettres des aventures de jadis, car leur sujet favori reste toujours : *Le Testament de l'Inca.*

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Pages. |
|---|---|---|
| Chapitre | Ier. — Une course de taureaux | 7 |
| — | II. — La course de taureaux | 28 |
| — | III. — Le père Jaguar | 41 |
| — | IV. — Une nouvelle connaissance | 51 |
| — | V. — Chevauchée à travers la pampa | 75 |
| — | VI. — Le dernier des Incas | 105 |
| — | VII. — Une délivrance nocturne | 116 |
| — | VIII. — Les sangsues du docteur Parmesan | 133 |
| — | IX. — Sur le sentier de la guerre | 148 |
| — | X. — Le récit du père Jaguar | 173 |
| — | XI. — Chez les Cambas | 189 |
| — | XII. — La proie des crocodiles | 208 |
| — | XIII. — Le secret du toréador | 225 |
| — | XIV. — Un combat dans la forêt vierge | 235 |
| — | XV. — Le docteur Delétoile au but | 245 |
| — | XVI. — Les clients du señor Sereno | 259 |
| — | XVII. — Une rencontre inattendue | 267 |
| — | XVIII. — Le testament de l'Inca | 279 |

42482. — 1930. — TOURS, IMPR. MAME.

Fabriqué en France.